

By Mei Hachimoku  
Illustrations by KUKKA



THE  
Tunnel  
TO Summer  
The Exit of Goodbyes





THE  
Tunnel  
TO Summer  
The Exit of Goodbyes



Kaoru Tono

Koharu Kawasaki

Karen Tono

Shohei Kaga

Anzu Hanashiro

"Do you have a crush  
on Kawasaki?"

"Where's this  
coming from?"

"Well, you just seem awfully  
concerned about her."

"Oh. Yeah, uh... I think I  
know why that might be."

"Do tell."

"Because she kinda  
reminds me of my  
little sister, in a way."



# CONTENTS

CHAPTER ONE

Monochrome Skies

CHAPTER TWO

Sweat and Hair Conditioner

CHAPTER THREE

When the Rain Lets Up

CHAPTER FOUR

Her Dream, His Reality

CHAPTER FIVE

Run

Final Chapter

# THE Tunnel TO Summer

The Exit of Goodbyes

WRITTEN BY  
Mei Hachimoku

ILLUSTRATIONS BY  
KUKKA

TRANSLATED BY  
Evan Ward



*Seven Seas Entertainment*

## CHARACTERS

### KAORU TONO

The protagonist. A high school sophomore in a secluded seaside town.

### ANZU HANASHIRO

A mysterious girl who just transferred in from Tokyo.

### SHOHEI KAGA

Kaoru's best friend.

### KOHARU KAWASAKI

A girl in Kaoru's class who loves bossing him around.

### KAREN TONO

Kaoru's younger sister. Passed away five years ago.



CHAPTER ONE

*Monochrome Skies*



# Chapitre 1 :

## Ciels Monochromes

J'en peux plus de l'été.

C'était la seule chose à laquelle je pensais en me liquéfiant sur le quai en béton, espérant que mon train finirait par arriver et m'accorder un bref répit face à la chaleur écrasante de la matinée. On était à peine au début juillet, et déjà, chaque sortie de la maison donnait l'impression de pénétrer dans un sauna.

La chaleur étouffante et l'humidité suffisaient à rendre la situation insupportable, mais si on ajoutait à ça les cigales qui n'en finissaient plus de chanter, mon trajet du matin devenait un véritable supplice.

Et comme si tout cela ne suffisait pas, une annonce grésilla soudainement dans le haut-parleur unique de la gare.

« Euh... Mesdames et messieurs, nous vous informons que notre ligne connaît un retard important à la suite d'une collision inattendue avec un cerf un peu plus loin. Nous vous prions de nous excuser pour la gêne occasionnée. Nous comprenons que votre temps est précieux, et nous vous remercions de votre patience pendant que nous réglons la situation... »

Le vieux haut-parleur rouillé, accroché en haut d'un poteau électrique, cracha un dernier souffle de parasites avant de couper net.

Pff... Encore ? soupirai-je.

Le même incident s'était produit le mois dernier, sauf qu'à l'époque, c'était un sanglier à la place d'un cerf.

Il n'y avait qu'une seule voie ferrée qui traversait cette gare délabrée, posée face à l'océan. Du côté opposé, on ne trouvait que des bois denses et une pente raide qui grimpait vers l'intérieur des terres. Comme c'était

l'une des rares stations vraiment isolées de la préfecture à ne pas avoir été modernisée, elle était devenue un lieu plutôt apprécié des randonneurs en quête de solitude.

Mais l'état pitoyable de la ligne signifiait aussi que ce genre de retards arrivait assez souvent.

En temps normal, je n'aurais pas été contre l'idée d'arriver en retard à l'école — à n'importe quelle autre période de l'année, j'aurais même accueilli ça à bras ouverts — mais là, j'aurais vraiment préféré être assis dans une salle de classe climatisée plutôt que de griller sous ce soleil infernal, sans savoir combien de temps ça allait durer.

Les retards causés par des animaux pouvaient aller de quelques minutes à plus d'une heure, mais le mot « important » utilisé dans l'annonce me laissait penser que j'en avais au moins pour une bonne demi-heure... si ce n'est plus, d'après mon expérience passée.

— Génial. Je vais finir rôti vivant... — grognai-je en baissant la tête, résigné, pendant que les rayons du soleil me brûlaient impitoyablement la nuque.

Je relevai la manche de ma chemise et essuyai une goutte de sueur avant qu'elle n'atteigne mon œil. On pourrait penser que ce ne serait pas si compliqué d'installer un abri avec la climatisation, mais bon... cette gare n'avait même pas de portiques automatiques, alors j'imagine que c'était trop en demander.

Tout ce que je pouvais faire, c'était me traîner jusqu'à l'un des deux petits bancs situés sous un abri en bois branlant pour tenter d'échapper à la chaleur. L'un des deux était déjà occupé par deux filles de mon lycée, en train de bavarder joyeusement comme si le temps étouffant ne les dérangeait pas le moins du monde.

— Trop bien ! On va peut-être rater le cours de sport du premier créneau !

— Aww, mais le pauvre cerf quand même...

— Hé, c'est la loi du plus fort, non ?

C'était comme ça tous les matins. Ces deux-là n'étaient jamais tout à fait sur la même longueur d'onde, mais vu leurs éclats de rire constants, ça ne semblait pas vraiment les déranger.

Je pris place sur le siège vide en face d'elles et me décalai aussi loin que possible sur le banc pour ne pas donner l'impression d'interrompre leur conversation. L'ombre ne me rafraîchissait qu'à peine, alors je défais le premier bouton de ma chemise et secouai un peu le col pour laisser passer de l'air, tout en m'adossant au dossier.

Puis, comme une réponse à mes prières, une brise côtière agréable se leva, emplissant mes narines de l'odeur piquante du sel marin.

Juste de l'autre côté des rails, la terre descendait en pente douce avant de plonger dans la mer. Par-dessus la falaise, le ciel bleu clair devenait de plus en plus pâle en approchant de l'horizon flou, tandis que la mer prenait une teinte céruléenne plus profonde, plus intense. Les vagues scintillaient doucement sous la lumière du soleil.

Il y avait quelque chose d'intrinsèquement apaisant à contempler l'océan le matin — un peu comme observer une flamme vacillante ou un ruisseau qui murmure. C'était le genre de spectacle dont on ne se lassait jamais, tellement apaisant qu'il en devenait presque hypnotique.

Après avoir regardé les vagues un moment, je me retournai pour jeter un œil à l'horloge perchée derrière moi. Il était déjà huit heures trente. Même si le train arrivait à cet instant précis, il faudrait encore vingt bonnes minutes pour atteindre notre station, et les cours commençaient à neuf heures moins dix.

À ce stade, j'acceptai qu'il n'y avait plus aucun espoir d'arriver à l'heure. Je fermai les yeux pour tenter de piquer un petit somme.

Peu après, l'une des filles en face de moi dit quelque chose qui attira mon attention.

— Dis... tu as déjà entendu parler du Tunnel d'Urashima ? demanda-t-elle à son amie.

- Oh non... C'est encore une de tes histoires de fantômes ?
- Non, pas vraiment. Je veux dire, c'est surnaturel, ouais, mais plutôt dans le style légende urbaine.
- Une légende urbaine flippante ?
- P'têt ben que oui, p'têt ben que non...
- Nope. Non merci. J'ai pas envie d'entendre ça.
- Allez, y a pas de fantômes, promis. En gros, c'est un tunnel qui peut exaucer n'importe quel vœu à ceux qui y entrent.
- Genre... n'importe quel vœu ? Juste en y entrant ?
- Ouais. N'importe lequel.
- Huh... Et c'est tout ?
- Non, attends, c'est là que ça devient un peu flippant... Disons que tu obtiens ce que tu veux, d'accord ? Et ensuite, tu veux rentrer chez toi. Sauf que le Tunnel d'Urashima ne te laisse pas repartir aussi facilement. Il prend toujours quelque chose en échange.
- Et c'est quoi ?
- Des années. Des années entières de ta vie. Tu entres ado, et tu ressorts en vieille femme toute ridée.
- Whoa... Donc en gros, est-ce que tu sacrifierais les meilleures années de ta vie pour devenir milliardaire ou un truc du genre ?
- Exactement !
- C'est vrai que c'est un peu flippant, maintenant que j'y pense...
- Tu vois ? Je t'avais dit !

Les deux filles continuèrent à bavarder — Oh mon Dieu, en parlant de trucs flippants, j'ai trouvé une araignée énorme dans ma chambre hier ! Beurk, sérieux ? Ouais, j'ai dû appeler mon grand-père pour qu'il vienne la tuer avec un journal roulé. Ha ha, ton grand-père est un vrai badass. Grave, il est trop cool — en enchaînant les sujets à la vitesse de l'éclair, balançant le précédent comme un vieux journal bon à jeter.

Mais moi, j'ai tendu la main vers cette corbeille à papier pour repêcher l'article qui avait attiré mon attention parmi tous ceux qu'elles avaient abandonnés, histoire de lui accorder un second regard dans ma tête.

Le Tunnel d'Urashima : un mystérieux passage qui faisait vieillir rapidement tous ceux qui y entraient, mais qui exauçait leurs souhaits en échange. C'était la première fois que j'entendais parler de cette légende urbaine en particulier, mais rien que le nom et les histoires de manipulation temporelle suffisaient à me faire comprendre qu'elle s'inspirait du conte d'Urashima Tarō.

Le concept du « vœu exaucé » était un peu cliché, mais le vieillissement accéléré, ça, c'était original. Je me demandais ce qui se passerait si quelqu'un entrait dans le tunnel en souhaitant rajeunir. Est-ce que ça contournerait les règles ? Ou est-ce que cette personne deviendrait plus jeune un instant avant de ressortir immédiatement en vieillard ?

Et si quelqu'un demandait un stock infini de sérum de jeunesse à emporter ? Ou l'immortalité ?

Ouais, ce genre de trucs, c'est juste une invitation ouverte à tricher avec le système, pensai-je en rouvrant les yeux et en voyant que le train était enfin arrivé.

Je jetai un œil à l'horloge — il avait trente-cinq minutes de retard. Et pourtant, grâce à ma petite sieste et à cette réflexion intrigante, j'avais à peine vu le temps passer.

Il n'y avait pas de sang ni quoi que ce soit à l'avant du train qui indiquerait qu'il avait percuté un cerf ; il avait l'air comme toujours. Je montai à l'arrière et poussai un soupir de soulagement en sentant la climatisation bienfaisante refroidir mon corps chauffé à blanc centimètre par centimètre.

Dès que je m'affalai sur le siège libre le plus proche, les portes pneumatiques se refermèrent dans un souffle, et le train se remit en route vers sa destination.

« Merci d'avoir voyagé avec nous aujourd'hui. Nous présentons nos plus sincères excuses à l'ensemble de nos passagers. Veuillez prêter attention à l'annonce suivante... »

Attends une seconde... pensai-je soudainement en entendant la voix du haut-parleur lire l'une de ces excuses toutes faites qu'on entend tout le temps. On n'était pas censés accueillir une nouvelle élève aujourd'hui ?

Le lycée de Kozaki se trouvait à deux pas de la gare la plus proche, et c'était l'établissement où allaient pratiquement tous les jeunes du coin, à part ceux qui étaient très en avance... ou très en retard dans leur parcours scolaire. Même s'il était situé en pleine cambrousse, c'était un lycée des plus ordinaires. Certes, le bâtiment aurait bien mérité une rénovation, et il arrivait de temps à autre qu'un renard ou un tanuki vienne se balader sur le terrain de sport, mais en dehors de ça, il n'y avait rien de particulier à signaler.

Après avoir changé de chaussures dans le hall d'entrée, je me dirigeai vers la salle 2-A. J'étais arrivé pile pendant l'interclasse, donc ce n'était pas si étrange de croiser pas mal d'élèves traînant dans les couloirs. Mais en atteignant le dernier étage et en tournant au coin, je fus un peu surpris de voir une foule assez dense agglutinée devant ma salle de classe.

Au début, je me demandai si quelqu'un avait cassé une vitre ou si une bagarre avait éclaté. Puis, une ampoule s'alluma dans ma tête : ils étaient sûrement là pour voir la nouvelle élève. Le prof nous avait prévenus qu'« une nouvelle fille » allait rejoindre notre classe, donc quelques curieux étaient à prévoir... mais pour attirer autant d'attention, elle devait être sacrément mignonne.

Je poussai les badauds du coude pour entrer dans la salle, et dès que j'y mis les pieds, je la vis.

Avec sa robe chasuble élégante et d'un autre temps, elle dégageait une sorte d'aura lumineuse par rapport aux autres filles de la classe, toutes vêtues de leurs uniformes marins réglementaires. J'imaginai qu'on n'avait pas encore eu le temps de lui fournir un uniforme, mais sa tenue actuelle la faisait ressortir de manière si flagrante qu'on aurait dit qu'elle avait été

découpée d'une autre scène et collée dans celle-ci à l'arrache. Il faut dire aussi que son joli visage n'aidait pas à passer inaperçu.

Ses longs cheveux noirs et raides lui donnaient un air de maturité un peu sévère au premier abord, mais ses grands yeux en amande adoucissaient nettement cette impression. Et puis, la façon dont elle était totalement absorbée par sa lecture tout en gardant une posture assise impeccable avait quelque chose de charmant.

À tous points de vue, elle était aussi jolie — voire plus encore — que Koharu Kawasaki, considérée comme la plus belle fille de notre classe. Et pourtant, il y avait quelque chose de trop parfait chez elle, presque intimidant, comme si elle dégageait une sorte de distance instinctive. Malgré tous les regards braqués sur elle depuis le matin, personne n'avait osé lui adresser la parole. Tout le monde semblait se contenter de l'observer à distance.

Je n'allais pas être le premier à briser la glace non plus, alors je me contentai d'aller m'asseoir à mon bureau, du côté couloir.

— Kaoru ! Alors, quoi de neuf ? lança une voix joyeuse dans mon dos.

— Rien de spécial, répondis-je en me retournant sur ma chaise.

C'était Shohei Kaga, mon meilleur pote dans la classe. Vu sa grande taille, ses cheveux en pics et sa façon de parler directe, on aurait pu croire qu'il était un sportif un peu benêt... mais en réalité, c'était un gars casanier avec des passions plutôt raffinées. Il faisait partie du club de calligraphie et aimait même construire des maquettes de bateaux en bouteille pendant son temps libre.

— T'as entendu ? Ton train a écrasé un cerf ?

— Ouais.

— T'as pas de bol... ou peut-être que si, en fait. J'suis un peu jaloux, tu vois. Moi, avec mon scooter, j'ai jamais droit à ce genre de petits incidents pour éviter les cours.

— Mouais. Tu devrais essayer de poireauter dehors pendant une demi-heure en plein été... ou en plein hiver... et après tu me diras si t'es

toujours jaloux.

— J'suis pas franchement mieux protégé du froid ou du chaud sur mon scooter, tu sais.

— Touche.

Shohei jeta un coup d'œil rapide à la nouvelle.

— J'parie qu'à Tokyo, ils ont pas ce genre de problèmes.

— Bien sûr que si.

— Allez, tu rigoles ? Y a pas de cerfs à Tokyo.

— Non, mais y a plein de salarymen suicidaires.

— ...Mec, t'as vraiment des pensées tordues parfois.

Shohei grimaça comme si j'avais dit le truc le plus dégueu du monde. Pour être honnête, c'était peut-être de mauvais goût... mais je n'aimais pas qu'il donne l'impression que c'était habituel chez moi. Quoi qu'il en soit, il valait mieux changer de sujet.

— Et sinon, pourquoi on parle de Tokyo déjà ?

— Ah, c'est parce que Mlle H a dit que la nouvelle venait de là-bas.

Mlle Hamamoto était notre prof principale, fraîchement recrutée cette année. Et non, pour info, ce n'était pas le genre de jeune prof sexy dont rêvent les ados en manque.

— Une fille de la grande ville, hein ?

— Ouais, elle doit être en déprime ici. Imagine : passer de Tokyo à ce bled paumé.

— J'imagine bien, ouais.

Je ris doucement en la regardant à nouveau.

— Tu crois qu'elle fait une sorte de choc culturel ou quoi ?

— Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je sais pas, j'ai juste l'impression qu'elle s'isole. Je me demande ce qu'elle a.

— Oh ho... La fille mystérieuse t'intrigue, hein ? J'te comprends, elle est plutôt mignonne.

— C'est pas ça. Je suis juste curieux, c'est tout.

— Elle s'appelle Anzu Hanashiro, au fait. Et crois-moi, c'est une sacrée pièce, mec, répondit Shohei avant de se lancer dans une anecdote assez drôle.

Apparemment, Mlle H avait expliqué que cette fille, Anzu Hanashiro, avait déménagé à Kozaki pour des raisons familiales, et que c'était la première fois qu'elle changeait d'école. Mais quand la prof lui avait demandé de dire quelques mots pour se présenter, elle avait simplement répondu, je cite : « Non merci, ça ira. Je peux m'asseoir maintenant ? »

D'après Shohei, la prof avait été tellement déstabilisée par cette réponse qu'elle n'avait même pas réussi à répondre quoi que ce soit.

Et je voulais bien le croire. Rien qu'en l'écoutant, je vis un de mes camarades tenter d'aller lui parler, pour se faire rembarrer aussitôt par un : « Tu pourrais pas éviter de me déranger ? Je lis. »

— Eh ben... Je comprends pourquoi elle est toute seule. — Je secouai la tête en riant.

— Dommage... Elle pourrait vraiment être mignonne si elle était un peu plus sociable, soupira Shohei. Enfin bon, j'espère juste que personne va lui chercher des noises.

— Bof, elle a l'air d'avoir le caractère pour pas se laisser faire. Et puis j'ai un contrôle au prochain cours, j'ai pas le temps de m'occuper d'elle.

Je sortis mon livre de maths et mes notes pour une petite session de révisions de dernière minute. Mais avant même de pouvoir ouvrir mon cahier, la cloche sonna et le deuxième cours débuta.

Malgré son caractère un peu... particulier, Hanashiro s'avéra être étonnamment douée dans tout ce qu'elle faisait. Elle répondait à toutes les questions sans la moindre hésitation, et en sport, elle distançait même les membres du club d'athlétisme.

Mais quand les autres filles la félicitaient, elle ne se vantait jamais. Elle les regardait juste avec un air froid et confus, comme si elle se demandait pourquoi elles s'émerveillaient d'un truc aussi banal. Quelques camarades

plus téméraires tentèrent de l'inviter dans leurs clubs ou leurs équipes, mais elle les envoya tous balader avec la même désinvolture.

Clairement, Anzu Hanashiro n'avait aucune intention de se faire des amis. Elle passait tous ses moments libres entre les cours plongée dans son bouquin. En général, les gens ont vite fait de rejeter les personnes fermées ou différentes, mais vu ses résultats scolaires et sportifs, la classe entière l'avait vite rangée dans la catégorie « génie incompris » plutôt que dans celle de « bizarre asociale ».

À l'heure du déjeuner, elle avait déjà trouvé sa place : celle de la solitaire stylée, observée de loin, mais qu'on préférerait ne pas approcher.

Cependant, tout le monde n'appréciait pas cette nouvelle popularité.

— Eh, la nouvelle. Sois mignonne et va me chercher un Cheerio Cola au distributeur en bas, dit une voix provocante en s'approchant de son bureau tout en balançant une pièce de cent yens dessus.

C'était Koharu Kawasaki — oui, celle-là même qu'on surnommait « la plus belle fille de la classe ». Avec ses cheveux châtain peroxydés en ondulations permanentes, sa jupe bien trop courte et ses chaussons écrasés à l'arrière, elle cumulait à elle seule toutes les infractions possibles au règlement scolaire.

Elle était jolie, certes, mais son attitude arrogante et sa supériorité constante lui faisaient perdre pas mal de points à mes yeux. Et avec toutes les rumeurs disant qu'elle sortait avec l'un des pires voyous du lycée, personne ne se risquait à lui tenir tête, ce qui ne faisait qu'enfler encore son ego. Avec un mec aussi dangereux dans son entourage, pas étonnant qu'elle reste la reine autoproclamée de la classe.

— C'est quoi, "Cheerio" ? demanda Anzu en observant la pièce avec méfiance.

— Hein ? Tu connais pas Cheerio ?!

— Jamais entendu parler.

— Sérieux ? Bon, peu importe. T'as l'air futée, tu vas trouver.

— Cent yens, c'est suffisant ?

— Bien sûr que oui

— Et c'est bon, au moins ?

— Hein ? Quel rapport ?

« Ils ont d'autres saveurs aussi, ou juste le cola ? »

« Ferme-la et va-y, maintenant ! » grogna Koharu en donnant un violent coup de pied dans le bureau à côté de celui d'Anzu.

Anzu ne broncha même pas. Elle se leva, impassible, et sortit de la salle de classe sans dire un mot.

Koharu la regarda s'éloigner, puis retourna à son propre bureau en se pavanant, s'assit lourdement sur sa chaise et commença à se vanter auprès de son petit groupe de suiveuses. « Vous avez vu ? Je vous l'avais dit, elle fait juste semblant. Faut juste lui montrer qui commande. »

À peine quelques minutes plus tard, Anzu revint, une Cheerio Cola à la main. Koharu arborait un sourire satisfait alors que sa nouvelle "servante" s'avavançait pour lui apporter la boisson qu'elle avait commandée. Mais son expression se figea d'horreur quand Anzu la regarda droit dans les yeux, ouvrit la canette, et se mit à la descendre cul sec devant toute la classe. Tous les élèves la fixaient en silence, entre stupéfaction et admiration,

pendant qu'elle levait lentement la canette à la verticale pour en extraire la moindre goutte, avant de relâcher le bord métallique de ses lèvres brillantes avec un soupir de satisfaction.

« Merci. Ça fait du bien. » Anzu posa la canette vide sur le bureau de Koharu, puis retourna tranquillement à sa place et rouvrit son livre comme si de rien n'était.

Après un bon cinq secondes de silence, Koharu explosa et bondit de sa chaise, prête à lui dire ses quatre vérités. Malheureusement pour elle (et heureusement pour nous), c'est pile à ce moment que la prof fit son entrée dans la salle. Koharu dut retourner à sa place, ravalant sa colère avec un claquement de langue et un regard assassin. Puis les murmures commencèrent à fuser dans la classe.

« Bordel... C'est moi ou la nouvelle est une vraie badass ? »

« J'adorerais remettre Kawasaki à sa place comme elle l'a fait. »

« T'as vu comment elle a sifflé cette canette ? J'te jure, cette fille doit savoir faire la fête. »

Le visage de Koharu devint écarlate – plus rouge qu'une canette de Cheerio Cola, si on veut. Même moi, je devais admettre que c'était plutôt impressionnant de voir Anzu donner une leçon d'humilité à la reine de la classe dès son premier jour.

Mais en même temps, ça ne faisait que renforcer l'idée que je ne parlerais probablement jamais à cette fille de toute ma vie. On irait sûrement jusqu'au diplôme sans échanger le moindre mot, puis on s'oublierait mutuellement en quelques mois. Elle était bien trop libre, bien trop farouche pour s'intéresser à un mec banal comme moi, et je n'avais pas non plus l'intention de me rapprocher d'elle. On vivait dans des mondes bien trop différents. C'était aussi simple que ça.

Malgré toute l'agitation autour de la nouvelle élève, le reste de la journée s'écoula aussi lentement et sans intérêt que d'habitude. Quand la sixième heure prit fin et qu'on fut enfin libérés, je pris mon sac et me levai de ma

chaise... pour être immédiatement intercepté par une Koharu toujours furieuse.

« Tono, » marmonna-t-elle, de mauvaise humeur.

« Quoi ? » dis-je en me retournant.

« Va m'acheter une glace. »

Pour info, elle parlait des cônes à la vanille façon rétro de la marque Sentan, ceux qu'on vendait à la boutique de l'école. Ils étaient emballés dans une coque plastique transparente, avec une boule parfaite de glace industrielle sur le dessus. Pas que ça change grand-chose, au fond.

« Et avec quel argent ? » répliquai-je.

« Quoi, tu crois que je vais te payer, peut-être ? »

Par expérience, je savais qu'il ne fallait pas la contredire. Aussi honteux que ce soit, elle me traitait comme son larbin depuis le début de l'année scolaire. Je me souvenais encore parfaitement du jour où tout avait commencé – je marchais dans le couloir, tranquille, quand elle m'avait demandé cent yens, et je lui avais prêté. Le lendemain, elle en redemanda. J'avais râlé, mais j'avais quand même cédé. Depuis, elle m'avait catalogué comme un pigeon, et venait régulièrement me taxer de la thune ou m'envoyer faire des courses. J'en étais pas fier, mais chaque fois que j'essayais de protester, ses potes de terminale me lançaient des regards menaçants. Et moi, je tenais pas à finir dans un fossé.

« Bon, d'accord, » cédaï-je.

« Parfait. Allez, grouille-toi ! » lança-t-elle alors que je quittais la salle pour aller acheter sa fichue glace. Mais en descendant les escaliers, quelqu'un me tapa sur l'épaule. Je sursautai et me retournai d'un coup – c'était juste Shohei.

« Mec, tu peux pas continuer à te laisser marcher dessus comme ça, » dit-il en secouant la tête tout en sautant quelques marches pour me rattraper.

« J'étais juste au mauvais endroit au mauvais moment, d'accord ? Et vu ce qui s'est passé plus tôt, c'est pas le moment d'aller provoquer la bête, » dis-je avec un sourire forcé.

Shohei n'y croyait pas une seconde. Il me donna un petit coup de sac dans le dos et me regarda avec un air sévère.

« Non, mec. Plus tu la laisses faire, plus elle va t'enfoncer. »

« Ouais, mais t'oublies son copain flippant. J'ai pas envie qu'elle aille lui raconter que je l'ai envoyée bouler et qu'il me tabasse sur le chemin du retour. »

« Ça n'arrivera pas. »

« Tu peux pas en être sûr. »

« Franchement, tu crois qu'un terminal va risquer l'exclusion pour une broutille pareille ? Il doit déjà flipper à cause des examens ou de son avenir. Et puis on n'a même pas la preuve qu'ils sortent vraiment ensemble. D'après ce que j'ai entendu, personne les a jamais vus ensemble. »

« Tu penses que Kawasaki laisse courir les rumeurs juste pour que les gens aient peur d'elle ? »

« Peut-être. Elle aurait très bien pu les lancer elle-même. Ce serait pas étonnant. »

Je pouvais pas lui donner tort. Elle adorait dominer, c'est sûr.

« ...Non, j'peux pas croire qu'elle jouerait là-dessus si c'était complètement faux. Le mec finirait par apprendre la vérité, et là, bonjour la galère. Bref, t'inquiète pas pour moi. J'ai pas envie de me prendre la tête pour trois fois rien. »

Et c'était vrai. Si quelques centaines de yens suffisaient à garder la paix avec Koharu, c'était un prix raisonnable.

Shohei poussa un soupir exagéré. « Mec, t'as vraiment aucune colonne vertébrale. »

« Franchement, est-ce que j'en ai besoin ? »

« Si tu veux réussir dans la vie et pas te faire marcher dessus, ouais. Regarde la nouvelle, par exemple. Tu pourrais apprendre deux-trois trucs avec elle. »

« Ce genre de cran, ça finit souvent mal. Et c'est pas comme si j'étais complètement sans caractère. »

« Ah ouais ? Tu veux dire quoi par là ? »

« Disons que j'ai transformé mon absence d'épine dorsale en stratégie de défense. »

« Et ça rend le truc moins pathétique comment, au juste ? »

« Réfléchis. Tu savais que la plupart des poteaux électriques sont creux à l'intérieur ? C'est pour qu'ils soient plus résistants aux impacts. Je fais pareil. En étant "creux", j'ai rien à perdre. Peu importe les coups, je plie, mais je casse pas. Ça a l'air con dit comme ça, mais c'est une stratégie de haut niveau. »

Shohei me regarda comme si j'étais fou. « Tu te fous de moi, là ? »

« En grande partie, ouais. »

Il me donna aussitôt un coup de genou dans la cuisse.

« Aïe ! Okay, okay ! Arrête ! » gémis-je, esquivant de justesse un deuxième assaut. Ouf, c'était moins une. On dirait pas, mais un coup de genou dans le fémur, ça fait super mal.

« Tu dois commencer à prendre ce genre de trucs au sérieux, » dit Shohei.

« C'était vache, ça... »

Je me massais encore la jambe quand on arriva à la boutique de l'école. Je me dirigeai vite vers le congélateur, en me souvenant soudain que les glaces partaient super vite à cette période. Heureusement, il en restait une. Le bout du cône dépassait des autres douceurs gelées.

« Ouf, merci mon Dieu. Allez, j'achète ça et on s'arrache. » Je tendis la main pour le prendre.

« Attends. Laisse-moi voir ça deux secondes. »

« Euh... d'accord... » dis-je en lui donnant.

« Mate un peu ça. » Shohei tapa du doigt sur le sommet du cône, à l'envers. Il se brisa net et s'écrasa dans l'emballage.

« Mais t'es malade ou quoi ?! »

« Ah ben tiens. Comme quoi, être creux, c'est pas toujours la meilleure stratégie. »

« Ouais, super. Bravo, t'as bien prouvé ton point avec une glace à 100 yens. » Je lui arrachai des mains pour évaluer les dégâts. « Génial... Ça va couler partout sur sa chemise, maintenant... »

« Et c'est censé être un problème ? » ricana Shohei.

« Facile à dire pour toi. C'est pas toi qui vas devoir gérer le carnage. »

« T'en fais pas, mec. Elle s'en rendra même pas compte avant d'ouvrir l'emballage. Et si elle dit quelque chose, t'as qu'à dire que c'était déjà comme ça. Et puis, c'est ton fric, t'as bien droit à un peu de revanche. »

« J'suis pas sûr que la revanche m'intéresse... »

« Tu devrais. » Shohei me fixa droit dans les yeux. « T'es pas un poteau creux ou une glace fragile. Faut que tu t'affirmes. Montre un peu d'épine dorsale ! »

« ...Si elle me fout vraiment en rogne un jour, je le ferai. »

« Héhé. Ouais, ce jour-là... » Shohei soupira en ricanant.

Après avoir livré le cornet de glace de Koharu, je me suis enfui du campus comme un fou furieux. Puis, comme tous les jours, j'ai pris le même train qui m'avait amené à l'école le matin. C'était un trajet assez court, tout bien considéré ; je regardais généralement par la fenêtre ou jouais un peu sur mon téléphone, et c'était fini avant même que je m'en rende compte.

Quand le train arriva à ma station, je me levai et montrai mon pass au conducteur. À ce stade, il me connaissait suffisamment pour que ça ne soit plus qu'une formalité ; il ne regardait même plus le ticket. J'appuyai sur le bouton OUVRIRE près des doubles portes et descendis du train, où je fus accueilli par la même chaleur brûlante et le chant des cigales que ce matin-là.

Très vite, je sentis la sueur commencer à traverser mon t-shirt, et je souhaitai secrètement que quelqu'un rallonge la ligne de train juste pour que je puisse voyager dans ce train frais jusqu'à ma porte d'entrée.

Je suivis la ligne blanche le long de l'accotement, la tête baissée pour ne pas être aveuglé par les rayons de soleil agressifs. Juste le long de cette rue, après un petit vendeur de riz indépendant et une vieille caserne de pompiers dont je n'avais jamais vu les portes ouvertes, se trouvait ma modeste maison.

L'été ne faisait que commencer, pourtant le bitume noir brillait comme un miroir, scintillant comme s'il était recouvert d'une fine pellicule d'eau. Je me rappelai avoir vu un documentaire à la télé sur ces mirages sur la route, qui expliquait qu'ils n'apparaissent que lorsque la température dépassait les trente-cinq degrés Celsius. Trente-cinq degrés. Pas étonnant que la chaleur soit aussi écrasante.

Je m'essuyai le front, levai les yeux vers le soleil en plissant les paupières pour lui faire comprendre mon désaccord. Trouvant la lumière trop aveuglante pour continuer à le fixer, je ramenai mon regard vers la route. C'est alors que ça se produisit.

Du coin de l'œil, j'aperçus une jeune fille plus loin sur la route et m'arrêtai net, clignant plusieurs fois des yeux pour être sûr que ce n'était pas un effet de lumière. Elle portait un débardeur un peu trop grand et un short en jean qui laissaient apparaître sa peau naturellement bronzée, et une petite queue de cheval sortait de l'arrière de sa casquette de baseball. Même de loin, on voyait bien que ses sandales rouges autrefois éclatantes étaient désormais usées et décolorées, ce qui renforçait encore son côté aventurière, grande amoureuse de la nature.

« Tu vois ça ? C'est la ligne où la pluie s'arrête ! » dit-elle, tournée dos à moi, en pointant devant là où la route commençait à briller sous le soleil. Sa voix était douce et délicate, mais claire dans mes oreilles. Je supposai que ce n'était pas étonnant, étant donné que tous les autres bruits de l'après-midi, même le chant incessant des cigales, s'étaient soudain tus.

Un silence étrange envahit le quartier, comme si le temps s'était figé. La fille se retourna et me sourit avec le plus éclatant et pétillant des sourires que j'aie jamais vus.

C'était elle. Karen. Ma petite sœur.

« Regarde, Kaoru ! Tu vois comme ça sèche toujours quand on s'approche ?! Mais je parie que si on court assez vite, il resterait encore quelques flaques par terre ! »

Une intense vague de déjà-vu me traversa tout le corps.

Oui, je me souviens maintenant. À l'époque, on ne savait pas que c'était un mirage, alors on essayait de trouver une explication à ces rues mouillées sous un ciel parfaitement bleu — une sorte de ligne de démarcation entre la pluie et le soleil.

Je voulais lui dire. Je le voulais désespérément. Maintenant que j'étais au lycée, expliquer comment fonctionnent les mirages de chaleur aurait été facile. Mais je n'y arrivais pas. Mon corps se figea comme dans une paralysie du sommeil, et aucun mot ne put sortir. La seule chose encore en mouvement était mon cœur, qui menaçait de sortir de ma poitrine.

« Hé, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu restes planté là ? »  
demanda-t-elle. « Si tu viens pas, moi je continue sans toi. »

Karen se retourna à nouveau et commença à s'éloigner. J'essayai de l'appeler, mais encore une fois, les mots ne vinrent pas. Seuls quelques souffles rauques sortirent de ma gorge desséchée. Tous les mots que j'essayais de crier — reviens, attends, ne pars pas — restaient coincés dans mes poumons, tourbillonnant dans un brouillard toxique avec tout ce que je n'avais jamais dit.

Ma poitrine brûlait de devoir tout lâcher, mais mon esprit allait trop vite pour que je pense même à respirer, et je commençai à avoir des vertiges. Avant que je ne m'en rende compte, Karen avait disparu dans la chaleur ondulante qui flottait au-dessus de l'asphalte. Une fois de plus, je ne pouvais rien faire pour l'arrêter.

Puis, d'un coup, la cacophonie des cigales revint de plus belle, comme si elles revenaient juste de leur pause déjeuner. Les gouttes de sueur qui s'étaient patiemment accumulées sur mes cils coulèrent enfin dans mes yeux, et je fermai les paupières pour chasser la piquête du sel.

Je courus aussi vite que possible le reste du chemin jusqu'à la maison.

Une fois arrivé, je sortis mes clés de mon sac et entrai par la porte d'entrée. Mes yeux mirent un moment à s'habituer à l'obscurité intérieure — ce qui venait sûrement plus de la lumière aveuglante dehors que d'autre chose.

Je montai directement dans ma chambre pour enfiler un t-shirt et un short, puis redescendis à la cuisine. Après avoir pris un instant pour reprendre mon souffle et étancher ma soif avec un verre de thé d'orge glacé, je me dirigeai vers la pièce de style traditionnel.

C'était un espace modeste — huit tatamis au total — avec peu de décorations, à part un kakemono suspendu dans l'alcôve qui représentait un agréable paysage montagneux. Maintenant que mes yeux s'étaient adaptés à la lumière tamisée, regarder la véranda à travers les portes

coulissantes ressemblait à contempler un monde totalement différent — beaucoup plus vibrant que le nôtre.

Je m'assis en tailleur sur un coussin posé dans un coin de la pièce, juste devant l'autel que nous avons installé en mémoire de ma sœur Karen. Elle avait été ma seule sœur, de deux ans ma cadette, et était morte cinq ans plus tôt, à la suite d'une chute tragique et accidentelle.

C'était une journée d'été étouffante, comme celle-ci. Karen et moi avions pris notre cage à insectes et notre filet à papillons pour aller chercher des bestioles dans la forêt voisine. Nous cherchions surtout des scarabées rhinocéros, mais à la tombée du soir, nous n'en avons toujours pas trouvé un seul.

Ce n'était pas comme si on avait une grande obsession à en attraper un, mais on avait promis à notre mère d'en ramener un gros qui l'impressionnerait, et on était tous les deux trop têtus pour abandonner.

Tu peux imaginer notre joie quand on aperçut non pas un mais deux scarabées perchés ensemble en haut d'un très grand arbre — un rhinocéros et un cerf-volant. On était déterminés à faire tout ce qu'il fallait pour les attraper tous les deux.

« Lieutenant Karen ! On a un problème ! » lançai-je, adoptant une voix militaire pour le fun. Karen joua le jeu et me fit un salut digne d'un soldat.

« Qu'y a-t-il, Sergent Kaoru, monsieur ?! »

« Notre filet n'atteindra jamais aussi haut ! »

« Bon sang ! Ces salauds nous ont vraiment coincés cette fois, monsieur ! »

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. « Pfft ! T'as appris ça où, toi ? »

« Je l'ai entendu à la télé ! » répondit-elle en souriant malicieusement.

« Fallait s'en douter. » Lui aussi, je lui lançai un large sourire.

À vrai dire, les deux scarabées étaient bien trop hauts pour qu'on puisse les atteindre sans grimper à l'arbre. Mais il n'y avait aucune branche à portée de main plus bas, donc cette option était exclue.

« Ouais, je peux pas sauter aussi haut, » conclus-je. « Alors, on fait quoi maintenant ? »

« Bah... ça me paraît évident. On va devoir grimper. »

« Quoi ? T'es folle ? Y a même rien à quoi s'accrocher ici... »

« T'es bête, parfois. Essaie de penser autrement ! »

« T'as une meilleure idée ? »

« Oui ! Tu peux me porter sur tes épaules ! Comme ça je pourrai au moins attraper la branche la plus basse, non ? »

Je regardai la branche dont elle parlait. Elle était à au moins deux mètres du sol.

« ...C'est pas un peu dangereux ? »

« Oh, ça ira ! Je suis une pro de l'escalade ! »

« Je sais pas trop... »

« Si on traîne pas, ils vont s'envoler ! »

Elle avait raison. Ça pouvait très bien être notre dernière chance de la journée.

Avec ça en tête, je décidai à contrecoeur d'accepter la proposition de Karen.

« D'accord, on tente. Mais fais attention, hein ? »

« Ouais, ouais. Allez, monte sur mes épaules. »

Je m'agenouillai. Karen jeta ses sandales rouges, vieilles et usées, puis grimpa sur mon dos. En la tenant par les chevilles, je me relevai et la hissa vers la branche, sur laquelle elle grimpa sans difficulté.

Elle se déplaçait de branche en branche avec une agilité presque simiesque — sans doute un peu impoli de le dire à voix haute, mais j'étais sûr qu'elle pouvait se débrouiller.

Je baissai les yeux pour reposer mon cou douloureux.

Avec du recul, c'est probablement ça qui a causé sa chute. Je n'aurais jamais dû la quitter des yeux, même un instant.

Le reste est un flou — comme si ça s'était passé en accéléré.

Soudain, j'entendis un craquement de branche au-dessus de moi. Je levai les yeux trop tard.

Karen tombait en chute libre, tête la première vers le sol. Je me souviens encore du bruit net de son crâne qui heurta la terre dure.

Tout alla très vite. Je restai figé, stupéfait, pendant au moins cinq à dix secondes, avant de revenir à moi et de l'appeler. Elle était déjà partie. Pas une goutte de sang sur le sol, mais elle ne respirait plus.

Je ne me souviens pas de grand-chose après ça — juste que j'ai eu terriblement peur et que j'ai couru aussi vite que possible jusqu'à trouver un adulte dans le quartier pour m'aider.

Je n'ai su avec certitude qu'elle était morte que le lendemain, quand mes parents me l'ont annoncé — la petite consolation étant que l'autopsie a conclu qu'elle était morte sur le coup, sans souffrance.

Depuis ce jour, pas un seul jour ne passe sans que je me demande ce que j'aurais pu faire différemment.

Si je n'avais pas accepté de la porter, si je lui avais dit qu'il était tard et qu'on devrait rentrer, ou si on n'était jamais partis chercher des insectes ce jour-là... Karen serait sûrement encore en vie.

Je restai un moment en silence devant son autel, allumai un bâton d'encens et fis tinter la petite cloche, tout en continuant à écrire dans ma tête des lettres d'excuses que je savais qu'elle ne lirait jamais.

Quand je sentis que mes jambes allaient s'engourdir, je me levai et me rendis à la cuisine pour préparer le dîner. Je versai du riz dans la marmite en céramique amovible, puis le rinçai sous l'eau du robinet pour retirer l'amidon, changeant l'eau cinq fois au total.

J'avais toujours du mal à me souvenir du nombre de rinçages, alors j'avais mis en place une petite astuce : je ne remuais le riz qu'avec autant de doigts que le nombre de fois où j'avais vidé et rempli l'eau. La première fois, j'utilisais seulement l'index ; la seconde, l'index et le majeur ; la troisième, ces deux-là plus l'annulaire... et ainsi de suite. Une fois terminé, je plaçai le bol dans le cuiseur à riz et appuyai sur le bouton de cuisson rapide.

Ce soir-là, j'avais décidé de préparer une salade de pommes de terre à l'allemande. Après avoir sorti tous les ingrédients du frigo, je me mis à les couper en morceaux de taille bouchée, puis je fis revenir les oignons, l'ail et le bacon à la poêle.

Depuis que maman avait disparu subitement après la mort de Karen, j'avais pris en charge tous les repas, vu que mon père était incapable de cuisiner. On ne pouvait pas se permettre de manger à emporter tous les soirs, donc j'avais dû prendre sur moi et apprendre à cuisiner, tout simplement.

Une fois la salade prête, j'en mis la moitié dans une assiette recouverte de film plastique que je rangeai dans le frigo pour mon père. Puis je me rendis au salon pour engloutir ma portion, seul, en zappant entre plusieurs talk-shows du prime time. Je ne m'arrêtais de manger qu'en rigolant à une blague particulièrement drôle ou quand je ressentais l'envie soudaine de marmonner quelque chose à voix haute.

Tous les programmes de la tranche de 19 h étaient sacrément marrants — et pourtant, étrangement, je n’arrivais jamais à me souvenir d’aucune blague une fois la télé éteinte.

Après avoir laissé tremper mes assiettes dans l’évier, je retournai dans ma chambre et m’affalai sur le lit, le torse appuyé sur mon oreiller. J’écoutai un peu de musique, puis je lus quelques pages d’un manga. Très vite, mes paupières devinrent lourdes et ma nuque commença à me faire mal à force de somnoler. Je savais que je devais encore prendre un bain avant de dormir, mais la fatigue me submergea et je sombrai dans un sommeil profond et paisible.

Du moins, jusqu’à ce qu’un vacarme de coups sourds et de fracas en provenance du rez-de-chaussée me tire brusquement de ma torpeur. Je savais déjà que ce n’était pas un simple cambrioleur — même à moitié endormi, j’avais une bonne idée de ce qui se passait en bas.

Alors je décidai d’ignorer tout ça, reposai ma tête sur l’oreiller et fermai les yeux à nouveau.

« Kaoru ! Descends tout de suite ! »

Ugh. Putain.

Je me levai du lit, pris une grande inspiration, puis me rendis au salon. J’y trouvai mon père, tout juste rentré de son boulot à la mairie. Il n’avait même pas encore changé de pantalon ni de chemise, et il était assis sur un coussin, à la table basse. Son visage était rouge et il semblait ivre mort. Je le regardai avaler un grand verre d’eau, sa pomme d’Adam montant et descendant à chaque gorgée.

Ses joues étaient creusées, et ses cheveux ébouriffés étaient parsemés de mèches grises. Il commençait vraiment à avoir l’air vieux — ce qui n’était pas si surprenant pour un homme dans la cinquantaine.

Lorsqu’il eut fini de boire, il reposa le verre sur la table avec une telle force que je crus qu’il allait éclater.

« Prépare-moi un bain », ordonna-t-il sans même détourner le regard de la télé. Pour info, la télé n'était même pas allumée, donc je n'avais aucune idée de ce qu'il croyait être en train de regarder.

« Désolé, j'y vais tout de suite. » Je me dirigeai vers la salle de bain. C'est là que je posai le pied nu en plein milieu de quelque chose de mou, ce qui me glaça jusqu'à la moelle. En retirant lentement le pied, je vis que c'était la salade de pommes de terre que j'avais préparée, étalée sur les tatamis. Il y en avait même sur le mur, ce qui laissait penser qu'il avait lancé toute l'assiette dessus.

Et en effet, je repérai des morceaux de céramique brisée près de la plinthe.

« Hé ! Qu'est-ce que tu fiches planté là ?! T'as quelque chose à dire ?! » hurla-t-il.

« Non, rien du tout », répondis-je en continuant tranquillement vers la salle de bain. Et c'était vrai — je me fichais éperdument qu'il me demande de préparer son bain, qu'il ait balancé ma salade contre le mur ou qu'il ait cassé une assiette.

Je ne ressentais que de la pitié pour mon père, qui avait perdu à la fois Karen et ma mère à peu près au même moment. Je savais qu'il n'avait plus aucune chance de redevenir une figure paternelle stable pour moi, et je l'avais accepté.

Sans parler de la culpabilité immense que je portais en tant que seule personne présente lors de la mort de Karen — la seule qui aurait pu empêcher ce drame. Mon cœur était déjà tellement rempli de pitié, de remords et de regrets qu'il n'y avait plus de place pour la moindre colère.

Mon père avait autrefois été un homme très doux, mais la mort de Karen et tout ce qui avait suivi l'avaient complètement déstabilisé. Parfois, comme aujourd'hui, il explosait de colère et lançait des objets. D'autres fois, il devenait étrangement affectueux.

Au début, j'avais essayé de faire ce que je pouvais, en tant que fils, pour l'aider à atténuer ses sautes d'humeur. Mais un jour, il a dit quelque chose qui m'a fait tout abandonner.

« Ça aurait dû être toi. Pas elle. »

C'était une nuit glaciale, durant l'hiver de ma quatrième. À peine rentré, complètement bourré, il m'avait balancé ça en pleine figure, avec le même ton que s'il avait dit : « Qu'est-ce qu'il fait froid ce soir ! »

Honnêtement, je ne pouvais pas lui en vouloir de penser ça. Étonnamment, j'avais accepté ses mots avec calme. Ça ne m'avait ni secoué ni blessé. Ce que ça avait fait, en revanche, c'était d'éteindre toute envie que j'aurais pu avoir de me rapprocher de lui ou de l'aider à se relever. Tout ça s'était évaporé quand j'avais compris qu'il ne m'avait jamais considéré comme son fils.

J'étais le fruit d'une liaison que ma mère avait eue avec un autre homme — je l'avais appris à huit ans à peine, sans jamais en connaître tous les détails. Même si j'étais jeune, j'avais compris que c'était un sujet tabou, qu'il valait mieux ne pas creuser. Et puis, je n'en ressentais pas vraiment le besoin.

Ma mère m'aimait profondément, et même mon père était gentil avec moi à l'époque, malgré le lien biologique manquant. Dans mon esprit d'enfant, je pensais que cette histoire d'adultère appartenait au passé, et qu'elle avait été pardonnée depuis longtemps.

Karen devait penser pareil. Malgré cette petite tension sous-jacente, on s'aimait et on s'entendait comme n'importe quelle famille.

Nous étions les Tono, et rien ne devait changer ça.

Puis Karen est morte, et tout s'est écroulé. L'harmonie familiale a volé en éclats. Et pourtant, aujourd'hui encore, je me surprénais à me demander ce qui se serait passé si j'étais mort à sa place, comme mon père l'avait dit. Même si je connaissais sans doute déjà la réponse.

Je tournai le robinet et utilisai la douchette pour rincer la salade de pommes de terre sur mon pied. Puis je remplis la baignoire, activai le gaz, et la laissai chauffer un moment.

Sachant que je me ferais probablement engueuler plus tard si je ne nettoyais pas la salade et l'assiette cassée, je retournai au salon à contre-cœur, pour découvrir que mon père s'était endormi comme une masse sur le sol. Le vieil ivrogne grincheux avait disparu, remplacé par un homme affalé, la bouche grande ouverte. Il avait l'air franchement ridicule.

« Hé... Heureusement que j'ai pas hérité de ces gènes. »

Bref, assez parlé de ça. J'avais encore du nettoyage à faire, et je préférais le faire pendant qu'il dormait encore. Je ramassai les morceaux d'assiette et essuyai la salade éclaboussée sur le sol et le mur. Curieusement, la salade était tiède au toucher — il avait dû la passer au micro-ondes. J'avais beau chercher, je ne comprenais pas ce qui l'avait poussé à passer de « Ouais, je vais la manger » à « J'la balance contre le mur » en une seconde. Mais bon, j'avais jamais compris ses sautes d'humeur. Et je n'avais pas envie d'essayer.

Une fois le ménage terminé, je retournai à la salle de bain. Après avoir vérifié que l'eau était suffisamment chaude, j'arrêtai le chauffage. Ce serait bien d'avoir un chauffe-eau moderne à bouton unique, mais notre maison était bien trop vieille pour ça.

Je jetai un œil à l'horloge — il était presque minuit. En temps normal, je serais déjà couché, mais vu que je m'étais assoupi un peu plus tôt dans la soirée, je n'avais pas vraiment sommeil.

Alors je décidai de sortir prendre l'air. Après avoir enfilé mes baskets dans l'entrée, je sortis par la porte principale dans la douce nuit d'été.

C'était la météo idéale pour une longue marche tranquille.

Une trentaine de minutes plus tard, je me retrouvai à marcher le long des voies ferrées. Je faisais souvent ce genre de promenades nocturnes, mais c'était la première fois que j'avais envie de suivre les rails pour voir où ils menaient.

Plus que tout, c'était une impulsion soudaine de recréer une scène culte d'un vieux film dont je me souvenais — mais maintenant que je le faisais vraiment, c'était bien plus amusant que je ne l'avais imaginé. Il y avait une sorte de frisson malicieux à faire quelque chose d'aussi audacieux qu'on ne pourrait jamais se permettre en plein jour. Quelque chose d'exaltant à marcher en équilibre sur l'un des rails, comme sur une poutre, jusqu'à une gare déserte.

Le bruit des cailloux qui s'entrechoquaient sous mes pieds me plaisait aussi, même si c'était un peu bruyant.

Heureusement, je savais qu'à cette heure-là, personne d'autre ne se baladait, alors je ne m'en préoccupai pas. Il n'y avait presque pas de lampadaires dans ce coin de la ville, mais la lune lumineuse au-dessus me permettait de bien voir autour de moi. Elle brillait tellement fort que, par une nuit sans nuage comme celle-ci, on aurait presque pu croire que le soleil n'était pas encore couché.

D'ailleurs, c'était par une nuit comme celle-là que j'avais vu mes premières étoiles filantes.

Karen et moi étions assis sur la véranda, regardant le ciel nocturne dans l'espoir d'apercevoir la pluie de météores des Perséides. J'avais réussi à en voir trois cette nuit-là, mais Karen s'endormait régulièrement et n'en vit finalement aucune. Elle était tellement déçue le lendemain matin qu'on aurait dit qu'elle allait pleurer, mais je lui avais assuré qu'elle aurait une autre chance la prochaine fois.

Cette prochaine fois n'est jamais venue.

Quand j'étais enfant, on disait que quand on meurt, on devient une des milliards d'étoiles qui illuminent le ciel nocturne. Si c'était vrai, alors j'espérais que Karen avait trouvé un petit coin tranquille dans l'univers

d'où elle pouvait regarder les pluies d'étoiles chaque jour. J'aimerais ça pour elle.

Après avoir marché le long des rails pendant environ une heure, je m'arrêtai enfin. Non pas parce que j'étais arrivé au bout, mais parce que j'avais atteint l'entrée d'un long tunnel sombre.

C'était le même tunnel que mon train traversait chaque matin pour aller à l'école, donc je savais exactement où il menait — même si je n'avais absolument pas le courage d'y entrer seul en pleine nuit.

Je fis donc demi-tour pour revenir sur mes pas. Puis je remarquai quelque chose.

Dans le fossé à côté des rails, je vis une vieille rambarde en bois presque engloutie par de hautes herbes. Curieux, je repoussai la végétation pour découvrir un petit escalier qui descendait du côté de la mer.

Il s'inclinait à un angle assez étrange, ce qui expliquait pourquoi je ne l'avais jamais vu depuis ma place dans le train.

Je supposai que c'était juste un escalier d'accès pour les employés d'entretien des rails, mais il n'était pas barré par un panneau « interdit » ou quoi que ce soit.

Incapable de résister à ma curiosité, je décidai d'aller voir ce qu'il y avait en bas, le cœur battant de plus en plus vite à chaque marche.

Quand j'atteignis enfin le bas, après avoir dégagé plusieurs toiles d'araignée de mon visage, je me retrouvai dans une petite clairière où la végétation était étonnamment basse, juste devant l'entrée d'un autre tunnel.

« Quoi, sérieusement ? »

Celui-ci était beaucoup plus petit — à peine trois mètres de haut — et coupait perpendiculairement le tunnel plus grand au-dessus.

Il était fait de pierre, et le pourtour de l'entrée était couvert d'une épaisse couche de mousse.

Je ne pouvais pas voir au travers depuis ma position, donc impossible de savoir jusqu'où il allait.

Il dégageait une aura si inquiétante que je me disais qu'il devait y avoir plein d'histoires effrayantes sur ce lieu, s'il était dans un endroit plus accessible.

Aucune personne saine d'esprit ne s'aventurerait dans un tunnel pareil. Quatre-vingt-dix-neuf sur cent rebrousseraient chemin.

J'aurais fait pareil, si je ne m'étais pas soudain rappelé un petit détail que j'avais entendu ce matin-là.

« Eh... Tu as déjà entendu parler du tunnel d'Urashima ? »

Non. Impossible. Je chassai cette idée ridicule avant qu'elle ne prenne racine. Ce n'était qu'une légende urbaine idiote. Il n'y avait pas de tunnel capable de réaliser un vœu.

Et même s'il existait, penser que j'allais tomber dessus dans ma propre ville le jour même où j'en avais entendu parler était trop fou pour que j'y croie.

J'avais dix-sept ans. Je devrais savoir mieux que de croire à des contes stupides.

La chose raisonnable à faire était de rentrer chez moi et faire comme si je n'avais jamais découvert ce tunnel inquiétant.

Alors que je remontais l'escalier, je me reprochais d'avoir eu cette pensée.

Mais à la dernière marche, je m'arrêtai de nouveau.

Et si — et c'était un très gros « si » — et si les rumeurs étaient vraies, et que le tunnel d'Urashima existait vraiment ?

Supposons qu'il puisse vraiment réaliser un vœu, alors...

Serait-il possible de ramener Karen à la vie ?

Avec seulement la fonction lampe torche de mon téléphone pour éclairer mon chemin, je fis mes premiers pas prudents dans le tunnel.

Je décidais de n'y jeter qu'un rapide coup d'œil, d'avancer un peu, et si je ne trouvais rien, je repartais tout de suite.

J'avancais lentement, faisant attention à ne pas trébucher ou marcher dans quelque chose de désagréable.

L'odeur de la terre humide flottait dans l'air.

Je m'attendais mentalement à tomber sur quelques carcasses d'animaux morts, mais jusqu'ici, je n'avais pas vu une seule feuille tombée au sol.

En fait, l'intérieur du tunnel était remarquablement propre — pas même la mousse épaisse qui bordait l'entrée.

La seule chose vraiment dérangeante était la brise chaude et humide qui soufflait à travers.

Avec ça, et le fait que le passage était si étroit, on avait presque l'impression de marcher dans la gorge d'un énorme serpent primordial.

Si mon téléphone s'éteignait maintenant, je serais terrorisé.

Inquiet de cette possibilité, je baissai les yeux et vis que je n'avais plus que dix pour cent de batterie.

Pas assez pour que je me sente en confiance pour aller plus loin.

Juste au moment où je m'apprêtais à faire demi-tour, j'aperçus une faible lumière au loin, dans l'obscurité.

Serait-ce la sortie ? me demandai-je. Quelle anticlimax. Finalement, c'est un tunnel ordinaire.

J'étais pourtant plus que prêt à sortir de ce passage sombre et moisi, alors je courus vers la lumière... mais au fur et à mesure qu'elle grandissait, je compris lentement que ce n'était pas une sortie du tout.

« Quoi... mais c'est quoi ça ? »

C'était un torii de taille moyenne, comme ceux qu'on voit à l'entrée d'un sanctuaire shintoïste.

Mais au lieu d'être rouge vif, celui-ci était d'un blanc cassé, presque couleur os humain.

Il se dressait là, au milieu du tunnel, comme s'il avait attendu des siècles que quelqu'un — n'importe qui — passe sous sa traverse.

Et ce n'était pas un seul torii. En regardant de l'autre côté, je vis toute une rangée de torii espacés régulièrement, l'un après l'autre.

Encore plus étrange, la « lumière » que j'avais vue venait en fait d'une série de torches suspendues en diagonale entre chaque torii, pointant vers le plafond.

Chaque flamme brûlait fixe et brillante, sans vaciller une seule fois.

Quel que soit cet endroit, il avait clairement une signification spirituelle ou religieuse, et mon instinct me disait de réfléchir à deux fois avant d'avancer davantage.

Je ne savais pas du tout où j'étais, ni n'avais jamais entendu parler d'un site cérémoniel de ce genre dans mon coin.

Je tentai de vérifier ma position GPS, mais mon téléphone n'avait aucun réseau — ce qui arrive souvent dans plusieurs endroits de Kozaki, certes, mais là c'était particulièrement angoissant d'être complètement déconnecté.

Soudain, un sentiment profond et primal de terreur m'envahit.

Je devais sortir d'ici au plus vite. Je n'aurais jamais dû venir aussi loin.

Mais une fois de plus, juste au moment où je m'apprêtais à rebrousser chemin, quelque chose plus loin dans le tunnel attira mon attention.

« Qu'est-ce que c'est... ? »

Un petit objet rouge était posé au sol juste après le premier torii, mais la lumière était trop faible pour que je distingue ce que c'était.

Je décidai d'aller jeter un œil rapide avant de repartir.

D'un pas lent et assuré, je franchis le torii et me penchai pour mieux voir.

On dirait... une sandale ?

Elle était bien usée, rouge délavée — assez petite pour un enfant.

Je la ramassai doucement pour l'examiner de plus près.

Quand je vis le nom écrit au marqueur permanent sur la lanière du talon, mon souffle se coupa.

KAREN

Impossible. Je me disais que ce ne pouvait pas être ça. Et pourtant, c'était bien ça. C'était une des mêmes sandales que nos parents lui avaient achetées toutes ces années auparavant. Je me souvenais encore très bien qu'elle m'avait demandé si elles lui allaient bien. Même l'écriture ne laissait aucun doute : le « N » de son prénom était à l'envers, elle avait toujours eu cette mauvaise habitude de l'écrire comme ça.

Mais qu'est-ce que cette sandale faisait ici, bordel ? La dernière fois que je me souvenais avoir vu cette sandale en particulier, c'était, bien sûr, le jour où elle était morte. Les ambulanciers ne les avaient pas récupérées quand ils l'avaient emmenée à l'hôpital, alors je suis retourné dans les bois pour les récupérer après ça. J'avais vite retrouvé celle où était écrit notre nom de famille, TONO, exactement là où je me souvenais l'avoir vue jeter avant qu'elle ne grimpe sur mon dos. Mais peu importe combien je l'avais cherchée, je n'avais jamais retrouvé celle où il y avait écrit KAREN,

même après avoir fouillé toute la zone pendant ce qui m'avait semblé être un mois entier. Finalement, j'avais craqué et abandonné après un long et bon pleur.

Or, ces bois devaient se trouver à au moins cinq kilomètres d'ici, donc ça n'avait aucun sens que sa sandale ait pu se retrouver dans ce tunnel.

Ce ne pouvait pas être le fameux tunnel d'Urashima, si ? Non. Il était trop tôt pour tirer des conclusions aussi radicales. Bordel, un chien errant ou un corbeau avait pu la ramasser et traîner ça ici. C'était sûrement bien plus probable. Puis, le tunnel n'avait même pas encore exaucé de vœux. Certes, j'avais passé des semaines à chercher cette sandale, mais ce n'était pas la sandale que je voulais récupérer — c'était Karen elle-même.

Quoi qu'il en soit, je me disais que j'allais vite en avoir le cœur net si je continuais d'avancer. Si je trouvais Karen au bout, alors c'était vrai. Sinon, ce n'était qu'un tunnel ordinaire (quoique très étrange). Peu à peu, cette anticipation grandissante l'emportait sur mes doutes initiaux. Mettant la sandale dans une poche et mon téléphone dans l'autre, je m'enfonçai plus profondément, curieux de voir jusqu'où allaient ces torii.

Les torches étaient presque la partie la plus bizarre, maintenant que j'y pensais — depuis combien de temps brûlaient-elles ? Ce n'était pas comme si quelqu'un avait pu prévoir que je viendrais et les allumer exprès pour moi à l'avance. Alors je devais imaginer qu'elles brûlaient depuis un bon moment. Mais ça posait la question de comment elles pouvaient avoir assez de carburant pour brûler sans cesse. Il devait y avoir un mécanisme secret, peut-être une dalle au sol qui les activait quand quelqu'un entrait.

Mais qui aurait conçu un truc pareil pour un tunnel paumé comme celui-ci, et dans quel but ? Je me creusai la tête, sans trouver la moindre explication plausible.

« Karen... ? Tu es là ? » lançai-je d'une voix basse qui résonna dans le tunnel.

Évidemment, je ne m'attendais pas à de réponse. Jusqu'à ce qu'il y en ait une.

« ...rrr... »

Une voix répondit, rauque et fragile, impossible à dire si c'était celle d'un enfant ou d'un adulte, encore moins si c'était un homme ou une femme. Pourtant, c'était bien une voix, pas un simple bruit du vent. Mon cœur se mit à battre de plus en plus vite.

Quelqu'un était là, juste devant. Et s'il y avait ne serait-ce qu'une chance que ce soit Karen, il fallait que je la rejoigne au plus vite. Alors je courus. Je passai plusieurs torii en courant jusqu'à entendre un autre bruit, puis je m'arrêtai pour écouter attentivement.

C'était un petit bruit de raclement, comme celui d'un gros insecte ou d'un petit animal qui s'agite. Ça venait de très près, mais je ne vis rien, probablement caché derrière un des piliers du torii. Mon cœur s'accéléra encore ; je me disais que ce n'était qu'une souris et tentai de passer en courant... mais quelque chose sauta devant moi depuis la prochaine porte.

« Bwaaaaagh ! » criai-je, tombant sur les fesses.

Je levai immédiatement les yeux et vis un petit oiseau perché sur le torii, penchant la tête en me regardant, comme s'il ne comprenait pas pourquoi j'avais eu peur.

« Putain d'oiseau... Tu m'as foutu la trouille... »

Je fus tellement soulagé que je ne pus m'empêcher de rire. Je me relevai et regardai le petit farceur. C'était un tout petit piaf avec des plumes jaune vif — probablement un animal de compagnie échappé de chez quelqu'un. Je savais très bien qu'on n'avait pas d'oiseaux de cette couleur natifs de la région de Kozaki. En tout cas, comment avait-il pu se perdre aussi profondément dans un tunnel pareil ?

« Hé, attends une seconde... Tu serais un perruche, toi ? »

En y regardant de plus près, c'était bien ça. Les petits yeux noirs, le bec arrondi — oui, c'était bien une petite perruche. Je le sus parce qu'on en avait eu une en animal de compagnie il y a longtemps. Elle s'appelait Kee

et avait la même couleur jaune que ce petit-là, avec les mêmes petites taches blanches autour du cou.

Ce petit oiseau ressemblait beaucoup à Kee — plus je le regardais, plus la ressemblance devenait frappante...

Mais je savais que les plumes jaunes avec des taches blanches n'étaient pas rares chez les perruches comme lui. En plus, Kee était mort depuis plusieurs années. Karen et moi lui avions même fait une petite cérémonie d'enterrement dans le jardin.

Donc... non. Cet oiseau ne pouvait en aucun cas être Kee.

Impossible, me dis-je en sentant ma respiration s'accélérer. La peur et l'espoir qui bouillonnaient dans mon ventre allaient bientôt exploser.

« ...rrr... »

La perruche essayait de dire quelque chose. Je serrai ma poitrine dans une vaine tentative d'apaiser mon cœur qui battait à tout rompre et tendis l'oreille.

« Ribbit, ribbit... petite grenouille... »

Mon cœur fit un bond. Miracle qu'il ne s'arrête pas.

« Qui saute à travers... le marais... »

Ce n'était pas possible. Impossible.

Elle chantait exactement la même comptine que nous avions apprise à Kee quand on l'avait adopté. On la lui chantait sans cesse parce qu'on trouvait ça mignon que nous trois puissions la chanter en canon. Malheureusement, il ne répétait que les deux premières phrases, et il est mort sans jamais apprendre la suite.

Cet oiseau chantait la chanson de la même façon.

En plus d'avoir les mêmes plumes jaunes et les mêmes taches blanches sur le cou.

Tout cela était franchement impossible.

Mon cerveau tournait à plein régime, essayant désespérément de trouver une explication.

Je sais — c'est une hallucination ! Je vois et entends des choses parce que je suis dans ce tunnel effrayant au milieu de la nuit, et mon cerveau est épuisé.

Il n'y a probablement même pas d'oiseau ici ! Je parie que si j'essayais de le toucher, ma main traverserait !

Espérant prouver ma théorie, je tendis un doigt pour toucher doucement la perruche.

Le petit oiseau ne recula pas, même quand mon doigt effleura ses plumes douces sous le cou.

Je sentis ses muscles tressaillir au contact, ainsi que sa chaleur corporelle subtile — tout ça en un seul toucher, avec un seul doigt.

Ce n'était pas une illusion. C'était un oiseau vivant — plus précisément, notre ancienne perruche Kee.

Vivante et en pleine forme.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel... ? »

Comment un ancien animal mort pouvait-il être là, devant moi ? Est-ce que ce serait vraiment le tunnel d'Urashima, alors ?

Même dans ce cas, comment expliquer Kee... ?

Alors que je cherchais désespérément une explication, Kee s'envola plus loin dans les profondeurs du tunnel, et je le poursuivis machinalement.

Même si j'avais encore quelques doutes sur sa réalité, je ne voulais certainement pas le perdre à nouveau.

Puis, un moment plus tard, un mauvais pressentiment me saisit, et je me figeai net.

Quelque chose rongea le fond de mon esprit, comme si j'oubliais quelque chose d'important.

En général, j'étais du genre à voir les choses du bon côté — si c'était si important, je ne l'aurais pas oublié.

Mais quelque chose en moi disait que je devais vraiment réfléchir sérieusement à ce souvenir.

C'était comme une sorte de prémonition ; je le sentais jusque dans mes os.

Un sentiment d'imminent danger grandissait lentement dans ma poitrine, sans que je puisse le situer.

Admettons que ce soit le tunnel d'Urashima.

Pensons à ce que ma seule source à ce sujet avait dit ce matin-là.

Comment la fille à la gare l'avait-elle décrit ?

Je repassai leur conversation en boucle dans ma tête.

« Donc, disons que ton vœu est exaucé, ok ? Et que maintenant tu es prêt à rentrer chez toi. »

Non, pas cette partie.

« Mais le tunnel d'Urashima ne te laisse pas partir si facilement. Il prend toujours quelque chose en échange. »

Oui, juste après ça. Qu'est-ce que ça prenait, déjà ?

« Des années. Des années et des années de ta vie. Tu entres en ado, et tu ressors en vieille femme toute ridée. »

Mon estomac se noua.

Je sentis le sang me quitter le visage.

Oui, le tunnel d'Urashima pouvait exaucer n'importe quel vœu, mais il te prenait des années de vie en échange. Comment avais-je pu oublier la partie la plus importante de toute cette légende urbaine ? J'étais désormais partagé, tiraillé entre l'espoir grisant de retrouver Karen juste un peu plus loin... et la peur de sacrifier toute ma vie pour ça. Finalement, ce fut la peur qui l'emporta. Après tout, je n'avais aucun moyen de savoir jusqu'où allait ce tunnel, ni même si Karen m'attendait réellement au bout. Continuer dans ces conditions semblait bien trop risqué.

Ma décision prise, je fis volte-face et me mis à courir à toute allure dans la direction opposée. Je sortis du tunnel aussi vite que possible, trébuchant dans l'obscurité à tel point que je faillis tomber plusieurs fois. Et pourtant, l'entrée semblait bien plus proche que ce à quoi je m'attendais. En l'atteignant, je me jetai presque au-dehors, franchissant le seuil et roulant au sol. Malgré la terre et les taches que j'avais sûrement sur mes vêtements, je restai là un instant, allongé, fixant le ciel étoilé qui me rendait mon regard avec un air presque grave.

Quand je retrouvai enfin mon souffle, je levai la main devant mon visage. Aucune ride, aucun pli, aucune veine bleutée : mes mains avaient l'air tout à fait normales — peut-être un peu fines pour un garçon de mon âge, mais elles l'avaient toujours été.

« Alors... rien n'a changé ? »

Je tapotai mon visage. Pas de rides, pas même de duvet. Je me sentais exactement comme avant d'entrer dans le tunnel.

Dieu merci, pensai-je, soulagé. Je n'avais pas pris une seule ride.

Évidemment, je trouvais déjà toute cette histoire de vieillissement instantané un peu tirée par les cheveux, mais j'étais sacrément content d'avoir eu raison.

Je me redressai et essayai de broser un peu la poussière sur mon dos. Maintenant que la panique s'était calmée, je réalisai à quel point l'atmosphère dans le tunnel était différente de l'extérieur. C'était comme si je venais tout juste de me réveiller d'un rêve... vraiment étrange. Avec du

recul, je ne me serais pas étonné si tout cela s'était avéré être un simple rêve — je veux dire, pourquoi diable y aurait-il une infinité de torii et de torches dans un tunnel perdu au milieu de nulle part ?

J'aurais pu rejeter toute cette expérience comme une hallucination... si ce n'était pour cette sandale qui dépassait de la poche gauche de mon pantalon.

« Non, c'est bien la sienne... Pas de doute. »

La petite sandale rouge que je tenais à deux mains était une preuve irréfutable que ce qui s'était passé là-dedans n'avait rien d'un rêve. De plus, en fermant les yeux, je pouvais encore visualiser clairement Kee, et la texture moisie des torii, comme s'ils étaient toujours devant moi. Aucun doute : le tunnel que je venais de quitter était lié à cet endroit étrange, hors du monde.

Avec toutes ces questions sans réponse, j'étais un peu secoué, mais surtout reconnaissant d'être sorti en un seul morceau. En même temps, une autre part de moi restait captivée par le mystère de ce tunnel, animée par l'envie de découvrir sa vraie nature. Probablement parce que je n'étais pas encore prêt à renoncer à cette infime — mais réelle — possibilité... celle de revoir ma petite sœur.

Pour l'instant, j'étais épuisé, et il fallait que je rentre. Peut-être que j'y retournerais après les cours, demain.

Je rangeai la sandale de Karen dans ma poche, puis remontai l'escalier menant aux rails avant de m'engager sur le long chemin du retour.

Quand j'arrivai à la maison, j'ouvris la porte d'entrée le plus discrètement possible pour ne pas réveiller mon père, puis me glissai dans l'entrée. Malheureusement, en passant, je fis tomber un parapluie appuyé contre le mur. Il s'écrasa bruyamment sur le sol en bois. Je grimaçai et le redressai à toute vitesse, prêt à filer dans ma chambre... mais les lumières du couloir s'allumèrent.

« Kaoru ! » s'écria mon père en surgissant de la chambre.

Merde. Pris en flagrant délit de sortie nocturne sans permission. J'étais pas d'humeur à me faire engueuler, alors j'espérais que ça irait vite. Je baissai la tête pour avoir l'air repentant tandis qu'il s'avança rapidement et me saisit par les épaules. Je fermai les yeux, m'attendant à une claque ou un coup... mais rien ne vint.

Je rouvris les yeux prudemment et vis mon père me regarder avec une expression au bord des larmes. C'était carrément flippant, honnêtement.

« Oh, Kaoru... Dieu merci... » dit-il d'une voix étranglée comme s'il essorait des mots trempés.

Dieu merci... pourquoi ?

« Je sais pas ce que j'aurais fait si je t'avais perdu toi aussi... Je suis désolé pour mon comportement plus tôt. J'ai trop bu, c'est tout. »

Ah. Je compris. Mon père était en mode "repentance post-cuite" et tentait désespérément de se faire pardonner pour une quelconque connerie commise en état d'ébriété. Dans ces moments-là, il devenait presque trop gentil, limite mielleux. Je lui dis donc rapidement de ne pas s'en faire.

« Je suis vraiment désolé, mon fils. Je ferai plus attention à ma consommation d'alcool à l'avenir, » promit-il — sans jamais oser s'engager à arrêter complètement, comme d'habitude. « Alors promets-moi que tu ne t'enfiras plus jamais de la maison, d'accord ? »

Je hochai la tête, même si je trouvais un peu exagéré qu'il considère le fait d'être parti quelques heures comme une "fugue". Ce n'était même pas la première fois, d'ailleurs.

« Je suis sérieux, fiston. L'école n'arrêtait pas d'appeler, je savais pas quoi leur dire... Où est-ce que t'étais passé, bon sang ? »

L'école appelait ? De quoi il parlait ?

J'étais complètement paumé, mais je répondis quand même à sa question.

« T'en fais pas, » dis-je. « Je suis juste allé me balader, c'est tout. »

« ...Donc tu refuses de me dire, c'est ça ? Alors j'imagine que t'étais dans un endroit que je n'aurais pas approuvé. »

« Non, je suis sérieux. J'avais juste besoin de prendre l'air. »

« Sois honnête avec moi. Chez qui t'as passé la nuit ? Ou bien t'as fui en ville ? »

« J'étais chez personne. J'ai même pas quitté Kozaki... »

« Laisse tomber, » dit mon père en soupirant. « Que ça ne se reproduise plus. Si tout le monde apprend que tu as disparu, ça pourrait avoir des conséquences graves. Pour toi comme pour moi. »

Il retourna dans la chambre en se grattant la nuque, puis éteignit la lumière.

C'était quoi ce délire ? J'y comprenais plus rien. Mais je tentai de ne pas trop y penser et me dirigeai vers la salle de bain pour me débarrasser de toute cette sueur.

Avant de refermer la porte, mon père lâcha une dernière phrase qui me glaça :

« Incroyable... Mon propre fils qui disparaît pendant une semaine entière... Où est-ce que j'ai foiré ? »

Il marmonnait, donc j'avais peut-être mal entendu.

Quoi qu'il en soit, j'allai dans la salle de bain pour prendre une douche bien chaude. Devant le miroir, je regardai mon reflet pour vérifier une fois de plus que je n'avais pas vieilli d'un jour. Rassuré, je posai mon téléphone sur le meuble pour me déshabiller.

L'écran s'alluma... et je fis un bond.

Des dizaines d'appels manqués. Pas seulement de mon père, mais aussi de Shohei. Et en dessous, une avalanche de messages :

« Fils, t'es où ? »

« mec arrête de sécher les cours »

« Je veux que tu sois rentré demain. C'est un ordre. »

« brooo t'es où je me fais chier comme un rat mort »

« Juste réponds pour dire que t'es en sécurité. »

« tout le monde commence à s'inquiéter pour toi... ok j'ai menti. juste moi. mais quand même !! »

C'était quoi ce bordel ? Comment j'aurais pu recevoir autant d'appels et de messages sans en entendre un seul ?

Ça n'avait aucun sens. Et d'ailleurs...

Pourquoi la date affichée sur mon téléphone était-elle décalée de presque une semaine ?

« Qu'est-ce que... » marmonnai-je en plissant les yeux.

L'écran indiquait clairement le 8 juillet — alors qu'il était à peine minuit le 1er juillet quand j'étais sorti marcher. On aurait dû être le 2, au pire.

« Mon téléphone bugue ou quoi ? »

Je trifouillai un peu les paramètres, mais tout le reste fonctionnait parfaitement — seul la date posait problème. Et tous les appels et messages manqués dataient d'après le 2 juillet.

Un frisson me parcourut. J'étais plus vraiment d'humeur pour une douche. Je quittai la salle de bain et allai dans le salon. J'attrapai la télécommande et allumai la télé.

L'écran s'illumina en plein bulletin météo. Tandis qu'une douce musique classique sortait des enceintes, je lus le bandeau qui défilait en bas de l'écran.

« PLUS TARD AUJOURD'HUI (8/07) : 10–20 % DE RISQUE DE PLUIE »

Je me frottai les yeux pour être sûr de ne pas rêver.

Mais à ce stade, ce n'était plus que je ne pouvais pas y croire, c'était que je refusais d'accepter l'impossible.

« Non... C'est pas possible... » soufflai-je, la gorge serrée.

Je coupai la télé et pris mon téléphone pour appeler la seule autre personne qui pouvait peut-être m'éclairer. Après plusieurs appels envoyés sur la messagerie, il décrocha enfin au bout du dixième essai.

« Ouais... ? » grogna une voix fatiguée à l'autre bout du fil.

« Hey, Kaga ? J'peux te poser une question ? »

« Mec... tu sais quelle heure il est ou quoi ? »

« Ouais, à propos... tu pourrais me dire quelle date on est, aujourd'hui ? »

« De quoi tu parles ? On est genre... le 8, non ? Ouais, 4 heures du mat' le 8. »

« D'accord. Et t'en es absolument sûr à 100 % ? »

« Oui. Mec. Et pourquoi tu m'appelles pour ça, d'ailleurs ? T'aurais pas pu regarder le calendrier sur ton propre téléphone, ou je sais pas, faire littéralement n'importe quoi d'autre que de réveiller ton meilleur pote à quatre heures du matin un soir de semaine ? D'ailleurs, c'est quand que tu comptes revenir à— »

Avant que Shohei ne termine sa phrase, l'appel coupa. Je baissai les yeux vers mon téléphone, et compris pourquoi : la batterie était morte. Mauvais timing, c'est clair... mais au moins, j'avais obtenu la réponse que je cherchais. Tout indiquait qu'on était bel et bien le 8 juillet.

« C'est quoi ce délire... »

Je sentais un mal de crâne pointer. Ce n'était tout simplement pas possible : j'étais sorti de la maison depuis quoi... trois heures, grand max ? J'aurais

pu croire m'être trompé d'une heure ou deux, à la rigueur, mais une semaine entière ?

Je courus de nouveau dans la salle de bain et examinai mon visage dans le miroir. Ma barbe n'avait pas du tout poussé. D'habitude, je me rasais tous les trois jours, alors si une semaine était réellement passée, ça se verrait clairement. Et je ne ressentais aucune faim non plus, alors que je n'avais soi-disant rien mangé depuis une semaine.

Même constat pour mon téléphone. Impossible qu'il ait tenu une semaine entière sans recharge, surtout qu'il ne restait que 10 % quand j'étais entré dans le tunnel. Et pourtant, il avait tenu juste assez longtemps pour un appel avec Shohei. Ce n'était pas comme si un téléphone ne consommait aucune énergie quand il n'était pas utilisé. Le fait qu'il ait mis la date à jour automatiquement à la sortie du tunnel, dès qu'il a retrouvé du réseau, prouvait déjà qu'il fonctionnait encore normalement.

« Le tunnel... Le tunnel d'Urashima... »

C'était la seule explication possible. Tous ces phénomènes bizarres n'avaient commencé qu'après que j'y sois entré : retrouver la sandale de Karen, recroiser notre vieille perruche décédée... et maintenant ce saut dans le temps. Qu'est-ce qui m'arrivait, bon sang ?

Est-ce que je souffrais d'amnésie ? Était-ce juste une illusion ? Est-ce que quelqu'un m'avait lavé le cerveau ou hypnotisé ? J'avais beau me creuser la tête, je ne trouvais aucune réponse... juste plus de questions, et une grosse boule d'angoisse dans le ventre.

« ...J'peux pas gérer ça maintenant. Faut que je dorme. »

Mon esprit était en vrac. Il fallait que je le repose un minimum avant d'essayer d'y voir plus clair. Sans parler du fait que je devais aller à l'école ce matin...

Enfin... dans quelques heures, plutôt.





CHAPTER TWO

---

*Sweat and Hair Conditioner*

## Chapitre 2 :

### Transpiration et après-shampooing

Quand je suis entré dans ma classe au lycée Kozaki le lendemain matin, tous les regards se sont posés sur moi — du moins, pendant un instant. Presque tous mes camarades m'ont regardé comme pour dire « Oh, il est de retour ? » avant de reprendre ce qu'ils faisaient. Quelques-uns sont même venus me demander où j'avais bien pu être.

« Hé, Kaoru ! T'étais où, mec ? »

« J'ai failli croire que tu allais abandonner à un moment. »

« Mais qu'est-ce que t'as foutu toute la semaine dernière ? »

J'ai essayé de faire croire que j'avais attrapé une grosse grippe, excuse qu'ils ont semblé avaler, vu leurs réactions sur le ton de la plaisanterie (« Oh non ! J'espère que t'es plus contagieux ! »), avant de perdre tout intérêt pour moi. L'équilibre dans l'univers était donc rétabli, et je suis redevenu ce gars banal dans la classe que personne ne remarquait jamais.

Je me suis assis à mon bureau, sortant mon manuel et ma trousse de mon sac. Soudain, quelqu'un a donné un coup de pied à ma chaise sur le côté.

« Salut, mec, » dit Shohei d'un ton calme, comme d'habitude.

« Salut, rien de spécial. »

« Alors, c'était quoi ce coup de fil bizarre hier soir ? »

« Ah, oui. Désolé... Je devais encore être un peu dans le brouillard. »

« Ouais, c'est ça, » ricana-t-il. « Sérieusement, tu as été HS une semaine entière à cause d'un simple rhume ? »

Non, pas du tout. Mais essayer d'expliquer ce qui s'était vraiment passé aurait causé bien trop de problèmes. Je savais qu'il ne me croirait pas de

toute façon. Alors j'ai décidé de m'en tenir au petit mensonge que je venais d'inventer.

« Ouais, mec. J'ai jamais été aussi malade de ma vie. J'avais l'impression d'être au bord de la mort. »

« Là, tu me prends pour un idiot, » répondit Shohei, visiblement agacé. « Tu veux vraiment que je croie que tu t'es remis d'une pneumonie ? Sérieusement, t'as l'air en pleine forme. Et si t'avais vraiment été aussi malade, ton père aurait appelé l'école, non ? Pas d'excuse pour avoir disparu aussi longtemps. »

Je suis resté figé, ne sachant plus quoi dire après qu'il ait démonté mon alibi si facilement. Le pire, c'est qu'il avait raison. J'aurais au moins dû feindre une toux pour rendre ça plus crédible.

« Alors, tu veux bien me dire ce qui s'est vraiment passé ou pas ? » insista Shohei.

« Eh bien, on peut dire que... j'ai un peu fugué, en quelque sorte ? Puis j'ai complètement perdu la notion du temps, et avant que je m'en rende compte, une semaine était passée. Je sais, c'est dingue, hein ? J'arrive pas à le croire non plus. Heh heh heh. » J'ai essayé de rire pour faire passer ça comme une blague, mais je voyais bien dans le regard de Shohei qu'il n'y croyait pas non plus.

« Écoute, mec. T'es pas obligé de m'en parler si t'en as pas envie. Mais comme ton pote, le minimum c'est de me répondre quand je t'envoie un message. Connard. Et arrête de m'appeler à 4 heures du matin. La prochaine fois, je décroche pas. »

« Haha... Ouais, désolé pour ça. »

Même si je me sentais un peu mal de garder Shohei à distance, je devais avouer que j'appréciais vraiment qu'il ne fouille pas trop dans ma vie privée. C'était le genre d'ami qu'on commence à fréquenter juste parce qu'on s'est retrouvés assis à côté en classe, celui à qui on se tourne toujours en premier pour les projets de groupe. Proche, mais pas trop ; on

respectait mutuellement notre intimité. Je ne savais pas exactement ce qu'il en pensait, mais pour moi, c'était le juste milieu parfait pour une amitié.

« Mais ça me fait quand même me poser des questions, tu vois ? »  
lançai-je à voix haute.

« Hein ? Sur quoi ? » demanda Shohei.

« Juste sur le fonctionnement du temps en général. Genre, est-ce qu'il y aurait vraiment une situation où plusieurs jours pourraient sembler ne durer que quelques minutes ? ...Non, je dis pas ça pour insinuer quelque chose, hein. C'est juste une pensée qui m'est venue. »

J'ai essayé de lancer le sujet de façon décontractée. Je savais que Shohei était plutôt intelligent, alors il y avait une chance qu'il ait une explication pour ce phénomène bizarre, que je n'avais jamais imaginé.

« Nan, mec, » répondit-il en me regardant comme si je venais de dire la plus grosse bêtise du monde. « Si ça avait été quelques heures et que t'étais super plongé dans un bouquin ou un truc du genre, peut-être que ça aurait pu passer pour quelques minutes, mais plusieurs jours ? C'est impossible que tu ne t'en rendes pas compte. Ton estomac te le ferait savoir, et tu finirais par être fatigué et avoir besoin de dormir. »

« Ouais, ça se tient... »

« Mais d'un autre côté, » reprit-il en devenant soudainement pensif, « il y a des moments où on a l'impression que le temps passe plus vite que d'habitude. Genre, quand tu te concentres vraiment à fond sur un projet pendant plusieurs jours — même si c'est plus mental que physique. Et dans la mythologie, il y a toujours cette idée d'être 'enlevé par les esprits.' Tu sais, des gens qui disparaissent puis reviennent dans des circonstances inexplicables et surnaturelles. »

« Hmmm... »

Je devais avouer qu'aucune de ces hypothèses ne semblait très plausible dans mon cas. Certes, j'avais été concentré dans ce tunnel, mais pas au point de rater une semaine entière. Il restait toujours la possibilité que j'aie été "enlevé par les esprits." Mais dans ce cas, j'avais l'impression que je ne saurais jamais comment ni pourquoi.

« Ah oui, et il y a aussi le concept de la dilatation du temps — ou 'l'effet Urashima', comme on l'appelle plus couramment au Japon. »

Attends. Urashima ? C'était le dernier mot auquel je m'attendais de la part de Shohei. Intrigué, je me penchai vers l'avant. « Attends, tu peux m'en dire un peu plus ? »

« Oh, c'est un truc qu'on voit parfois dans les romans de science-fiction. Quand tu voyages presque à la vitesse de la lumière, ou que ton corps subit d'immenses forces gravitationnelles, le temps ralentit un peu — mais seulement pour toi. »

« Comment ça, 'ralentit' ? »

« Genre pour toi, ça peut sembler durer quelques minutes, mais dans le monde extérieur, ça peut être plusieurs heures. Tu te souviens de la Chambre Hyperbolique dans Dragon Ball ? C'est à peu près l'opposé de ça. »

Putain. Il venait de décrire parfaitement ce que j'avais vécu la nuit dernière. Je ne savais pas s'il y avait vraiment des histoires de vitesse lumière ou de gravité extrême dans le tunnel d'Urashima, mais si le tunnel portait ce nom parce qu'il provoquait cet effet, alors tout s'expliquait. Dans ce cas, je ne souffrais ni d'amnésie ni d'hallucinations — c'était juste le temps qui s'était écoulé beaucoup plus lentement pendant que j'étais à l'intérieur.

Ça expliquait aussi pourquoi mon corps n'avait pas changé physiquement.

« Eh, mec ? » dit Shohei. « Pourquoi tu deviens tout calme d'un coup ? Tu vas pas me dire que t'as fait un voyage interstellaire à la vitesse de la lumière la semaine dernière, hein ? »

« Nan, mec. Bien sûr que non. C'est déjà assez dur de venir en ville depuis chez nous, alors une autre galaxie, j'en parle même pas. »

« Haha ! Voilà le connard sarcastique que je connais et que j'aime ! » lança Shohei en me donnant un coup d'épaule assez fort. Ça faisait mal, mais j'ai décidé de passer outre, histoire de le remercier de m'avoir donné une piste intéressante dans cette énigme.

« Bref, mec, juste pour que tu saches, ça a un peu dérapé ici pendant que t'étais parti aussi longtemps. »

« Attends, quoi ? Tu veux dire que je suis pas qu'un bon à rien ici, finalement ? »

« ...Mec, tu te rends compte à quel point ça sonne pathétique ? »

« Oui, je sais. »

« Alors arrête de le dire comme ça... Bref, regarde, » dit Shohei en me montrant du menton à travers la classe. Il semblait vouloir attirer mon attention sur la nouvelle fille, Anzu Hanashiro, assise seule à son bureau, lisant tranquillement comme d'habitude.

« ...Qu'est-ce qu'elle a ? » demandai-je.

« Oh, tu veux dire qu'elle a enfin son uniforme scolaire ? »

« Non, idiot. Comment ça pourrait être pire ? Regarde un peu plus bas. »

« À quoi ? » demandai-je, ne voyant rien d'inhabituel sur sa jupe — mais en baissant les yeux plus bas, j'ai compris ce que Shohei voulait dire.

Elle portait une paire de pantoufles en caoutchouc bon marché, alors que la dernière fois que je l'avais vue, elle avait de belles chaussures d'intérieur.

« C'est Kawasaki qui a fait ça, si tu ne l'avais pas deviné, » expliqua Shohei.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Eh bien, tout a commencé quand... Oh, la voilà, justement. »

Shohei désigna du menton la porte à l'avant de la classe, au moment où Koharu entra. Elle s'avança vers le bureau d'Anzu, accompagnée de sa bande de suiveuses.

« Oh mon dieu ! Regarde-toi ! Pourquoi tu portes ces vieilles pantoufles dégueulasses en cours ? » lança Koharu avec un sourire narquois. Anzu ne leva même pas les yeux — ce qui suffisait largement à énerver une fille aussi colérique que Koharu.

Elle fronça les sourcils et fit claquer sa langue avec mépris. « Ah ouais ? Tu vas m'ignorer, hein ? Très bien, comme tu veux. Je suis juste venue te dire que j'ai retrouvé tes autres chaussures, mais apparemment ça t'est égal ! »

Koharu sortit alors une paire de chaussures d'intérieur de derrière son dos. J'ai immédiatement remarqué qu'elles étaient trempées, pour une raison quelconque. Elle les écrasa fortement sur le bureau d'Anzu, faisant sortir de l'eau sur la surface dans un bruit gluant.

« On dirait que quelqu'un de méchant a essayé de les jeter dans les toilettes hier, » continua Koharu. « Tu as dû rentrer à pied avec ces trucs-là ? Ah ah ah, c'est trop mignon. En tout cas, fais plus attention la prochaine fois. Faut pas que d'autres personnes doivent aller les récupérer dans les toilettes pour toi. »

Koharu ne cherchait même plus à être subtile — elle voulait clairement en découdre. Même les filles de sa bande semblaient surprises qu'elle aille aussi loin ; elles murmuraient des choses comme « Oh non » ou « Putain ». Je comprenais maintenant ce que Shohei voulait dire en parlant d'une aggravation de la situation. Apparemment, Anzu était devenue la dernière victime de la persécution incessante de Koharu.

Cela dit, je ne ressentais rien en assistant à cet échange, sans doute parce que je n'avais aucun attachement fort envers la nouvelle fille. Comment en aurait-il pu être autrement alors qu'on n'avait pas encore échangé un seul

mot ? À cet instant, ça ne me concernait pas, alors je m'en fichais totalement.

Il semblait que je n'étais pas le seul. Anzu elle-même ne paraissait pas du tout affectée par les provocations de Koharu. Elle n'accorda même pas de réponse à cette insulte flagrante, se contentant de tourner les pages de son livre, totalement impassible.

« Tu vois ce que je veux dire ? » me dit Shohei en me donnant un coup d'épaule.

« La nouvelle fille a l'air complètement indifférente. »

« Ouais, elle est toujours comme ça. Elle ne donne pas un instant à Kawasaki. »

« Putain. C'est impressionnant. »

En tout cas, je respectais la nouvelle fille pour ne pas céder à la provocation de Koharu. La plupart des filles — et même des garçons — auraient craqué à ce stade. Pourtant, il était évident qu'Anzu ne céderait pas, et chaque refus de reconnaître l'existence de son harceuse irritait de plus en plus cette dernière.

« Hé. T'as pas quelque chose à me dire ? » exigea Koharu. « Pas un mot de remerciement pour celle qui a retrouvé tes chaussures ? Tu penses que si tu restes silencieuse, tout va s'arranger ? Continue comme ça, et je vais dire à mes potes plus âgés à quel point tu me casses les pieds ces derniers temps. Et ils sont pas aussi gentils que moi, hein. Alors viens pas pleurer si tu te fais attaquer en rentrant chez toi. »

Un silence. Puis, sans un mot, Anzu tourna la page de son livre.

« Putain, tu me rends folle ! Dis quelque chose, bordel ! » s'énerma Koharu.

Je n'en revenais pas de voir à quel point Anzu la mettait en colère.

D'habitude, les harceleurs perdent intérêt quand leur victime ne réagit pas après plusieurs tentatives, mais pour une raison inconnue, Koharu semblait bien décidée à continuer sa vendetta. Peut-être s'était-elle lassée, car

presque aussitôt après sa colère, elle haussa les épaules en disant « Bon, tant pis » et retourna à son bureau.

Juste au moment où je pensais que tout était calmé, la nouvelle fille ouvrit enfin la bouche pour la première fois.

« Hé, je peux te poser une question ? » dit Anzu, d'un ton de parent réprimandant — un mélange de frustration et de déception.

La classe éclata en murmures scandalisés.

« Oh putain, c'est quoi ce bordel ? » s'exclama Shohei.

« Enfin, tu vas lui dire ses quatre vérités, hein ? » cria un camarade.

« Vas-y, nouvelle ! » hurla un autre.

Je n'avais pas été là la semaine dernière, mais je sentais bien que le fait qu'Anzu parle à Koharu était extrêmement rare. Toute la classe retenait son souffle en espérant que ce serait le jour où quelqu'un remettrait la reine des abeilles à sa place.

« Ah ouais ? » Koharu se retourna vivement. « T'as quelque chose à dire, hein ? Pour ton bien, j'espère que c'est des excuses. »

Un regard féroce dans ses yeux alors qu'elles se dévisageaient enfin. Sans hésiter, la nouvelle fille se leva pour faire face à sa harceleuse.

« Désolée, c'est bien Kawasaki ? » commença-t-elle. « Juste par curiosité, c'est vraiment amusant pour toi, ou tu n'as rien de mieux à faire ? »

« Hein ? Qu'est-ce qui est amusant pour moi ? Tu veux pas dire que c'est moi qui ai pris tes chaussures hier, quand même ? »

« Je parle de tout ce harcèlement à la con en général. Cacher mes livres, écrire des trucs vulgaires sur mon bureau, me arroser avec le tuyau des toilettes — tu prends vraiment du plaisir à faire ça ? »

« Wow, t'es un peu parano, non ? C'est pas moi qui ai fait tout ça. »

« Laisse-moi te poser une autre question, alors. T'as un sens moral complètement brisé, ou t'en as jamais eu ? »

« Je sais pas ce que ça veut dire, désolée. Tu veux pas parler dans une langue que je comprends, espèce d'antisocial ? »

« Très bien. Comme tu veux. Je vais te mettre un coup de poing et on en finit, ok ? Prête ? »

« Euh, excuse-moi ? Tu veux te battre, petite p— »

WHAM.

Avant que Koharu finisse sa phrase, Anzu lui asséna un coup de poing en plein nez, sans aucune hésitation. Toute la classe tomba instantanément dans un silence de mort. Moi-même, j'étais sans voix ; un coup d'épaule ou de ventre, je pouvais comprendre, mais en plein visage ? Même si on voyait qu'Anzu ne mettait pas toute sa force, ça devait faire un mal de chien.

Koharu poussa un petit cri aigu presque inaudible, et l'impact la fit tomber en arrière sur ses fesses. Quelques secondes plus tard, du sang commença à couler de ses deux narines. On avait l'impression qu'elle n'avait pas encore réalisé ce qui venait de se passer, puisqu'elle resta assise, sans essayer de se relever ou d'essuyer son nez.

« Oh, désolée. Je pensais pas que ça allait saigner. Mais bon, on est quitte, » dit Anzu d'un ton calme. Puis elle s'assit, retira ses chaussures mouillées du bureau, et reprit sa lecture.

Personne ne bougea. Je supposai qu'ils attendaient de voir comment Koharu allait réagir. Allait-elle riposter ou fuir ? Combattre ou s'enfuir ? C'était la première fois que la place de reine de la classe de Koharu était remise en cause.

Mais au final...

« Hic ! »

Elle choisit de fuir. Tout le monde la regarda sortir de la classe en courant, les larmes coulant sur ses joues. Le plus grand signe de sa défaite, c'était sa posture habituelle, fière et arrogante, qui s'était effondrée en un

affaissement lamentable. Même ses habituelles suiveuses semblaient dégoûtées. Pour moi, le règne de terreur de Koharu était officiellement terminé. Sauf un improbable retour en force, elle ne se relèverait pas de cette défaite écrasante.

« Heh. Pleurnicheuse, » ricana Anzu pour elle-même.

C'était la première fois que je la voyais sourire.

« Mec, quelle journée, hein ? » dit Shohei en s'asseyant en face de moi à l'heure du déjeuner, en mâchant son sandwich yakisoba.

Koharu n'était toujours pas revenue en cours, et la journée était à moitié terminée. Pour être honnête, je pouvais comprendre pourquoi. Aucune fille arrogante comme elle n'aurait pu supporter un tel affront. Même si elle revenait en essayant de faire la forte, l'image de ses pleurs au sol resterait gravée dans nos mémoires à jamais. J'aurais même pas été surpris qu'elle devienne la nouvelle cible des brutes de l'école. Peut-être qu'elle ne remettrait jamais les pieds au lycée. Je voyais bien que la majorité de mes camarades étaient ravis de la voir se faire remettre à sa place, mais personnellement, j'éprouvais quand même un petit peu de compassion pour elle.

« Je pense quand même qu'elle n'avait pas besoin de lui mettre un coup de poing dans le nez, mec, » dis-je en sirotant mon lait au goût café. Mon déjeuner du jour se résumait à un simple bout de pain aux raisins.

« Eh, elle peut encaisser. C'est pas comme si elle s'était cassé un os. Même si ça faisait beaucoup de sang. »

« Ouais, mais on peut pas juste frapper une fille en plein visage... »

« Je suis pas d'accord. Quand c'est fille contre fille, c'est totalement permis. »

« Je pense vraiment pas que ça rende ça acceptable, mec. »

« Nan, mec. C'est de sa faute si elle a poussé la nouvelle fille autant. »

« J'ai juste l'impression qu'il y aurait eu moyen de régler ça plus civilisé, c'est tout. »

Shohei fronça les sourcils. « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu dois toujours jouer le contre-pied ? T'es pas en train de prendre le parti de Kawasaki, là, quand même ? Après tout ce qu'elle t'a fait ? »

« Nan, mec. C'est pas ça. Mais je crois que ça s'appelle un peu... euh... comment déjà ? Le syndrome de Holstein ? »

« Syndrome de Stockholm. Les Holsteins, c'est une race de vache, mon pote. »

« Oui, c'est ça que je voulais dire. Je savais bien qu'il y avait un 'hol' quelque part. »

Sentant une pause dans la conversation, je détournai les yeux de Shohei un instant et balayai la classe du regard.

Pratiquement tous nos camarades étaient engagés dans des discussions animées en mangeant leur déjeuner avec leurs amis, y compris les filles qui avaient jadis fait partie de la bande de Koharu.

Au contraire, elles semblaient même rire et s'amuser davantage qu'à l'époque où leur chef était là.

Presque comme si son absence ne leur faisait ni chaud ni froid.

Ainsi, encore une fois, même si je n'étais pas du tout un fan inconditionnel de Koharu, je ne pouvais m'empêcher de ressentir un tout petit peu de peine pour elle.

Puis, tout à coup, la porte de la classe s'ouvrit en grand avec fracas, et tout le monde se tourna pour regarder.

C'était Koharu, accompagnée d'un étudiant mâle à l'allure de voyou, visiblement une source de problèmes.

Il avait les cheveux teints en blond, un collier argenté avec une croix, et portait son pantalon trop large si bas que les ourlets étaient complètement déchirés à force d'être piétinés.

Il avait une silhouette assez fine, mais on sentait que ce n'était pas un type à qui l'on voulait chercher des ennuis.

Je le reconnaissais d'ailleurs : si ma mémoire était bonne, c'était le même délinquant plus âgé avec qui Koharu sortait apparemment.

Il fronça les sourcils presque inexistantes qu'il avait rasés, scrutant la classe d'un regard glacial avant de poser sa question.

« Je cherche une fille qui s'appelle Hanashiro. Elle est là-dedans ? »

L'atmosphère joyeuse dans la pièce se figea instantanément.

Tout le monde avait entendu les rumeurs sur le petit copain de Koharu, un punk notoire toujours prêt à en découdre.

Ainsi, plus de la moitié de mes camarades baissèrent simplement la tête vers leur bureau, priant pour que tant qu'ils restaient à l'écart, ils ne se retrouvent pas pris dans la ligne de feu.

C'était aussi mon plan, bien sûr.

Malheureusement, le punk et moi échangeons déjà un regard avant que je ne puisse détourner les yeux.

« Hé, toi, » dit-il. « Laquelle de ces filles c'est Hanashiro ? »

Je savais qu'il ne croirait pas que je faisais l'innocent une minute de plus, alors je cédai et désignai du regard où était assise la nouvelle fille.

Elle croquait actuellement dans son sandwich comme si de rien n'était.

La façon dont elle mâchait bruyamment, malgré la tension évidente dans la classe, me fit comprendre qu'elle le faisait exprès.

Une fois que le gars plus âgé l'eut repérée dans la foule, il pénétra dans la classe et se dirigea droit vers elle.

Koharu, elle, restait étonnamment docile durant tout cet échange.

D'habitude, la présence de ses potes virils l'encourageait à se comporter comme une vraie grande gueule, mais pour l'instant, elle le suivait en silence, comme un enfant se cachant derrière la jupe de sa mère.

« T'es Hanashiro ? » demanda le gars en s'arrêtant devant son bureau.

« Oui, et alors ? » Anzu posa son sandwich à moitié mangé sur la table, sans la moindre trace de peur dans les yeux. « Je peux t'aider ? »

« J'ai un truc à te dire. Viens ici une seconde. »

« Je suis en train de manger. »

Soudain, le voyou donna un coup de pied aussi fort qu'il put dans le bureau d'Anzu, le renversant au sol avec une telle force que son sandwich et son thé au lait s'envolèrent à cause de l'élan.

Ce fut si brutal et inutilement violent que quelques filles de la classe crièrent.

« Dernière chance, » lança le punk. « Tu viens ou pas ? »

« ...Si tu insistes, » répondit Anzu après une courte pause, son expression restait impassible.

« Bien. Suis-moi, » ordonna-t-il, puis sortit de la classe en emmenant Anzu avec lui.

Il se retourna et lança un avertissement aux autres avant de claquer la porte : « Si l'un de vous vient à raconter ça, vous êtes morts. »

Il y eut un silence un moment. Puis les murmures reprirent.

« Wow, elle va s'en sortir ? »

« Elle est morte, mec. Quelqu'un devrait appeler un prof. »

« Attends, ils sortent vraiment ensemble, alors ? »

« Ben voilà ce qui arrive quand on défie Kawasaki, j'imagine... »

À en juger par leurs paroles, beaucoup s'inquiétaient pour Anzu, mais après la menace finale du voyou, aucun n'avait le courage d'aller prévenir un adulte. Moi y compris.

« Putain, mec, » commentai-je tranquillement à Shohei en reprenant mon déjeuner. « Moi, j'aurais craqué et supplié pour ma vie à ce moment-là. »

« Euh, mec ? Tu devrais pas la suivre ? » répondit-il, l'air sérieux.

« Hein ? Pour quoi faire ? »

« Je sais pas... Peut-être pour la sauver ? »

Son ton curieusement expectatif me déconcertait.

« Attends, attends. Pourquoi ce serait mon boulot ? »

« Parce que c'est un peu ta faute si Kawasaki a foutu la merde avec la nouvelle, duh. On vient juste d'en parler, non ? »

« Je crois pas. Mais vas-y, redis-moi ça une fois de plus. »

« Bah, réfléchis un peu. D'habitude, Kawasaki te fait des scènes quand elle est en colère, ça l'aide à décompresser. Mais comme t'étais absent toute la semaine, elle a dû déverser sa rage sur la nouvelle à la place. »

« Et c'est ma faute comment, exactement ? Faut pas rejeter la faute sur la victime, sérieux. »

« D'accord. Mais tu restes complice parce que c'est toi qui as indiqué à ce mec où elle était assise. »

Il avait un peu raison. Je balbutiai un instant. « Mec, arrête de faire comme si j'étais le méchant. J'y pouvais rien. Toi aussi tu aurais fait pareil à ma place. »

« Peut-être. Peut-être pas. » Shohei se leva.

« Attends, tu vas la suivre ? »

« Ouais. Tu veux que je reste là à regarder pendant qu'elle se fait éclater ? »

« Wow, Kaga. Jamais cru que t'étais aussi cool, » taquinai-je. « Si c'était un anime, t'aurais clairement le rôle principal. »

« Ouais, et toi t'es un personnage de fond sans visage qu'ils dessinent juste pour remplir le décor. »

Aïe. Je devais admettre que ça faisait mal. Il n'avait pas tort — tout ce que j'avais fait, c'était mener le méchant directement au bureau d'Anzu, puis faire semblant de rien.

Franchement, me traiter de personnage de fond sans visage, c'était plutôt gentil, vu qu'il aurait pu m'appeler le petit traître insupportable que tout le monde déteste.

« Alors, tu viens ou pas ? Je te force pas, mais voilà ton invitation. »

J'étais partagé. Allais-je avouer ma lâcheté et rester ici par instinct de survie, ou aller aider la nouvelle fille et retrouver un peu de dignité ?

Je balançai un moment, mais finalement, la balance pencha légèrement du côté de la deuxième option.

« Bon, d'accord. Je t'accompagne, » acceptai-je à contrecœur, me sentant carrément poussé par la pression.

J'étais quand même inquiet pour la nouvelle. Je savais que je ne pourrais pas dormir si je découvrais qu'elle s'était faite tabasser à cause, au moins en partie, de mon inaction.

« Mais pas de héros, ok ? Si ça tourne mal, on doit trouver un adulte. »

« Ça me va. Allez, on y va. »

J'avalai le reste de mon pain aux raisins à moitié mangé et sortis en courant de la classe derrière Shohei.

Il n'y avait qu'un seul endroit où les voyous du lycée faisaient leurs sales besognes : derrière le gymnase — du moins selon tous les mangas que j'avais lus.

C'est un cliché, mais pour une bonne raison, car c'était l'espace le plus grand et à l'abri des regards sur le campus.

Du coup, Shohei et moi décidâmes de commencer par vérifier là-bas.

Et voilà, mon intuition était bonne.

« Tu sais pourquoi je t'ai fait venir ici, hein ? » demanda le punk senior, jouant l'interrogateur, coinçant Anzu contre le mur.

J'étais soulagé de voir qu'on était arrivés avant que ça ne dégénère vraiment.

Shohei et moi restions cachés pour l'instant, à jeter des coups d'œil depuis un coin du bâtiment du gymnase pour observer la scène.

« Non. J'en sais rien, » répondit Anzu.

« Tu fais l'idiot, hein ? Parce que Koharu m'a dit que tu lui avais mis un coup de poing dans le nez. »

Entendre le prénom de Koharu ainsi prononcé dans ce contexte était franchement étrange.

Je réalisai que ce n'était vraiment pas le genre de prénom qu'on associerait à une reine des abeilles.

« Oh, non. C'est moi qui ai fait ça, c'est sûr. Mais pour être juste, je l'avais prévenue avant. Je lui ai même demandé si elle était prête. »

« Wow, donc tu penses que c'est acceptable de donner un coup de poing dans le nez à quelqu'un du moment que tu l'as prévenu ? C'est une logique vraiment tordue que tu as là. Tu vas pas t'en offusquer si je te fais la même chose, alors ? »

Le gars approcha son visage de celui d'Anzu avec un sourire tordu. Ça m'a mis un peu mal à l'aise.

Pourtant, Anzu semblait complètement indifférente.

« Vas-y, fais-toi plaisir. Mais ne t'attends pas à ce que je ne riposte pas. »

Son ton était intrépide et assuré. Presque trop, à mon avis.

Ce type n'était clairement pas du genre à hésiter avant de frapper une fille.

Je chuchotai à Shohei qu'il était temps d'aller chercher un prof, et il acquiesça.

Mais alors que nous nous apprêtions à tourner les talons pour courir vers le bureau des profs, les choses devinrent vraiment sérieuses.

« Whoa ! »

Sans aucun avertissement, Anzu balança un coup de poing au visage du voyou, comme elle l'avait fait avec Koharu tout à l'heure, le prenant totalement au dépourvu.

Pourtant, soit parce que son coup n'était pas assez rapide, soit parce que le gars avait des réflexes incroyables, il réussit d'une manière ou d'une autre à attraper son poing avant qu'il n'atteigne sa cible.

« Qu'est-ce que tu crois faire ?! » hurla-t-il en lui donnant une gifle si forte qu'on l'entendit résonner sur tout le campus.

Une petite traînée de sang coula du coin de la bouche d'Anzu.

Ça venait officiellement de tourner violent.

On n'avait plus une seconde à perdre — il fallait trouver un prof au plus vite.

Mais, et si on arrivait trop tard ?

Peut-être valait-il mieux que nous intervenions tout de suite.

Aussi intimidant que ce gars fût, nous avions au moins l'avantage du nombre.

Ce qui ne garantissait pas qu'on ne se ferait pas tabasser, cela dit...

Pendant qu'on hésitait, il donnait littéralement des coups de pied à Anzu alors qu'elle était à terre.

Elle était à genoux, grognant de douleur tandis qu'il frappait à plusieurs reprises le bout pointu de sa chaussure dans son ventre.

« H-hey, arrête ! T'y vas trop fort ! » cria Koharu paniquée depuis le bord de la scène.

Elle avait choisi un moment plutôt opportun pour montrer de la compassion.

Elle avait raison, c'était vraiment allé trop loin.

Il n'y avait plus de temps pour hésiter ; je devais rassembler le peu de courage qu'il me restait, foncer et faire tout ce que je pouvais pour arrêter ce combat.

Juste au moment où je m'apprêtais à agir, Shohei cria derrière moi :

« Oh-oh, les gars ! Le prof arrive ! »

Je me figeai et regardai autour.

Mais je ne vis aucun prof.

« Attends, quel prof ? » lui chuchotai-je.

« T'en fais pas, mec. C'est un bluff, » me répondit-il à voix basse.

Ahhhh. Là, je compris.

Comme technique d'intimidation, c'était un classique, mais efficace.

Effectivement, le punk senior commença immédiatement à regarder nerveusement autour de lui en entendant le mot « prof ».

Aussi badass qu'il soit, personne de censé ne voudrait se faire attraper en train de tabasser un élève plus jeune, surtout une fille.

Mais je me doutais que pour lui, c'était moins une question de dossier scolaire que de sauver la face devant ses potes.

En scrutant la zone, il croisa finalement mon regard et me lança un regard mauvais, comme s'il avait avalé une mouche.

« Merde. Ce gamin a dû nous balancer... Peu importe. Considère ça comme un avertissement, nouvelle. La prochaine fois que tu fais ce genre de conneries, je t'envoie direct aux urgences, » dit-il, puis tourna les talons pour fuir.

Anzu n'allait pas le laisser s'en tirer si facilement.

« Oh non, tu vas pas t'en sortir comme ça. »

Elle le plaqua par derrière, enroulant ses bras autour de sa taille.

Le harceleur tomba en avant comme un bâtiment qui s'effondre et grogna de douleur quand son visage heurta le sol dur.

Anzu se mit à quatre pattes sur lui et se hissa sur son dos avec des mouvements sauvages et féroces, au point que sa jupe se releva et qu'on aperçut un instant sa culotte — ce qui était plutôt secondaire, vu qu'elle était couverte de bleus, marquée, et affichait une haine insondable, comme l'esprit vengeur d'un film d'horreur.

Elle sortit un stylo à bille de sa poche poitrine, le leva au-dessus de sa tête, puis le planta comme un pieu dans la tempe de son agresseur.

« Gyaaagh ! » hurla-t-il de douleur.

Je ne pensais pas qu'elle avait traversé un os, mais ça devait faire un mal de chien.

Elle continua à le piquer avec le stylo, enfonçant sans relâche la pointe dans ses bras, son visage et son dos.

Au début, il luttait désespérément pour se dégager, puis, réalisant qu'il n'avait aucune chance, il se contenta de couvrir son visage avec ses bras et d'attendre que l'assaut cesse.

Il semblait avoir complètement perdu son courage de riposter, gémissant des excuses pitoyables pour implorer la clémence.

Je ne savais pas combien de temps elle comptait tenir, je restais bouche bée à regarder sa vengeance se déchaîner.

« Hé ! Ça suffit ! Arrête ! » cria Shohei en me ramenant à la réalité.

Il avait raison. On ne pouvait pas rester là sans rien faire.

On se précipita tous les deux pour séparer les combattants, mais apparemment, Anzu prit ça pour un soutien au harceleur et brandit son arme vers Shohei, la balançant sauvagement pour l'empêcher de s'approcher.

Pendant qu'elle était distraite par lui, je trouvai une ouverture pour arriver derrière elle et lui bloquer les bras dans le dos.

Je la relevai par les aisselles et la traînai à bonne distance du voyou.

Sa tête proche de la mienne, l'odeur de sueur et d'après-shampooing me parvint.

Je n'arrivais pas à croire à quel point elle était légère, presque fragile.

Qui aurait cru que cette fille presque frêle aurait pu affronter la reine des abeilles de la classe et le plus gros voyou du lycée et s'en sortir victorieuse ?

On vivait vraiment une époque étrange.

« Lâche-moi ! » Anzu se débattit, mais j'avais bien verrouillé ses bras pour qu'elle ne soit pas un danger, juste à cause de la différence de force.

« C-calme-toi, d'accord ? C'est fini, » dis-je en tentant d'apaiser sa colère.

Je la tournai pour qu'on fasse face au voyou.

Il boitillait vers la porte principale de l'école comme un ivrogne épuisé.

Le délinquant le plus intimidant du lycée fuyait le campus la queue entre les jambes.

Voyant ça, le réflexe combat-fuite d'Anzu s'éteignit enfin.

« Tu promets de te calmer, là ? » demandai-je.

« ...Lâche-moi, » murmura-t-elle.

Je m'exécutai vite.

La première chose qu'Anzu fit en reprenant le contrôle de ses membres fut d'écarter sa frange et d'essuyer le sang de sa bouche du revers de la main.

En traînant son poignet horizontalement, elle laissa une trace rougeâtre sur sa joue.

Je devais avouer que c'était une image assez hypnotisante, presque comme sortie d'une affiche de film.

« Quoi ? » demanda-t-elle en me lançant un regard noir.

Oups. J'avais clairement trop longtemps fixé son visage.

Je n'allais quand même pas dire « Oh, j'étais hypnotisé par ta vue » comme un pervers, alors je cherchai une autre explication plausible.

« Désolé. Je pensais juste 'Merde, ça doit faire mal'. C'est tout. »

Je désignai sa joue gonflée et rouge vif, là où le punk l'avait giflée.

À vrai dire, même si c'était une excuse sortie de nulle part, en y regardant de plus près, ça semblait vraiment faire très mal.

« Tu devrais aller à l'infirmerie, » suggérai-je.

« C'était déjà prévu, mais merci pour la permission. Maintenant, laisse-moi tranquille. »

Presque immédiatement après s'être tournée pour partir, elle commença à vaciller sérieusement.

Pensant qu'elle était encore étourdie par le choc à la tête, je me précipitai pour l'aider à rester debout, mais elle me repoussa d'un coup de main.

Le message était clair : « Fous-moi la paix. »

Malgré ça, je ne voulais pas découvrir plus tard qu'elle s'était effondrée en chemin, alors je décidai de la suivre à distance raisonnable.

Ni Shohei ni Koharu n'avaient été blessés, donc je supposai qu'ils pouvaient rester derrière pendant que je suivais Anzu dans le bâtiment de l'école.

Il y avait quelque chose d'un peu inquiétant à marcher dans ce couloir vide, juste nous deux, en gardant une bonne distance.

« Tu te battes souvent comme ça dans ton ancienne école ? » demandai-je, les yeux fixés sur le bas de son dos où son uniforme trempé de sueur collait à sa peau.

« Et alors si c'est le cas ? » répondit-elle sèchement, sans se retourner.

« Je veux dire, peut-être que ça ne me regarde pas, mais je pense que ce n'est pas une bonne idée pour une fille de ton âge d'aller chercher des bagarres. »

« Tu sais, autant j'apprécie tes conseils non sollicités, autant je pense pouvoir me débrouiller toute seule, merci. »

« D'accord, peut-être que tu le penses. Mais je te garantis que tu vas seulement faire flipper les autres quand tu rentreras à la maison avec des énormes bleus sur la figure. »

« Ouais ? Qui est-ce que je vais faire flipper ? »

« Euh... Tes parents, peut-être ? Duh. »

« Je n'ai pas de parents, » déclara-t-elle sèchement.

Peut-être que c'était à cause de sa franchise que je fis la bourde suivante :

« Wow. T'as de la chance. »

Anzu s'immobilisa net, et soudain je réalisai mon erreur.

Ce n'était pas du tout la bonne réponse à quelqu'un qui vient de révéler qu'il n'a pas de parents.

Au contraire, c'était sûrement la chose la plus maladroite que je pouvais dire.

Toute personne compatissante saurait que la seule bonne réaction en apprenant qu'une personne a perdu ou a été abandonnée par ses parents, c'est de dire « Oh mon Dieu, je suis désolé » — et j'avais pratiquement dit le contraire.

« Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ? » Anzu se retourna pour me faire face.

Son expression semblait dire qu'elle n'avait pas encore décidé si elle était choquée ou offensée.

Son regard perçant me disait qu'elle n'allait pas se contenter d'autre chose qu'une explication convaincante sur ce que je voulais dire.

Il semblait que j'avais mis les pieds dans un sacré merdier.

J'étais quasiment sûr qu'elle allait sortir son stylo bille et venir m'embrocher si ma réponse ne lui plaisait pas.

Je paniquai, certain de mon destin funeste.

Mais que pouvais-je faire ? Peut-être qu'il n'était pas encore trop tard pour m'excuser et revenir sur mes paroles ?

Cependant, cela voudrait dire admettre que j'avais dit quelque chose de vraiment déplacé, et elle pourrait interpréter ça comme si je l'avais dit au départ sur un ton sarcastique, comme une insulte directe.

Je ne voulais pas ça.

Alors peut-être que la meilleure option était simplement de lui déballer tout le poids de mes problèmes familiaux dysfonctionnels, et d'expliquer pourquoi je pouvais penser que ne pas avoir de parents était quelque chose de souhaitable.

Mais par où commencer ?

Par mon père, un ivrogne sans espoir ? Par ma mère qui nous a abandonnés ? Par quand Karen—

Avant que je ne termine cette pensée, la sonnerie annonçant la cinquième heure retentit.

« Oh, mince ! J'ai oublié que notre prochain cours est en salle de sciences ! Il faut que je file récupérer mes affaires si je veux être à l'heure ! Je te rattraperai plus tard ; repose-toi bien à l'infirmerie, d'accord ? À plus ! »

Je criai cela avant de m'élancer, la voix bien plus joyeuse que d'habitude.

En tournant le coin, je crus l'entendre m'appeler pour dire quelque chose, mais je fis semblant de ne pas remarquer.

Je glissai dans la salle de sciences quelques secondes avant d'être officiellement en retard.

Une fois le cours commencé et l'appel fait, je me rendis compte que non seulement Anzu était absente, mais aussi Koharu.

Je supposai qu'elle était rentrée chez elle, honteuse après toute cette histoire, et quand j'en parlai à Shohei après le cours, il confirma.

« Ouais, elle avait l'air d'en avoir assez de tout ce bordel, mec, » raconta-t-il.

« Sérieusement ? C'est bien la même Kawasaki dont on parle ? »

« Yep. Elle s'est juste affaissée, l'air d'un ballon dégonflé, puis elle a titubé hors du campus. »

« Oh non... Tu penses pas que c'est un signe d'alarme ? On devrait appeler la ligne de prévention du suicide, juste au cas où ? »

« Mec, sérieusement, arrête avec tes délires morbides... Je suis sûr qu'elle va pas se suicider pour ça, frère. Au fait, ça s'est passé comment avec la nouvelle fille de ton côté ? Il s'est passé un truc croustillant ? »

« Nan, pas vraiment. Je l'ai suivie un peu maladroitement dans le couloir, puis j'ai dû filer en cours. »

« Quoi, c'est tout ? Boring. »

Je ne savais pas ce qu'il espérait, et je ne voulais pas vraiment le savoir.

Quoi qu'il en soit, la sixième heure commença vite, toujours sans les deux filles, bien que le prof ait expliqué qu'Anzu prenait le reste de la journée pour cause de malaise.

Cependant, comme son sac était toujours posé au pied de son bureau, je supposai qu'elle était encore à l'infirmerie et n'était pas encore rentrée chez elle.

J'essayai d'imaginer la tête de choc de la pauvre infirmière en la voyant arriver ; n'importe qui avec un minimum de bon sens aurait immédiatement supposé qu'il y avait eu une altercation physique.

Alors que la dernière heure du jour s'éternisait, je restais là, me demandant quelle excuse Anzu aurait bien pu inventer.

Dès que la sonnerie finale retentit, je fus le premier à sortir.

En quittant le campus, je dépassai la station où je prenais habituellement le train et continuai de marcher le long des voies.

Arrivé à l'entrée du tunnel, je jetai un coup d'œil pour vérifier qu'aucun train n'arrivait (et qu'aucun passant ne me regardait), puis escaladai la clôture en grillage.

Le bruit du métal tinta fort quand je sautai de l'autre côté, sur les rails.

De là, je courus dans le tunnel, puis pris un virage brusque vers un fossé en direction de la mer où se cachait un escalier en bois.

Là, il m'attendait : le tunnel d'Urashima.

J'étais revenu pour faire un peu de recherche en solo.

J'étais presque convaincu que c'était bien le tunnel d'Urashima, même si plusieurs détails différaient largement de la légende urbaine que j'avais entendue.

D'abord, il ne te vieillissait pas instantanément ; en un sens, c'était plutôt lui qui vieillissait tous les autres sauf toi, puisque le temps passait beaucoup plus lentement pour la personne à l'intérieur.

La partie sur le fait qu'il puisse exaucer n'importe quel vœu restait à prouver — mais ce n'était clairement pas aussi simple que d'y entrer, puis d'en ressortir.

Cela dit, je ne me faisais pas d'illusions : un lycéen comme moi ne comprendrait jamais le fonctionnement scientifique réel du tunnel.

Néanmoins, il devait bien y avoir une logique, alors tant que je comprenais les règles de base, je devrais pouvoir explorer ses profondeurs en toute sécurité, et peut-être — juste peut-être — y retrouver Karen.

C'est pour ça que j'avais décidé d'enquêter.

Mon objectif du jour était de déterminer exactement à quel point le flux du temps changeait dans le tunnel.

La veille, j'y avais passé ce qui m'avait paru être quelques minutes, mais en réalité, une semaine entière s'était écoulée.

Donc, pour commencer, je voulais savoir combien une minute dans le tunnel correspondait en temps réel.

Sinon, je risquais de passer trop de temps là-dedans et finir comme Urashima Taro.

Imaginons que je saute cinq ans dans le tunnel.

Mon corps aurait toujours dix-sept ans, mais légalement, j'en aurais vingt-deux.

La société aurait avancé de cinq ans sans moi.

Ça pourrait aller si j'étais un enfant sauvage dans les montagnes, mais dans la société moderne, ce n'est pas du temps qu'on peut se permettre de perdre accidentellement.

Le temps perdu ne se récupère jamais ; c'était précisément pour ça que je devais faire attention.

Je posai mes affaires par terre et déposai mon portable sur mon sac.

Après quelques étirements légers, je pénétrai dans le tunnel.

La première étape était de trouver le point précis où le flux du temps commençait à se déformer.

Mon plan : entrer et sortir plusieurs fois du tunnel, en augmentant progressivement la profondeur à chaque fois, puis vérifier quand l'heure sur mon portable à l'extérieur commencerait à avancer beaucoup plus vite.

À ce moment-là, je saurais où se trouvait approximativement la limite.

Je sentais qu'il devait y avoir une méthode plus efficace, mais je n'en trouvais aucune, alors je décidai de ne pas m'inquiéter.

Après plusieurs essais, une pointe de nostalgie m'envahit, me rappelant les vieux tests de vitesse d'aller-retour à la gym à l'école primaire.

Mais après une trentaine d'allers-retours, j'étais complètement crevé.

« Ugh... C'est dur... »

Il faisait plus frais dans le tunnel qu'à l'extérieur, mais la chaleur était étouffante.

J'étais déjà couvert de sueur de la tête aux pieds.

Il devait bien y avoir une meilleure méthode.

Finalement, lassé de petits progrès, je décidai de courir jusqu'au point où commençaient les torii.

Je n'avais pas besoin de connaître la limite exacte — une idée approximative suffisait pour le moment.

Même si j'étais à dix ou vingt mètres près, ce n'était pas si grave au final.

Avec un regain d'optimisme, je courus dans le tunnel, m'arrêtant juste avant le torii blanc cassé.

J'inspirai profondément.

Peut-être qu'au fond, une petite partie de moi espérait encore que l'expérience étrange de la veille n'était qu'un cauchemar.

Regarder ces torii encore une fois renforça la réalité troublante de ce que j'avais vécu, et je me sentis envahi par un sentiment d'oppression.

L'endroit était vraiment inquiétant.

Ce n'était pas seulement les torii (qui ressemblaient à des ossements d'une bête jurassique), mais aussi les torches fixées au mur, toujours allumées aussi étrangement que la veille au soir.

Je n'avais aucune idée s'ils brûlaient depuis toute la nuit ou si quelqu'un était venu les rallumer entre-temps.

« Bon, juste à l'intuition, ça ferait sens que le premier torii soit la limite... Voyons si j'ai raison. »

Je devais juste traverser, puis revenir.

Mais j'allai jusqu'au troisième torii, histoire de ne laisser aucun doute.

À peine arrivé, je fis demi-tour, et je fus pris d'un coup de surprise.

Une personne se tenait là, juste en face de moi.

Après le choc initial, mon cerveau identifia rapidement qui c'était : Anzu Hanashiro, la nouvelle.

Elle se tenait là, les bras croisés, sac sur l'épaule, me regardant avec une expression vide, confuse.

Un large pansement de gaze recouvrait l'endroit où elle saignait à l'angle de la bouche plus tôt.

Elle ne dit pas un mot, et moi non plus, peut-être parce qu'une partie de moi était convaincue qu'elle n'était qu'une illusion.

Après tout, que ferait-elle ici ?

Et pourtant, elle était là, à portée de main, ayant aussi passé les deux premiers torii.

Si elle me suivait depuis tout ce temps, on aurait cru que je l'aurais remarquée plus tôt.

Mais si c'était une illusion créée par le tunnel, pourquoi avait-il choisi cette fille avec qui j'avais parlé pour la première fois seulement quelques heures plus tôt ?

Pire, il avait même mis un pansement sur la même joue qui avait été giflée — un détail incroyablement précis.

« Hé, » dit l'illusion. « C'est quoi cet endroit ? »

« N-ne me demande pas... »

Bien sûr, j'aurais pu dire que c'était le tunnel d'Urashima, ou que j'étais en train d'essayer de le découvrir moi-même — mais à quoi bon expliquer ça à une illusion ?

Ça semblait une perte de temps, et je ne pouvais vraiment pas me le permettre...

Attends. Oh, mince alors ! Pourquoi est-ce que je me laissais distraire comme ça ? Ce n'était pas le moment de parler à des fantômes.

« J-je dois sortir d'ici ! »

« Pourquoi ? »

« T'inquiète pas ! Viens juste avec moi ! » criai-je en me précipitant vers la sortie.

Pour autant que je sache, plusieurs heures, voire des jours, avaient pu passer.

Et effectivement, quand je ressortis enfin, le ciel clair et lumineux au-dessus de moi était devenu d'un bleu marine profond, presque encre.

Je me dépêchai de vérifier l'heure sur mon téléphone : trois heures s'étaient écoulées depuis ma dernière entrée dans le tunnel. Le temps avait encore une fois avancé d'un coup.

« Hum, tu me serres la main trop fort, » dit une voix.

« Hein ? »

Je me retournai vivement et fus stupéfait de voir que la version illusoire d'Anzu Hanashiro m'avait suivi hors du tunnel.

Puis je baissai les yeux et vis que, effectivement, je tenais sa main d'une poigne si forte qu'elle aurait pu la déchirer.

« Whoa ! Désolé ! » criai-je en retirant ma main aussi vite qu'on réagirait en touchant une grille chaude.

J'avais dû la saisir sans m'en rendre compte en sortant.

Puis je réalisai autre chose, un peu tard : sa main était chaude et douce au toucher, ce qui voulait dire que c'était la vraie Anzu — pas un spectre ou une illusion.

Je grimaçai un instant, m'attendant presque à ce qu'elle me frappe pour oser lui toucher la main, mais elle sembla étonnamment détendue.

Il y avait tout de même une étincelle de scepticisme dans ses yeux.

« Tono-kun, » dit-elle brusquement, me faisant presque sauter.

Je ne savais même pas qu'elle connaissait mon nom.

« Qu'est-ce qui vient de se passer ? »

Elle désigna l'unique étoile qui brillait dans le ciel du soir, arrivée un peu trop tôt pour les festivités nocturnes.

Évidemment, elle faisait référence à cette différence de temps claire et inexplicable.

Je n'avais pas d'autre choix que d'expliquer ?

Parce que je n'avais vraiment pas envie, si je pouvais l'éviter.

Genre, si je lui parlais des propriétés surnaturelles du tunnel, elle pourrait vouloir le signaler aux autorités pour qu'ils envoient des scientifiques.

Ils bloqueraient sûrement l'accès aux gens comme moi, et je ne pouvais pas risquer ça.

Ça voudrait dire renoncer à ma seule chance de ramener Karen.

Mais quelque chose me disait que la duper serait difficile aussi.

Elle n'allait pas me croire si je faisais semblant de rien savoir, vu à quel point j'avais eu l'air paniqué pour sortir de là, et je ne trouvais aucune excuse crédible.

Je sentais qu'elle ne gobera pas un truc du genre : « Oh, tu savais pas ? Le soleil se couche bien plus tôt à la campagne. Et puis ça dure genre une minute. »

Je ne voulais pas non plus éveiller plus ses soupçons en tentant un mensonge foireux.

Elle attendait toujours, patiente et silencieuse, que je réponde.

Finalement... j'ai décidé de tout dire.

Pour une raison inconnue, mon intuition me disait qu'elle ne risquait pas de courir raconter ça partout.

Elle semblait plutôt du genre à garder ça pour elle...

Du moins, c'est ce que je me suis dit en commençant à lui expliquer, longuement, comment j'avais trouvé ce lieu et ce que je savais jusqu'à présent.

« Hmm. Intéressant. »

C'était sa seule réponse quand j'eus fini.

Peut-être que c'était moi, mais j'ai cru percevoir une légère amusement dans sa voix.

Je n'arrivais pas à croire à quel point elle semblait indifférente à toute cette histoire paranormale — même si, après ce coup de stylo d'avant, j'aurais dû me douter qu'elle avait une autre notion de ce qui est normal ou pas.

« Tu connais les risques, mais tu veux quand même explorer. Pourquoi ? » demanda-t-elle, sincèrement curieuse.

On avait échangé plus que quelques mots maintenant — même si c'était vraiment un monologue de ma part — elle semblait prête à s'ouvrir et à discuter.

Ou du moins, je ne ressentais plus le besoin de faire attention à chaque mot de peur qu'elle me colle un coup de poing au nez.

« Bah, pas de raison spéciale. J'ai un vœu à exaucer, peu importe le prix. »

« Lequel ? »

« J'ai besoin d'argent, » mentis-je, sans vouloir lui dire la vraie raison.

« Je veux m'acheter une moto, une belle guitare... Tout un tas de trucs. »

« menteur, » rétorqua-t-elle aussitôt.

Comment avait-elle deviné ? Trop prévisible ? Kaga avait aussi percé mon faux alibi ce matin... Peut-être que je suis pas doué pour mentir.

« Tu ne me donnes pas l'impression d'être le genre de gars à kiffer ça, » ajouta-t-elle.

« C'est pas sympa de juger les gens sur leur apparence, tu sais. »

« Allez, dis-moi la vérité. Qu'est-ce que tu cherches vraiment ? »

Son regard était tenace et perçant.

Je ne comprenais pas pourquoi elle insistait autant — c'était complètement à l'opposé de l'attitude distante qu'elle avait à l'école.

D'ailleurs, je voulais toujours savoir ce qu'elle faisait ici, même si ce n'était probablement pas le bon moment pour demander.

On ne tombe pas par hasard dans un endroit pareil, alors la conclusion évidente c'était qu'elle m'avait suivie — mais dans quel but ?

Avait-elle quelque chose à me dire ? Quelque chose d'assez important pour qu'elle franchisse une clôture en grillage et me suive le long des rails jusque dans ce tunnel mystérieux, au lieu d'attendre le lendemain ?

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Et pourquoi ne m'avait-elle pas interpellé plus tôt ?

Rien de tout ça n'avait de sens, et j'en avais marre d'y penser.

Peut-être que je devrais lui dire la vérité, lui révéler exactement pourquoi j'enquêtais sur le tunnel d'Urashima.

Je lui déballerais tout mon sac, et elle serait tellement rebutée et sans voix qu'elle prendrait ses jambes à son cou et ne voudrait plus jamais me revoir.

Puis je pourrais faire mon enquête tranquillement, au calme.

Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

« Bon, d'accord, je vais te dire, » dis-je en prenant une grande inspiration avant de commencer.

« Alors oui, tu as raison. Je ne cherche pas d'argent, ni rien. Mon vrai souhait n'est même pas une chose, en fait — c'est une petite sœur.

C'est ce que j'ai toujours voulu...

Euh, attends — ça sonnait mal. Je ne souhaite pas avoir une petite sœur mignonne ou quoi que ce soit de bizarre — j'en ai déjà une...

Enfin, j'en avais une serait plus juste. Elle s'appelait Karen, et même si elle pouvait être un vrai cauchemar parfois, c'était un amour de petite sœur.

Tu ne peux pas imaginer à quel point elle était adorable.

On sortait jouer ensemble tous les jours, et je ne me souviens pas d'une seule fois où on se soit vraiment disputés.

Puis, il y a cinq ans, elle est morte en tombant d'un arbre haut que je l'avais aidée à grimper, et c'était quasiment de ma faute.

Et ça, ainsi que le choc qu'on a tous subi à cause de sa mort soudaine, a détruit notre famille.

Parce qu'elle était clairement l'enfant préférée — et le ciment qui tenait mes parents ensemble, pour des raisons que je ne détaillerai pas.

Pour être clair, je pense que tout ça était inévitable ; on était une famille dysfonctionnelle depuis le début.

Quoi qu'il en soit, la mort de Karen m'a frappé très, très fort, au point que je ne pense toujours pas être vraiment passé à autre chose aujourd'hui, ou du moins, je n'ai pas complètement fait le deuil.

Genre, je sais qu'elle est « morte », mais pour une raison quelconque, je n'arrive pas à faire le lien dans ma tête entre « morte » et « ne jamais revenir » —

Comme si j'espérais encore qu'elle franchisse un jour la porte d'entrée avec un grand sourire, ou quelque chose du genre.

Mais évidemment, je suis pas idiot ; logiquement, je sais qu'elle ne reviendra jamais — on a ses cendres sur notre comptoir, j'étais là pour sa crémation, et j'ai aidé à transférer ses os dans l'urne moi-même.

Mais pour une raison inconnue, mon esprit me joue des tours stupides, en gardant espoir alors que je sais que c'est impossible, et c'est juste super dur, et... Bref, tu vois l'idée.

Donc voilà. C'est pour ça que j'essaie d'explorer le tunnel d'Urashima.

Parce que je veux récupérer ma petite sœur — c'est ça, mon vrai souhait.

Va-y, traite-moi de fou, mais c'est la vérité. »

Ouf. Ça devait être la fois où j'avais le plus forcé sur mes cordes vocales depuis des années.

Une fois que j'avais commencé à parler de Karen, les mots se sont échappés tout seuls, que je le veuille ou non.

Peut-être qu'au fond de mon subconscient, une partie de moi attendait juste une occasion pour lâcher tout ce que j'avais gardé enfermé depuis des années.

Si c'était le cas, je ne pus m'empêcher d'avoir un peu honte d'avoir ouvert les vannes avec une parfaite inconnue.

Anzu me regardait simplement, bouche bée, les yeux grands ouverts.

C'était exactement la réaction que j'attendais.

Je me préparai à entendre des mots de moquerie ou de mépris.

Je m'attendais à ce qu'elle me traite de fou, de pathétique, ou même de pervers.

Mais ce à quoi je ne m'attendais pas, c'était un petit « Pfft » étouffé — suivi peu après d'un fou rire incontrôlable.

« Ahhhh ha ha ha ha ha ! »

D'une façon ou d'une autre, elle avait encore réussi à déjouer mes attentes.

Ce n'était pas le moment de rire.

Et pourtant, Anzu riait, et pendant un bon moment en plus, au point qu'elle finit par pleurer tellement mon histoire tragique lui semblait hilarante.

« Putain, t'es vraiment bizarre, » gloussa-t-elle en s'essuyant les larmes.

Moi ? C'est moi le bizarre ?!

« Est-ce que tu as déjà parlé à quelqu'un de ce tunnel ? » demanda-t-elle.

« Non, et je n'avais pas l'intention. Je veux dire, qui me croirait ? »

« Ouais, t'as raison. » Anzu avait toujours ce sourire hilare.

Pourtant, je ne comprenais toujours pas ce qu'elle trouvait de drôle dans tout ça.

« Hé, Tono-kun ! » dit-elle soudain en sautillant pour se rapprocher de mon visage.

Un peu trop près, même.

Mon cœur s'accéléra, et tout ce à quoi je pouvais penser, c'était à la longueur de ses cils.

« O-ouais ? Quoi ? »

« Tu veux faire équipe avec moi ?! »

« Hein ? P-pardon, répète ? »

« On pourrait enquêter ensemble sur les mystères du tunnel d'Urashima, et on pourrait tous les deux voir nos vœux exaucés ! Deux têtes valent mieux qu'une, non ?! »

« T-tu... veux qu'on travaille ensemble... ? »

Je pris un moment pour réfléchir.

Mon plan initial avait été de la faire fuir si bien qu'elle ne me dérangerait plus jamais, mais c'était en fait une idée plutôt pas mal.

Je ne savais pas si elle était prête à prendre ça aussi au sérieux que moi, mais avoir quelqu'un pour m'aider accélérerait forcément le processus.

Au moins, je n'aurais plus à courir sans cesse dans le tunnel pour comprendre comment ça fonctionnait.

En plus, j'aimais bien son style ; l'idée de faire équipe pour un objectif commun me plaisait, et c'était elle qui avait pris l'initiative en proposant ça alors qu'elle était nouvelle dans cette négociation.

Donc, après avoir pesé le pour et le contre, j'ai finalement décidé d'accepter son offre.

« D'accord. On fait comme ça, » dis-je en hochant la tête avec détermination.

« Super ! C'est réglé ! »

Anzu fit un pas en arrière et esquissa un petit sourire malicieux, ce qui fit légèrement plier la compresse sur sa joue.

C'était un sourire tellement espiègle que j'avais presque l'impression qu'elle me roulait, même si je ne voyais pas trop ce qu'elle gagnerait à me tromper dans une situation pareille.

Cela me rappela quelque chose :

« Au fait, je me demandais — qu'est-ce que tu faisais ici, exactement ? »

« Ah oui, il y avait quelque chose que je voulais te demander. »

Alors tu m'as suivi tout le chemin depuis l'école ? Pourquoi tu ne m'as pas interpellé en ville, histoire de régler ça tout de suite ?

Elle répondit vite, comme si elle avait deviné ma question.

« Mais après t'avoir suivi un moment, je suppose que je m'amusais trop pour vouloir dévoiler ma présence... » avoua-t-elle timidement.

On aurait dit que traquer les gens, c'était son idée du plaisir.

« O-kaay... Alors, qu'est-ce que tu voulais me demander ? »

« Oh, j'ai complètement oublié. Désolée. »

« ... Tu plaisantes ? »

Je n'en croyais pas mes oreilles.

« Je veux dire, c'était une expérience assez perturbante tout à l'heure. C'est si dur à croire que ça puisse me faire oublier quelque chose qui, de toute façon, n'était probablement pas si important ? »

C'est ce qu'Anzu prétendait, mais j'avais du mal à y croire, vu qu'elle semblait super calme tout du long.

Soit elle mentait effrontément, soit elle avait vraiment oublié — mais je n'allais pas insister, parce que je ne voyais aucune raison logique pour qu'elle mente à ce sujet.

« Bref... On fait affaire ou pas ? » demanda Anzu en tendant la main droite vers moi.

« Hein ? Oh, désolé. Je dois te payer maintenant, ou... ? »

« Quoi ? Non, idiot. Je ne cherche pas à t'extorquer, » répondit-elle.

Puis son visage se détendit en un sourire chaleureux et accueillant.

« Je dis qu'on se serre la main. »

« Oh... D-d'accord, ça a beaucoup plus de sens. »

Même si j'avais un peu d'appréhension face à la rapidité des événements, je tendis la main, tremblante.

Anzu la saisit vite et la serra fermement.

« Enchantée de faire ta connaissance, Tono-kun. »

« ...Oui, moi de même. »

Sur ce geste final de bonne volonté, nous prîmes congé du tunnel d'Urashima pour la soirée.

Toute la route du retour, je ne pouvais pas me débarrasser de la sensation que je m'étais fait complètement avoir.

CHAPTER THREE

*When the Rain Lets Up*



## Chapitre 3 :

# Quand la pluie cesse

Le lendemain, après les cours, je me tenais à l'entrée du tunnel d'Urashima, attendant Anzu, étant venu directement de l'école.

Il était environ vingt minutes passé l'heure à laquelle nous avions convenu de nous retrouver, et pourtant, elle n'était toujours pas là.

Attendre quelqu'un sous le soleil de plomb en plein été, sans moyen de le contacter, était une vraie torture que je ne souhaiterais même pas à mes pires ennemis.

Si j'avais su que ça allait se passer comme ça, j'aurais proposé qu'on aille ensemble à pied depuis l'école.

Enfin, après presque trente minutes d'attente, Anzu descendit l'escalier en bois en gambadant tranquillement, sans aucune urgence.

Je devais admettre qu'elle avait une certaine grâce, même avec la grosse compresse encore attachée à son visage.

— « Hé, ça fait longtemps que tu attends ? » demanda-t-elle.

— « Oui, genre une bonne demi-heure, en fait, » grognai-je.

— « Wow, ça craint, » dit-elle sans la moindre compassion. « Bref, regarde ça. »

Elle sortit de son sac une bobine de corde en nylon encore emballée dans son plastique.

— « Ça m'a pris une éternité pour trouver un magasin qui vendait ce truc. Je savais pas à quel point c'était galère de vivre en pleine campagne. »

— « Pourquoi on a besoin de ça, au juste ? »

— « Heh heh... » Anzu gloussa d'un air malicieux. « On va faire une petite expérience. »

Une fois qu'Anzu eut fini d'expliquer son idée d'« expérience », je repassai les étapes dans ma tête pour être sûr d'avoir tout compris.

L'un de nous marcherait dans le tunnel à une vitesse (relativement) constante, tenant l'extrémité libre de la corde en nylon, tandis que l'autre resterait dehors, tenant la bobine et la déroulant progressivement pour lui donner du mou tout en la gardant tendue.

Tant que le temps s'écoulait normalement, la corde se déroulerait au même rythme, mais dès que la personne dans le tunnel franchirait la limite où le temps commençait à se distordre, celui qui tenait la bobine à l'extérieur devrait immédiatement remarquer que la corde tirait bien plus vite.

À cet instant précis, celui à la bobine attraperait la corde et la tirerait fort pour empêcher la personne dans le tunnel de dérouler davantage, lui indiquant ainsi qu'elle avait passé la limite et pouvait revenir.

Grâce à cette méthode, il serait théoriquement possible de repérer la frontière de la distorsion temporelle sans avoir à faire plusieurs allers-retours dans le tunnel.

J'étais non seulement impressionné par cette idée ingénieuse d'Anzu, mais cela me montrait aussi à quel point elle prenait au sérieux le mystère du tunnel d'Urashima, ce qui me surprenait sincèrement.

Après tout, c'était un espace inexplicable qui tordait le temps — presque comme une « chambre temporelle anti-hyperbolique », pour reprendre l'exemple de Shohei.

Si on n'y prenait pas garde, il y avait de fortes chances que plusieurs années nous échappent pendant qu'on enquêtait dedans, et il n'y avait aucune garantie que ça puisse vraiment exaucer des vœux.

Ce n'était pas un défi à prendre à la légère, et je me demandais si Anzu avait vraiment saisi toutes les conséquences possibles.

— « Alors tu es vraiment prête à foncer à fond là-dedans, hein ? » demandai-je.

— « Oui. Pourquoi je ne le serais pas ? » répondit Anzu.

— « Je veux dire, on parle d'un endroit où des semaines passent en quelques minutes. Si tu pouvais juste entrer, sortir, et voir ton vœu exaucé, ce serait une chose, mais on n'a aucune idée de la profondeur du tunnel. Je peux te dire par expérience que ça fait aussi des trucs vraiment flippants pour te jouer des tours dans la tête. »

— « Oui, je sais que c'est dangereux. Mais si tu ne prends pas de risques, tu vas juste tourner en rond toute ta vie. »

— « Ouais, sur certains trucs peut-être. Il y a quand même une limite entre courage et imprudence. »

— « Tu veux dire quoi ? Tu veux que je te laisse explorer le tunnel toute seule ? C'est ça ? »

— « Non, pas du tout. Je veux juste jauger à quel point tu es sérieuse... La plupart des gens seraient morts de trouille, tu sais. »

Anzu roula tellement des yeux que j'ai cru qu'ils allaient disparaître au fond de sa tête.

— « Heureusement que je suis pas comme la plupart des gens, alors. »

— « ...C'est vraiment un truc dont tu peux être fière ? »

— « Bien sûr que oui. Je déteste les gens normaux. Ils sont inutiles. »

Je ne pus m'empêcher de rire.

— « Putain. C'est un avis sacrément tranché. »

— « C'est la vérité, pourtant. Être ordinaire ne vaut rien. La loi de la rareté ne s'applique pas qu'à l'économie. Les expériences rares et qui changent la vie valent bien plus que la routine. Je préfère vivre peu de temps, mais intensément, que longtemps et dans l'ennui. »

— « Mmm... Je suis plutôt d'accord, mais c'est un peu dur de dire que tout ce qui est ordinaire ne vaut rien. Parfois, il y a du réconfort dans la routine. Et parfois, les choses communes sont populaires pour une raison. »

— « Comme quoi, par exemple ? »

— « Euh... le saumon, peut-être ? Je sais que la plupart des gens voient le saumon comme le choix « classique » côté poisson, mais pour moi, il a bien meilleur goût que les poissons plus chers et sophistiqués. Tu pourrais m'emmener à l'épicerie maintenant et me payer ce que je veux, et je parie que tu ne me verras jamais choisir de l'anguille ou autre. Même aux grandes occasions, je préférerais du saumon. »

— « Moi, je trouve l'anguille bien meilleure que le saumon, perso. »

— « Oh. Eh bien, d'accord alors, » dis-je.

Pfiou, conversation totalement plombée. Pas qu'elle ait été très intelligente au départ...

— « Mais tu sais, pour une fille normale, t'es plutôt intéressante, Tono-kun. J'aime ça chez toi, » dit Anzu en souriant largement.

J'eus soudain des papillons dans le ventre.

J'avais toujours l'impression de ne pas savoir qui elle était vraiment au fond.

À l'école, c'était la personne la plus asociale qu'on puisse imaginer, prenant soin de se tenir à l'écart des autres.

Mais elle avait aussi un côté enfantin et espiègle, comme le montrait sa manière de me suivre en secret jusqu'au tunnel la veille.

Et, très rarement, elle laissait aussi entrevoir un côté plus féminin, en disant des trucs mignons qu'on pouvait facilement prendre pour de la drague.

Je me demandais lequel des trois était la vraie Anzu. Peut-être aucun.

— « Allez, on arrête de perdre la lumière du jour, » dit-elle. « On ferait mieux de commencer. »

— « O-oui. Désolé. »

On aurait dit qu'elle avait un peu évité la question, mais peu importe.

Pour l'instant, on avait une expérience à mener.

On décida vite que ce serait moi qui marcherait dans le tunnel avec le bout de la corde en nylon.

Anzu attendrait dehors avec la bobine, et dès que je sentirais un coup sec sur la corde, je saurais qu'il était temps de faire demi-tour.

— « Tu sais... Ça me rappelle un peu quand on jouait au téléphone arabe, » marmonnai-je en marchant dans le couloir sombre.

Il y a longtemps, Karen et moi avons fabriqué un téléphone artisanal avec deux boîtes de conserve et une ficelle, et on avait joué toute la journée avec — montant à l'étage pour laisser tomber une extrémité de la ficelle par la fenêtre du deuxième étage vers l'autre personne dans le jardin, pour s'envoyer des messages complètement inutiles.

Comme tu t'en doutes, on s'en est vite lassés, et on n'y a plus jamais joué après ce jour-là, mais ça restait assez amusant pour que je m'en souviennne encore avec tendresse.

— « J'espère vraiment te trouver ici, Karen... »

Je plissai les yeux et regardai devant moi.

Je pouvais voir la faible lumière des torches sur les murs approcher.

J'arrivais près du torii, qui me semblait toujours l'endroit le plus logique pour la frontière de la distorsion temporelle.

Me préparant mentalement, j'avançai au même rythme et passai sous la première porte.

—

La corde en nylon se tendit derrière moi.

Anzu venait de me faire signe.

Je me retournai aussitôt et me dirigeai vers la sortie.

Quand je sortis, je la trouvai debout, les mains sur les hanches, toute fière d'elle.

— « Eh bien, Tono-kun. Tu seras content d'apprendre que tu es resté dans le tunnel presque vingt minutes. »

— « Quoi, sérieusement ? Mais je suis revenu tout de suite après avoir senti le signal... »

— « Oui, ce qui veut dire que tu avais déjà franchi la limite à ce moment-là. Alors dis-moi — jusqu'où es-tu allé ? Juste après le premier torii comme on pensait ? »

Submergé par ce flot de questions, je ne pus que hocher la tête.

— « Oui ! Ça a vraiment marché ! » Anzu poussa un petit cri de joie.

Je ne pus m'empêcher d'être touché par cet éclat de joie pure et enfantine.

Maintenant qu'on savait où était la frontière, on pouvait mesurer précisément la distorsion temporelle à l'intérieur.

J'allais justement proposer qu'on fasse ça tout de suite, mais je me rendis compte qu'il était déjà cinq heures et demie et qu'il ferait probablement nuit quand on aurait fini.

— « Pourquoi on ne reprendrait pas ça demain ? Il commence à se faire tard, » dis-je, mais Anzu secoua la tête.

— « Non, j'aimerais vraiment qu'on règle ça aujourd'hui si possible, » dit-elle. « À moins que tu ne doives absolument être rentré ? »

J'y réfléchis. En général, je devais être à la maison pour préparer le dîner avant que mon père ne rentre du travail, mais il avait souvent des horaires tardifs dernièrement, alors je pensais pouvoir rester un peu plus longtemps.

— « Non, c'est bon. Fini cette histoire. »

— « Voilà qui me plaît, » dit Anzu en hochant la tête avec emphase. Elle avait vraiment l'air impatiente de comprendre comment ça fonctionnait.

— « Très bien, » dis-je. « Cette fois, je vais essayer d'entrer, compter jusqu'à trois, puis revenir directement. »

— « Parfait. Je t'attends ici. »

— « Euh, en fait, je peux probablement gérer ça tout seul si tu veux. Je veux dire, je n'ai qu'à regarder l'heure avant et après être entré. Je pourrais tout aussi bien te raconter ça à l'école demain. »

— « Je sais. Mais on est une équipe, tu te souviens ? Et maintenant qu'on a enfin trouvé la limite, je ne voudrais surtout pas rater le grand moment. Alors je reste ici. »

— « ...T'es sûr ? Bon, si tu insistes. Je peux pas vraiment dire non. Je voulais juste dire que si je mets trop de temps, tu peux rentrer sans moi. »

Sur ce, je retournai dans le tunnel.

Cette fois, dès que je passai sous la première porte, je lançai un chrono sur mon téléphone — un, deux, trois — puis ressortis aussitôt.

Je sentais déjà que le tunnel était un peu plus sombre que tout à l'heure, ce qui me donnait une idée de la nuit tombante dehors.

Si le soleil était couché, j'avais dû rester dedans au moins une heure cette fois-ci.

Anzu avait sûrement déjà rentré depuis longtemps.

— « Putain... On dirait vraiment un clin d'œil... » me dis-je en admirant ça tout seul.

Même si c'était techniquement la troisième fois que je vivais l'effet de distorsion temporelle du tunnel, je ne m'y faisais toujours pas.

Pour être honnête, comment pourrait-on s'habituer à un phénomène aussi étrange et surnaturel ?

Soudain pris d'un grand malaise, j'accélère le pas, ne voulant rien d'autre que fuir ce torii inquiétant derrière moi.

Quand je ressortis, ma prédiction se confirma : la nuit tombait déjà sur l'horizon.

Surprise : mon autre prédiction était complètement fausse.

— « Waouh ! T'es encore là ? » haletai-je en regardant Anzu, assise par terre dans le noir, la tête entre les genoux.

— « ...J'ai pas dit que j'allais t'attendre ? » répliqua-t-elle en relevant brusquement la tête. Sa voix trahissait à la fois agacement et soulagement.

C'est sûr, la façon dont j'avais accentué le mot « encore » avait sûrement sonné un peu mal, surtout en pensant à combien ça avait dû être horrible de m'attendre là, dans le noir, sans savoir depuis combien de temps.

Je regrette immédiatement mes paroles et m'excuserai d'un air gêné.

Anzu ne répondit pas ; ses yeux s'écarquillèrent soudain comme si elle venait d'avoir une révélation.

— « Allez, arrêtons de parler de ça ! » s'exclama-t-elle. « Il est quelle heure ?! ».

« Oh, mince ! Bien vu. »

J'avais complètement oublié de vérifier l'heure en sortant.

Anzu se redressa d'un bond et regarda sa montre, sans prendre la peine d'essuyer la saleté sur le bas de sa jupe.

Curieux, je me penchai aussi pour voir.

Il semblait s'être écoulé presque exactement deux heures depuis mon entrée dans le tunnel.

Deux heures entières, passées en seulement trois petites secondes.

Ce qui voulait dire...

— « Je suppose qu'une seconde dans le tunnel équivaut à environ quarante minutes dehors... » murmura Anzu, arrivant à la même conclusion.

Puis elle fouilla rapidement dans son sac, sortit un stylo et un carnet, l'ouvrit à une page blanche, et se mit à griffonner des calculs.

J'étais impressionné par la rapidité avec laquelle elle faisait tout ce calcul mentalement — je savais qu'elle était intelligente, mais pas à ce point.

Quand enfin son stylo s'arrêta, je regardai la page pour examiner son travail.

C'était une liste de différentes durées hypothétiques passées dans le tunnel, suivies de leurs équivalents en temps réel :

1 seconde = 40 minutes

1 minute = 40 heures

1 heure = 100 jours

1 jour = 6,5 ans

Telles étaient ses conclusions.

Anzu releva les yeux vers moi, les yeux grands ouverts et pétillants d'excitation.

— « Six ans et demi en un jour ! Tu te fous de moi ?! C'est dingue ! On pourrait littéralement utiliser cet endroit comme une capsule de sommeil et sauter dans un futur lointain ! »

On aurait dit qu'elle avait oublié instantanément les deux heures d'ennui qu'on venait de passer.

— « Ou-oui, c'est vraiment fou, c'est clair. En même temps... »

Pendant qu'Anzu s'emballait comme si on venait de faire la découverte du siècle, un lourd nuage de doute grossissait dans ma poitrine.

Six ans et demi en un jour — deux décennies en trois.

On pourrait vraiment s'en servir pour un voyage dans le temps authentique, c'était indéniable.

Mais ça signifiait aussi laisser tout le « passé » derrière soi.

Tous nos camarades continueraient à avancer, à obtenir leur diplôme et à trouver du travail sans nous, et tous ceux qu'on connaissait vieilliraient pendant qu'on resterait figés.

Le lycée Kozaki pourrait même ne plus exister quand on ressortirait, sans parler de ma petite maison.

Ce genre de changements, Anzu devrait les affronter si elle voulait que le tunnel d'Urashima exauce son vœu, et je me demandais si elle y était vraiment prête.

Ou alors, au moins, s'il y avait vraiment une chance que le tunnel réalise ce vœu, puisque nous n'avions toujours aucune preuve qu'il en avait la capacité.

En plus, il pouvait y avoir toutes sortes d'autres dangers liés à l'usage du tunnel, qui attendaient des idiots crédules comme nous.

Peut-être qu'au-delà d'une certaine distance, il n'y avait plus de retour possible.

Certes, c'étaient tous des risques que j'étais prêt à prendre si cela signifiait avoir une petite chance de revoir ma petite sœur, mais pour Anzu, je n'avais aucune idée de ce qu'elle cherchait.

Je ne connaissais pas ses motivations ni ses buts.

Je jetai un coup d'œil rapide vers elle.

Son visage était encore rouge et rayonnait de l'excitation provoquée par notre nouvelle découverte.

Malgré les conséquences potentiellement terribles, elle ne montrait aucune hésitation.

Elle était clairement déterminée à conquérir le tunnel d'Urashima, même si elle savait que plonger dedans sans précaution n'était pas une bonne idée.

Hé, Hanashiro. Pourquoi es-tu aussi obstinée ? Qu'est-ce que tu espères obtenir ?

J'étais à deux doigts de poser la question, mais je la retins au dernier moment.

La dernière chose que je voulais, c'était plomber son enthousiasme alors qu'elle s'amusait visiblement beaucoup.

Et puis, il y aurait plein d'autres occasions de parler de ses motivations et de ses objectifs.

Une chose dont j'étais sûr, c'est qu'il valait mieux attendre un autre jour avant de commencer l'enquête sérieusement — à la fois pour préparer le

terrain, mais aussi pour laisser Anzu redescendre de son excitation et réfléchir plus rationnellement.

Mais ce soir, une petite célébration pour marquer la réussite de notre expérience ne ferait de mal à personne.

Deux jours après avoir déterminé précisément le ratio temporel du tunnel d'Urashima,

J'étais assis en face de Shohei à faire de la conversation banale pendant qu'on mangeait nos déjeuners,

Quand soudain, j'aperçus Anzu du coin de l'œil.

Elle dégageait une aura froide et inaccessible en mangeant son sandwich seule —

Au point que je crus presque que le côté plus ouvert et sincère d'elle que j'avais vu quelques jours plus tôt n'avait été qu'un rêve.

La grosse bosse sur son visage avait disparu, heureusement, tout comme la compresse.

— « Tu regardes encore la nouvelle, mec, » grogna Shohei.

— « Mm ? » dis-je en finissant une gorgée de mon café au lait en boîte et en retirant la paille de mes lèvres.

— « Qu'est-ce que ça peut faire ? T'as un truc pour elle ? T'es jaloux ou quoi ? »

— « Oh, ferme-la. Je vais te casser la figure. »

— « Heh. Du calme, mec. Je rigole. »

— « Sérieux, si t'es aussi curieux, tu devrais aller lui parler. Tu deviendras jamais son pote à la mater comme un pervers. »

— « Ouais, je sais. »

Je n'avais dit à personne que je travaillais avec Anzu — principalement parce que ça aurait attiré une attention indésirable sur nous deux.

Je supposais qu'elle évitait de me parler à l'école pour la même raison.

— « C'est pas que je veux vraiment être ami avec elle, hein, » ajoutai-je. « Je trouve juste son comportement intéressant. On sait jamais ce qu'elle va faire ensuite. »

— « Hrm... Ouais, c'est un peu une énigme, je te l'accorde. D'ailleurs, j'ai entendu dire que quelqu'un l'a vue grimper par-dessus la clôture jusqu'aux voies du train l'autre jour. Qui fait un truc pareil, sérieux ? »

« ...Ouais, bonne question. »

Alors elle a été vue, hein... ? J'aurais pensé qu'elle serait plus prudente que ça.

« Oh, ça me rappelle quelque chose ! » lança Shohei. « J'ai aussi entendu une petite rumeur sur le petit copain punk de Kawasaki. Ils disent qu'il a complètement abandonné l'école. »

« Attends, quoi ? Sérieusement ? »

« Ouais. Quelque chose à propos de devoir reprendre l'affaire familiale de pêche, apparemment. Mais si tu veux mon avis, je parie qu'il avait trop honte de revenir après s'être fait remettre à sa place par une fille. »

« Heh. Eh bien, tant mieux pour lui. J'espère que ça va lui forger un peu de caractère. »

« Carrément, » dit Shohei en se bourrant les joues avec un énorme onigiri.

À y penser, Koharu n'était pas non plus retourné à l'école depuis ce jour-là. Je me demandais si elle allait aussi abandonner.

Enfin, les cours étaient terminés pour la journée.

Je referme mon manuel et le glisse dans mon sac.

Une annonce retentit dans l'interphone.

« Kaoru Tono de la classe 2-A, veuillez vous présenter au bureau des professeurs. Je répète : Kaoru Tono... »

C'était la voix de Mme H.

« Oh là, mec. Qu'est-ce que t'as encore fait ? » taquina Shohei.

« Aucune idée. » Je haussai les épaules. C'était vrai — je n'en avais absolument aucune idée.

Je finis de ranger mes affaires et sortis de la salle de classe, croisant Anzu dans le couloir.

Elle me fit un signe de tête silencieux, puis tourna les talons pour descendre les escaliers...

Mais je ne sus pas si cela voulait dire « Je t'attends dehors » ou « On laisse tomber pour aujourd'hui ».

Ça aurait été sympa qu'elle s'exprime clairement, mais bon, je n'avais pas envie d'aller la rattraper pour demander, alors je filai directement au bureau des professeurs, prenant à gauche au prochain couloir.

Quand j'arrivai à la porte au bout du couloir, je la glissai doucement et annonçai ma présence, avant de zigzaguer entre les bureaux jusqu'à celui de Mme H.

« Euh, Mme Hamamoto ? C'est vous qui m'avez appelé ? » demandai-je, et elle se retourna pour me regarder.

Puis, posant de côté le contrôle qu'elle corrigeait, elle pivota sur sa chaise et me sourit chaleureusement.

« Ah, te voilà, Tono-kun. Désolée de t'appeler à l'improviste. »

« Ce n'est pas grave. Vous vouliez quoi ? »

« Eh bien, c'est à propos de Kawasaki-chan, en fait. »

« Ah oui ? Qu'est-ce qu'elle a ? »

« Comme tu l'as sans doute remarqué, elle n'est pas venue à l'école ces derniers jours. Elle a prévenu qu'elle ne se sentait pas bien, mais je commence à m'inquiéter un peu. Je pensais que si elle ne revenait pas bientôt, il faudrait peut-être aller lui rendre visite à la maison. »

« Okaaay... » dis-je. Quel rapport avec moi, exactement ?

« C'est là que tu intervienst, Tono-kun. Tu pourrais être gentil et lui apporter ses devoirs d'anglais d'été ? »

« Hein ? Moi ? »

« Oui, toi. J'ai déjà demandé à quelques-unes de ses amies si elles pouvaient s'en charger, mais apparemment elles sont toutes trop occupées. »

Je supposai qu'elle parlait des filles du groupe habituel de Koharu. Probablement cette Haneda et l'autre, Sado. Si je devais deviner, elles avaient ignoré Mme H par paresse ou par dépit. D'où son recours à moi.

« Vous êtes allés au même collège, non ? » demanda Mme H. « Donc je suppose que tu sais où elle habite. »

« Je veux dire, oui, je sais... »

« Alors je peux compter sur toi pour t'en occuper ? »

Elle me mettait dans une situation délicate.

Anzu et moi avions prévu de nous retrouver pour explorer davantage le tunnel d'Urashima.

Mais même si ce n'était pas le cas, je n'avais pas vraiment envie de faire le travail ingrat pour la fille qui me faisait toujours faire le sien.

« Désolé, j'ai un peu des plans cet après-midi... »

« Ah oui ? Quel genre de plans ? »

« J'allais sortir un moment avec un ami. »

« Vraiment ? Et faire quoi, exactement ? » demanda Mme H, et je restai perplexe, me demandant pourquoi ma prof voulait savoir ça.

Puis elle sourit et lâcha la bombe : « Pas une nouvelle reconstitution de Stand By Me, j'espère ? »

« ...Pardon ? Vous pouvez répéter ? »

« L'école a reçu récemment un témoignage d'une personne qui a vu 'ce gamin Tono' marcher illégalement le long des voies ferrées. Tu ne saurais pas de quoi il s'agit, par hasard ? »

Oh mince. Quelqu'un avait vu ça ? Et dire que je venais de critiquer Hanashiro pour exactement la même chose...

« Euh, oui, à propos de ça... J'avais raté le train, et je ne pouvais pas attendre le suivant, alors j'ai pris un raccourci pour rentrer, et, euh... »

« Donc c'était vraiment toi, alors, » soupira-t-elle, déçue. « Oh, Tono-kun. Tu sais, normalement on doit appeler un parent ou un tuteur quand on reçoit ce genre de signalements... »

Oh mon Dieu. Si mon père apprenait ça, j'étais vraiment dans la merde.

Ne voyant pas d'autre solution, je paniquai et commençai à supplier.

« J-je suis vraiment désolé ! Je promets que ça ne se reproduira plus ! S'il vous plaît, ne téléphonez pas chez moi... »

« Tu ne m'as pas laissé finir. »

Je me tus et écoutai ce que Mme H avait à dire.

Apparemment, la personne qui avait appelé avait demandé à l'école de me laisser passer avec un simple avertissement, parce qu'elle savait que ma famille avait « eu des difficultés » ces dernières années, et Mme H voulait respecter ce souhait.

Je ne savais pas si je devais être reconnaissant envers cette inconnue.

Je trouvais souvent agaçant à quel point les ragots circulaient vite dans notre petite communauté rurale, ce qui faisait que tout le monde connaissait tous mes petits secrets familiaux.

« Quoi qu'il en soit, plus de marche sur les voies, d'accord ? Tu pourrais te faire écraser — et même si ça n'arrivait pas, tu te ferais coller une grosse amende pour avoir fait arrêter le train. »

« Oui, madame... Ça ne se reproduira pas. »

« Bien. Alors, je suppose que je veux bien passer l'éponge, juste cette fois... »  
» commença Mme H, avant de s'interrompre dans un long silence pesant.

« ...Mais tu as eu beaucoup d'absences et de retards ces derniers temps, alors peut-être qu'un appel à la maison serait quand même nécessaire. À moins que tu ne sois prêt à me prouver que tu vas faire des efforts à partir de maintenant. »

« Et comment je fais ça ? »

« Oh, je ne sais pas... Peut-être en proposant de vérifier comment va un autre élève qui ne vient pas souvent ? Peut-être lui apporter ses devoirs tant que tu y es ? »

C'était donc une menace à peine voilée. Tu fais ce que je demande, ou j'appelle ton père.

« ...D'accord, très bien. Je livrerai les devoirs de Kawasaki. »

« Tu le feras ? Oh, c'est adorable ! Voilà ! » dit-elle en me tendant un cahier d'anglais agrafé.

Je le mis dans une pochette plastique et le glissai dans mon sac.

En sortant du bureau, je me fis la remarque qu'il faudrait trouver un autre chemin pour aller au tunnel à partir de maintenant, même si ça impliquait un énorme détour.

Marcher à nouveau sur les voies serait beaucoup trop risqué.

Bon, il fallait que je prévienne Anzu que j'avais été enrôlé pour livrer des devoirs, et aussi qu'on nous avait vus marcher sur les rails.

Elle savait probablement que j'avais été appelé au bureau, mais je ne savais pas où la trouver.

Je décidai de revenir en classe d'abord, mais elle n'y était pas.

Puis je pensai qu'elle attendrait peut-être dans le hall principal, mais elle n'y était pas non plus.

Je supposai qu'elle était peut-être rentrée chez elle ou partie au tunnel d'Urashima toute seule, mais...

Argh. Dans des moments comme ça, j'aurais vraiment aimé qu'on ait nos coordonnées.

Chercher dans tous les recoins de l'école ne mènerait à rien, alors j'enlevai mes chaussures d'intérieur et sortis du bâtiment, scrutant la cour en quittant le campus.

Juste en passant la grande porte, j'entendis une voix m'appeler derrière moi.

« Tono-kun. »

« Ouh ! Tu m'as fait peur... »

C'était bien Anzu. Elle attendait sur le côté de l'entrée principale du campus, les bras croisés, le dos appuyé contre le mur.

« T'as mis du temps, » grogna-t-elle en se décollant du mur.

« Désolé, je te cherchais. Je t'aurais appelée, mais... »

« Ah, c'est vrai. Je ne t'ai jamais donné mon numéro, hein ? »

« Non. Mais ouais, je me disais qu'on devrait faire ça. Ce serait bien plus pratique. »

« Ouais, d'accord ! » s'exclama Anzu, étonnamment enthousiaste, en sortant son portable de sa poche.

Nous entrâmes rapidement nos numéros dans nos carnets d'adresses respectifs.

« C'est trop excitant ! » s'écria-t-elle. « J'ai jamais échangé de numéro avec quelqu'un avant ! »

« Wow, vraiment ? »

« Et toi, Tono-kun ?! »

« Ouais, c'est nouveau pour moi aussi. T'es seulement mon deuxième contact. »

(Le premier, c'était Shohei, pour info.)

« ...Deuxième, hein. Eh bien, t'es spécial, alors, » grogna-t-elle.

Son expression passa du sourire éclatant à l'air mort en un instant — quel changement d'humeur spectaculaire.

Elle ferma son carnet d'adresses et remit son téléphone dans sa poche.

« Alors, j'ai entendu dire que tu avais été appelé au bureau. C'était pour quoi ? »

« Oh, ouais. Apparemment, quelqu'un m'a vu marcher sur les voies l'autre jour, alors on m'a un peu sermonné. Rien de grave. »

« Hum. Bon, d'accord. »

« D'ailleurs, j'ai entendu dire que quelqu'un t'avait aussi vue faire la même chose, alors il faudrait vraiment qu'on évite les rails à l'avenir. Enfin, c'est pas si grave que ça. Je m'en suis plutôt bien tiré. »

« Plutôt bien ? »

« Ouais, alors euh... » commençai-je en me grattant la joue du doigt.

« En fait, je me suis retrouvé à faire une course pour Mme H. Je dois passer chez Kawasaki pour lui déposer des devoirs. »

« Kawasaki... » répéta Anzu, son expression s'assombrissant comme pour dire « Comment oses-tu prononcer ce nom devant moi ? »

Et franchement, après ce que Koharu lui avait fait, je pouvais comprendre qu'elle réagisse comme ça.

« Ouais, donc je pense qu'on va devoir annuler l'enquête pour aujourd'hui. Désolé. »

« ...D'accord. »

« Bon, je vais y aller. On se voit demain, » dis-je en me dirigeant vers l'arrêt de bus tout proche.

Puis quelque chose tira sur la bandoulière de mon sac, alors je me retournai.

Anzu me regardait droit dans les yeux.

« Qu-quoi ? » demandai-je.

« Je viens aussi. »

« Hein ? »

D'où sortait ce changement d'avis ?

J'étais persuadé qu'Anzu détestait Koharu...

Ou peut-être qu'elle voulait venir justement parce qu'elle avait un compte à régler avec elle ?

Une histoire de vengeance ?

« Euh, t'es sûre ? C'est la maison de Kawasaki, là. »

« Oui, je t'ai entendu la première fois. »

« Tu ne penses pas que ça va être gênant ou hostile ou quoi ? »

« Oh, ça peut l'être. Je ne serais pas surprise. »

Alors pourquoi tu veux venir ? Je voulais demander.

Mais avant que je puisse rassembler mon courage, Anzu souffla d'impatience.

« De toute façon, maintenant que l'enquête est annulée, je n'ai rien à faire cet après-midi. Alors je me suis dit que je pouvais t'accompagner pour passer le temps, c'est tout. À moins que tu ne veuilles pas que je vienne ? »

« Je veux dire, ça me va, je suppose... Mais on va juste déposer des devoirs et repartir. Alors j'espère que tu ne vas pas te battre. »

« Wow, excuse-moi. Jamais de la vie. »

« Ou avec les jambes. »

« Jamais. »

Sur ce, nous descendîmes du campus et montâmes dans le bus.

Le plan était de le prendre pendant six arrêts, où nous descendrions à deux pas de la maison de Koharu.

Nous quittions l'école un peu tard, donc il y avait très peu d'autres élèves du lycée Kozaki dans le bus, et certainement aucun en seconde comme nous.

Nous nous assîmes tout au fond du véhicule, et je regardai paresseusement le paysage défiler par la fenêtre tandis que le chauffeur démarrait.

Quand nous passâmes à l'ombre d'une colline proche, je pus voir le reflet du visage d'Anzu dans la vitre.

Elle était assise juste à côté de moi, le nez plongé dans son livre depuis que nous étions installés.

Curieux de savoir quel genre de livre c'était, j'essayai d'en distinguer la couverture à travers le reflet, mais je ne distinguai que le dos d'un chat dessiné assis sur ses pattes arrière.

Je supposai que c'était un de ces livres du genre « Comment serait la vie vue par cet animal ».

Tout ce que je savais, c'est qu'elle lisait ce livre depuis un moment, c'était le même qu'avant qu'elle ne frappe Koharu au visage.

« Alors, tu détestes complètement Kawasaki, ou quoi ? » demandai-je au hasard, en tournant la tête loin de la fenêtre.

« Oui. Je la déteste profondément, » répondit Anzu sans la moindre hésitation, sans lever les yeux de son livre.

« Alors pourquoi tu viens chez elle ? »

« Parce que je veux aller où tu vas. »

Elle l'avait dit comme si c'était la chose la plus évidente du monde, et mon visage devint tout rouge.

Doucement, Kaoru. Ne te fais pas d'idées. Vous travaillez juste ensemble. Rien de plus.

Je me raclai la gorge et fis de mon mieux pour garder mon calme.

« Tu sais, tu ne devrais vraiment pas dire des choses comme ça à la légère, » je l'avertis.

« Pourquoi ? »

« Euh, parce que n'importe qui d'autre que moi le prendrait probablement mal et se ferait briser le petit cœur ? C'est juste une supposition. »

« Eh bien, je ne le dirais à personne d'autre qu'à toi. »

« ...Je suis sûr que tu me surestimes un peu là. Je suis juste un lycéen banal et ennuyeux. »

C'est ce qui fit enfin lever les yeux d'Anzu de son livre pour les plonger directement dans les miens.

« Ce n'est pas du tout vrai. Tu n'es ni ennuyeux ni banal, Tono-kun. À mon avis, tu es plutôt du genre hors norme. »

« ...Je suis censé prendre ça comme un compliment ? »

« Évidemment. »

« Bon, si tu le dis, j'imagine, » dis-je en haussant les épaules, puis je posai de nouveau mon coude sur le rebord de la fenêtre.

Peu après, le conducteur annonça au micro que nous approchions de l'arrêt le plus proche de chez Koharu, alors j'appuyai sur le bouton pour demander l'arrêt.

Quand le bus arriva, je donnai trois cents yens au conducteur, descendis les escaliers et mis un pied sur le trottoir.

Presque immédiatement, je sentis l'odeur âcre de la terre mouillée.

Je jetai un coup d'œil au gros cumulonimbus blanc qui avançait lentement dans le ciel à l'ouest.

« On dirait qu'on va se faire arroser. »

« Tu crois ? » dit Anzu. « Mais il fait tellement beau en ce moment. »

« Non, j'en suis sûr. Allez, dépêchons-nous de régler ça. »

Nous nous dirigeâmes rapidement vers la maison de Koharu.

Un peu plus loin, nous passâmes devant un petit immeuble avec une boutique d'okonomiyaki au rez-de-chaussée.

La famille de Koharu habitait à l'étage supérieur.

Nous montâmes les escaliers et arrivâmes bientôt devant la porte portant la plaque KAWASAKI sous le passage couvert extérieur.

Quand je sonnai, un fort « ding-dong » résonna à l'intérieur, suivi du bruit précipité de pas sur un plancher en bois.

« Qui est-ce ? » appela l'occupante en ouvrant brusquement la porte.

C'était Koharu.

Elle était clairement en mode « reste à la maison », avec son T-shirt, son jogging ample et ses grosses lunettes à monture épaisse posées sur le nez.

Je la connaissais depuis le collège, mais c'était la première fois que je la voyais avec des lunettes.

Je déduisis vite qu'elle devait porter des lentilles à l'école.

Elle sembla un peu déstabilisée de nous voir, mais reprit rapidement son regard indigné habituel.

« ...Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda Koharu.

« Mme H avait besoin de quelqu'un pour déposer tes devoirs d'été. »

« Et vous avez accepté ? »

« Pas vraiment. Mais bon, on est là maintenant. »

« ...Super. »

Il y avait une légère trace de tristesse dans les yeux de Koharu.

Peut-être avait-elle deviné que ça voulait dire que toutes ses copines habituelles avaient refusé cette corvée, et qu'elle était déçue de voir à quelle vitesse ses soi-disant amies l'avaient abandonnée.

Ou peut-être que je me faisais des idées.

Je passai aux choses sérieuses. Je tendis le cahier, et elle le prit sans dire un mot.

Alors que je m'apprêtais à dire au revoir et mettre fin à cette interaction tendue, j'entendis un bruit étrange venir de derrière moi, comme un sifflement de neige à la télé.

Je me retournai, et en effet, il avait déjà commencé à pleuvoir.

Super.

C'était une averse soudaine comme je n'en avais jamais vue.

Alors que je restais là, me demandant ce qu'on devait faire maintenant, une voix de femme appela depuis l'intérieur de l'appartement.

« Koharu, il pleut des cordes dehors ! Pourquoi tu ne invites pas tes amis à entrer ? »

« Quoi ?! Non ! » s'écria Koharu en se retournant à toute vitesse.

« Ce ne sont pas mes amis, maman ! »

On entendit des pas lourds quand la femme sortit dans l'entrée.

Elle portait un tablier simple et avait les longs cheveux attachés dans le dos.

Elle semblait être la mère de Koharu.

« Koharu ! Comment peux-tu être aussi impolie alors qu'ils sont venus jusqu'ici ? Je t'ai mieux élevée que ça ! »

« Mais maman ! »

« Désolée, vous deux. » La mère de Koharu sourit en la repoussant légèrement. « Elle est parfois un peu grincheuse. Ne le prends pas personnellement. Entrez donc ! »

Anzu et moi nous regardâmes, haussâmes les épaules, puis entrâmes comme demandé.

Koharu, bien qu'évidemment contrariée par cette tournure des événements, nous conduisit dans sa chambre sans protester davantage.

Une fois là, elle fit un geste du menton pour que nous prenions place, ce que nous fîmes, nous asseyant sur le tapis.

À part la chambre de ma petite sœur, je n'étais jamais entré dans une chambre de fille auparavant.

Il y avait un parfum doux que je n'avais jamais senti dans les chambres de mes amis garçons.

Pourtant, la pièce elle-même était bien plus sobre que ce que j'aurais imaginé pour une fille aussi « sauvage » que Koharu : juste un simple bureau, une commode crème, et un placard.

Bon sang, sans la bibliothèque pleine de magazines de mode, on aurait pu croire que ce n'était même pas la chambre d'une adolescente.

« Hé. Arrête de fouiner, » grogna Koharu.

« D-désolé, » dis-je en baissant immédiatement les yeux.

« Dès que la pluie s'arrête, vous dégagez. Compris ? »

Je hochai vigoureusement la tête, et la conversation s'éteignit aussitôt.

Anzu resta immobile comme une statue en porcelaine, tandis que Koharu s'agitait nerveusement avec son téléphone dans son fauteuil.

Le seul bruit qui perçait le silence était le bruit de la pluie qui tombait contre la vitre.

L'angoisse était palpable.

Finalement, je ne pus plus tenir et tentai de relancer la conversation avec Koharu.

« Alors tu portes des lunettes quand tu es chez toi, hein ? »

« Oui, et ? Tu veux dire que j'ai l'air idiot ? »

« Non, pas du tout. »

« Tant mieux. Maintenant tais-toi. »

« Oui, madame. »

Tentative d'interaction : échec.

Une fois de plus, je maudis mon manque de compétences sociales.

Je n'avais pas d'autre choix que de rester assis en silence et attendre que la pluie cesse, alors j'abaissai la tête en signe de défaite —

Mais alors, Koharu rompit le silence pour s'adresser à Anzu pour la première fois.

« Qu'est-ce que tu fiches ici, d'ailleurs ? Je veux dire, Tono, je peux un peu comprendre, mais toi ? »

« Je suis juste là parce qu'il est là, » répondit Anzu d'un ton neutre.

« Pardon ? Vous êtes en couple ou quoi ? »

« S'il te plaît. Tono-kun et moi, on est des âmes sœurs. Ne compare pas notre relation à ta relation superficielle et banale. »

« Euh, beurk ? Je ne sais pas du tout ce que ça veut dire, et je ne suis pas sûr de vouloir le savoir... Attends. Qu'est-ce que tu veux dire par 'comme la mienne' ? »

« T'es pas avec ce délinquant juvénile que tu voulais m'envoyer dessus ? »

Là, Koharu se tut.

« ...On n'est pas ensemble, » répondit-elle d'une voix faible et timide.

« Attends, vous ne l'êtes pas ? » m'étonnai-je, franchement un peu surpris.

Certes, Shohei avait déjà dit que les rumeurs n'étaient pas fondées, mais elles me paraissaient plus crédibles que l'inverse.

« C'est lui qui a décidé de commencer à faire comme si on l'était. Puis je suppose qu'un génie a vu ça et a cru que c'était réciproque, alors que je n'étais clairement pas intéressée. »

« Hein. Sans blague... Mais alors pourquoi tu n'as jamais nié quand toutes les rumeurs ont commencé à circuler ? »

« Je veux dire... pourquoi s'embêter ? Les gens tireront leurs propres conclusions de toute façon, » dit Koharu en s'agitant mal à l'aise comme si elle avait quelque chose coincé entre les dents.

Je pouvais deviner qu'elle esquivait la question, mais c'est Anzu qui l'interpella.

« Ah, je comprends maintenant. Tu ne l'aimais pas, mais tu ne voulais pas non plus nier totalement que vous sortiez ensemble. En d'autres termes, tu

voulais continuer à utiliser sa réputation comme moyen d'intimidation, hein ? Comme la fille d'un parrain de la mafia qui utilise le nom de son papa pour faire peur aux petits voyous qui voudraient la chercher. »

Ouf. Je suppose que c'est une bonne comparaison, mais fallait-il vraiment aller jusque là ?

« Quoi... Non, ce n'est pas du tout ça ! » s'exclama Koharu en niant, le visage rouge.

Anzu continua sans s'arrêter.

« Comment ce ne serait pas ça ? Si tu ne voulais pas utiliser sa réputation à ton avantage, tu n'aurais pas menacé d'aller dire à tes 'copains' à quel point je te tapais sur les nerfs pour qu'ils m'attaquent sur le chemin du retour. Bon, ce n'était peut-être pas lui précisément dont tu parlais à ce moment-là, mais c'est quand même une tactique d'intimidation pour éviter de te salir les mains, donc je maintiens mon point. »

Koharu se mordit la lèvre inférieure et commença à trembler.

Oh mon Dieu. Elle va pleurer.

Puis Anzu asséna le coup final :

« Franchement, à quel point ton ego est fragile ? Tu t'efforces tellement de garder ta façade de fille dure, mais c'est juste pour cacher que tu n'as pas de vrais amis, hein ? »

Ça y est. Le barrage céda, et de grosses larmes la dévalèrent les joues.

« T-tu n'avais pas besoin d'être aussi méchante... » sanglota-t-elle, reniflant plusieurs fois avant de fondre en sanglots.

Embarrassé, je sus que je devais faire quelque chose.

« Allez, Hanashiro ! Là, c'est trop. Tu dois t'excuser. »

« D'accord... »

« Non, pas un simple 'd'accord'. Excuse-toi vraiment. »

Anzu roula des yeux, mais se tourna vers Koharu quand même.

« Désolée. Je ne voulais pas te faire pleurer... même si je savais que ça te toucherait là où ça fait mal. »

« Des excuses sincères... » réprimandai-je.

Pourtant, Anzu ne montrait aucun signe de remords, et les larmes de Koharu ne semblaient pas vouloir cesser.

Assis là, tout nerveux entre les deux, la porte du placard s'ouvrit soudainement et deux petits garçons en sautèrent dehors, probablement les frères cadets de Koharu, à peine âgés de primaire.

« Hé ! Arrêtez de vous en prendre à elle ! » cria l'un d'eux en courant vers Anzu, agitant les bras dans tous les sens.

Dans un rare moment de désarroi, Anzu se couvrit le visage pour tenter désespérément d'esquiver leurs coups tout en leur demandant d'arrêter.

Pendant ce temps, Koharu pleurait toujours à chaudes larmes.

C'était un vrai chaos, et je ne savais pas quoi faire.

Juste à ce moment, la porte s'ouvrit à nouveau, et la mère de Koharu entra avec un plateau de thé glacé.

« Ah ! Voilà les petits coquins ! » dit-elle en les attrapant et en leur tapotant la tête.

Maintenant, les trois frères et sœurs Kawasaki pleuraient bruyamment, et j'avais plus que jamais envie de rentrer chez moi.

« Désolée pour ce petit fiasco, » dit la mère de Koharu en nous appelant dans le couloir pour discuter un moment.

Elle riait nerveusement, les mains posées sur les hanches.

« Enfin bon, j'ai l'impression que c'est ma fille qui a commencé, mais si vous pouviez éviter que ça dégénère à l'avenir, ce serait vraiment apprécié. Elle est vraiment gentille au fond, tu sais. »

Je ne pus que hocher la tête, honteux.

Même Anzu, malgré son absence de remords, s'était maintenant recroquevillée comme un animal réprimandé.

« Vous n'imaginez pas à quelle vitesse elle est sortie de sa chambre quand elle a entendu la sonnette tout à l'heure. Je ne sais pas ce qui se passe avec ses amis à l'école, mais je pense qu'elle doit bien se sentir seule en ce moment.

Évidemment, je ne peux pas vous forcer à enterrer la hache de guerre et à devenir ses amis, mais au moins, essayez de vous entendre, d'accord ? »

« Oui, madame, » répondis-je, puis regardai Anzu, qui hocha simplement la tête.

« Super. Bon, il pleut encore pas mal dehors, alors n'hésitez pas à rester un peu plus longtemps si vous voulez vous détendre. »

Sur ce, la mère de Koharu retourna dans l'autre pièce du couloir.

« Si on veut, hein... » murmurai-je. Après ce qui venait de se passer, ce serait vraiment honteux de partir maintenant.

Nous ouvrîmes donc de nouveau la porte de la chambre de Koharu, où nous trouvâmes les trois frères et sœurs en train de jouer à un jeu de cartes sur son lit.

Mais dès que Koharu nous vit entrer, elle rassembla toutes les cartes et les donna à ses petits frères.

« Bon, retournez dans votre chambre maintenant, » dit-elle, et ils se levèrent docilement.

« Si jamais ils t'embêtent encore, grande sœur, préviens-nous ! » dit l'un des garçons.

« Ouais ! On leur fera payer la prochaine fois ! » ajouta l'autre.

Les deux garçons nous tirèrent la langue en quittant la chambre, emportant avec eux leur adorable complicité fraternelle.

De nouveau seuls dans la pièce avec Koharu, nous restâmes un moment là, un peu mal à l'aise, jusqu'à ce qu'elle propose de s'asseoir, ce que nous fîmes.

« Alors, qu'est-ce que maman vous a dit ? »

« Pas grand-chose, » répondis-je, en notant mentalement avec amusement qu'elle appelait sa mère « Mama » la plupart du temps.

« Elle nous a juste dit de prendre ça calmement. »

« Elle vous a demandé d'être amis avec moi, hein ? »

Je ne pus que sourire timidement.

Koharu attrapa le coussin poire à côté d'elle et y enfouit aussitôt son visage.

« Beurk, elle est trop gênante... C'est nul... Tuez-moi maintenant. »

Évidemment, je savais qu'elle ne voulait pas vraiment mourir, mais ça faisait mal de l'entendre aussi embarrassée.

Pourtant, je n'avais pas assez d'expérience avec les filles pour savoir quoi dire pour m'en sortir.

« Tu as un esprit faible, » coupa Anzu sans pitié.

Ouf, mec. Pas que j'aie de meilleures idées, mais c'était sûr que ça n'allait rien arranger.

Je tentai de jouer les médiateurs une fois de plus.

« Allez, Hanashiro. C'est toi qui es allée trop loin... Montre au moins que tu veux te rattraper, bon sang. »

« À quoi ça sert de faire semblant ? Je ne vais pas revenir sur ce que j'ai dit. »

« Je sais, mais quand même... »

« Tu es trop douce, Tono-kun. »

« Non, c'est toi qui es déraisonnablement dure. »

Alors que nous continuions à nous chamailler, Koharu releva soudain la tête hors de son coussin.

« Hé... Comment tu fais pour être aussi invincible tout le temps, au fait ? » demanda-t-elle à Anzu d'une petite voix timide, comme une élève cherchant des conseils auprès de son maître.

Ce qui, maintenant que j'y pensais, semblait être exactement ça.

Je me tournai et lançai à Anzu le regard le plus sévère possible, lui ordonnant de répondre honnêtement — ou sinon.

Apparemment, elle comprit le message, car elle haussa un peu les épaules et commença à expliquer à contrecœur.

« Je veux dire, c'est pas comme s'il y avait une méthode secrète. Mais... »

« Mais ? »

« Si je devais résumer, je dirais que tout est dans le fait de ne pas avoir peur de mettre quelqu'un KO. »

Eh bien. Ce n'est certainement pas le genre de choses qu'on attend d'entendre de la bouche d'une adolescente.

« Tu dois te fixer des limites claires sur ce que tu es prête à accepter. Genre, si quelqu'un me fait ça, ça ou ça, je lui mets un coup de poing.

Une fois que tu fais ça, c'est plus facile d'analyser les situations et toi-même de façon globale.

Ça t'aide à garder la tête froide et à ne pas laisser tes émotions prendre le dessus. »

« Qu'est-ce que tu veux dire par 'de façon globale'... ? » demanda Koharu en penchant la tête.

« Oui, désolée. Pas la meilleure métaphore. Mais tu connais ces vieux jeux vidéo où tu regardes ton personnage de haut, et tu peux voir ses points de vie et tout ça sur le côté ?

C'est un peu ça, tu essaies de voir tes émotions comme des valeurs quantifiables et d'agir en fonction de la gravité globale de la situation, plutôt que de réagir sur un coup de tête.

Un peu comme si tu ne buvais une potion que quand tu es à moitié mort, tu dois décider consciemment de ne taper quelqu'un que quand il a franchi une certaine limite.

Ah, et il faut toujours porter le premier coup, si possible. Parce que la plupart du temps, un bon coup bien placé suffit à laisser les gens sonnés et incapables de réagir.

Aussi, si tu sais que ton adversaire est beaucoup plus fort que toi, n'aie pas peur de t'armer en conséquence ou de recourir à des méthodes détournées. Tout ce qu'il faut pour gagner. »

C'était une explication surprenamment détaillée, bien que plutôt inquiétante.

Combien de bagarres Anzu avait-elle pu avoir dans sa vie ?

« ...C'est fou. Je ne pourrais jamais faire ça, » dit Koharu en bougonnant.

Pour être honnête, moi non plus.

« Je ne dis pas que tu dois aller chercher la bagarre pour prendre confiance en toi. Mais tu dois apprendre à affronter tes problèmes de front, sinon tu resteras un bluffeur toute ta vie.

Rien ne changera tant que tu ne le feras pas. »

Koharu frissonna visiblement. Son visage devenait pâle.

« Par où commencer, alors ? »

« Ne me demande pas. C'est ton problème. »

On voyait que Koharu allait recommencer à pleurer, alors je donnai un coup de coude à Anzu.

Elle se gratta la tête, visiblement fatiguée de jouer au psy, mais reprit son petit discours quand même.

« Quoi qu'il en soit, je ne dis pas que la violence résout tout. Ce que je veux dire, c'est qu'il faut se fixer ses propres limites et s'y tenir.

Rester fidèle à ses convictions et ne pas se laisser influencer par la pression des autres.

Si tu le fais assez longtemps, non seulement tu gagneras en estime de toi, mais tu deviendras aussi beaucoup plus cool en général.

Rien n'est moins cool que l'insécurité.

C'est cette même insécurité qui t'a poussée à te cacher derrière la réputation de ce voyou capricieux et à laisser tout le monde à l'école croire que vous sortiez ensemble.

C'est bien ça, non ? »

« Je suppose... »

« Voilà. Mon conseil, ce serait de commencer à vivre selon tes propres règles, pour une fois.

Peu importe lesquelles. Fixe-toi juste des objectifs et tiens-les.

Au début, ça sera sûrement dur, mais ça t'aidera à te rapprocher de la personne que tu veux vraiment être, et je suis sûre que tu seras bien plus heureuse au final. »

« La personne que je... veux être... ? »

« Exactement. Parce qu'au fond, il n'y a pas une seule bonne façon de vivre.

Tout ce qu'on peut faire, c'est choisir le chemin qui nous convient le mieux, puis courir aussi vite que possible pour voir jusqu'où on peut aller dans le peu de temps qu'on a, » dit Anzu, avant de pousser un soupir en regardant par la fenêtre.

« Oh, regarde ça. La pluie a enfin fini de tomber. »

Comme nous avions convenu de ne rester que jusqu'à ce que le temps se soit amélioré, Anzu et moi estimâmes qu'il était temps de partir.

Nous nous sommes dit au revoir, sommes sortis par la porte d'entrée, et avons dû plisser les yeux face à l'éclat violent du soleil couchant.

Mais à peine avions-nous descendu les escaliers au bout du couloir extérieur qu'une voix nous appela derrière nous.

En me retournant, je vis que Koharu nous avait rattrapés en pantoufles.

Elle dévala les escaliers en glissant jusqu'à s'arrêter juste devant Anzu, puis commença à jouer nerveusement avec ses pouces, à hauteur du nombril.

« ...Quoi encore ? » demanda Anzu, dubitative.

« Oh, euh... Alors, tout ce que tu viens de dire ? Pour être honnête, tu as carrément tapé dans le mille. C'était tellement précis que t'es soit voyante, soit je suis encore plus transparent que je ne le pensais... »

Bref, euh... Je voulais m'excuser, je suppose. D'avoir été une personne horrible avec toi jusqu'à maintenant. Je suis désolée. »

Koharu baissa la tête très bas, et je restai bouche bée.

Je ne l'avais jamais vue s'excuser auprès d'un prof quand elle avait des ennuis, alors la voir s'humilier ainsi était presque surréaliste.

Ce que venait de dire Anzu avait clairement déclenché un changement en elle.

Anzu elle-même semblait assez surprise. Il y eut un long silence avant qu'elle ne réponde enfin à ses excuses.

« ...C'est bon. Je n'y suis pas restée accrochée. »

« Bon, si tu le dis... Oh, et Tono ? »

« Oui ? » répondis-je.

« Je te dois ça. » Koharu sortit de sa poche plusieurs billets de trois mille yens, qu'elle me fourra presque dans la main.

« Attends, c'est pour quoi ? Je ne t'ai jamais prêté autant d'argent... »

« C'est pour te rembourser tout ce que je t'ai extorqué. Je ne me souviens plus du montant exact, alors désolée si ce n'est pas assez. »

« Non, ce n'est pas grave. Ne t'en fais pas. »

« Si, ça l'est. Je veux vraiment tourner la page, alors prends-les, d'accord ? »

Tourner la page, hein ? Je ne pouvais pas vraiment dire non dans ce cas, me dis-je.

« D'accord. Si tu insistes. »

Je rangeai les billets, puis nous disons encore une fois au revoir à Koharu avant de quitter l'immeuble.

Nous marchâmes en silence le long du trottoir mouillé par la pluie, inspirant l'odeur fraîche de la précipitation qui montait de l'asphalte.

D'innombrables flaques parsemaient la route — la plus grande et la plus transparente reflétant la lumière aveuglante du soleil couchant.

Nous arrivâmes bientôt à l'arrêt de bus. Je regardai l'horaire : le prochain bus n'arriverait pas avant vingt minutes.

Malheureusement pour nous, le banc à proximité était complètement trempé, alors nous n'eûmes pas d'autre choix que d'attendre côte à côte sur le bas-côté de la route.

Le silence régnait tout autour. Au loin, une cigale solitaire chantait son air du soir.

« Eh bien, je suis content qu'on ait réussi à la remettre sur pied, » dis-je pour remplir le silence.

Je m'attendais à un « hum » d'Anzu, mais aucune réponse ne vint.

Curieux, je la regardai. Elle fixait droit devant elle.

Son profil semblait presque scintiller dans les derniers rayons de soleil qui s'éloignaient.

Puis j'observai ses lèvres pincées s'ouvrir lentement pour prononcer quelques mots ciblés :

« Tu as un faible pour Kawasaki ? »

J'étais tellement pris au dépourvu que je ne pus répondre tout de suite.

« Moi ? Non, sans blague — tu rigoles ? Elle est comme un prédateur au sommet de la chaîne alimentaire ; on n'est même pas sur le même niveau. Si elle est une orque tueuse, alors moi je suis une petite méduse insignifiante. »

« Hum, » grogna-t-elle, dubitative.

« D'où ça sort ? »

« Eh bien, tu sembles vraiment t'inquiéter pour elle. »

« Moi ? »

J'allais nier, mais mes mots restèrent coincés dans ma gorge en repensant à Shohei qui avait dit quasiment la même chose.

Cette histoire de syndrome de Stockholm.

Peut-être que, de l'extérieur, ça faisait vraiment croire que j'avais un faible pour Koharu.

Ce n'était pas du tout le cas, pour être clair.

Oui, elle était jolie, mais son caractère était nul.

Elle était autoritaire, menaçante, sans parler d'être têtue et égoïste, tout en restant une pleurnicheuse au fond...

Attends.

« Oh. Ouais, euh... Je pense que je sais pourquoi. »

« Dis-moi. »

« Parce qu'elle me rappelle un peu ma petite sœur, d'une certaine façon. »

« Tu veux dire son visage, ou quoi ? »

« Non, son caractère. Karen pouvait être vraiment têtue aussi.

Pas de façon égoïste — elle faisait des caprices et pleurait parfois, mais c'était juste une façade pour empêcher mes parents de se disputer ou autre.

Elle était plutôt calculatrice. »

Karen avait été une enfant très maligne.

Elle avait vite compris que, pour beaucoup de familles, c'étaient les enfants qui maintenaient le mariage.

Dès que nos parents commençaient à avoir une dispute, même légère, elle le remarquait tout de suite et commençait à leur supplier de nous emmener au parc d'attractions ou à l'aquarium, n'importe quoi, pour détendre l'atmosphère et les forcer à faire la paix.

Je savais que ce n'était pas que mon imagination ; elle avait vraiment été têtue exprès.

« ...Je ne suis pas sûr de comprendre, » dit Anzu.

« Oui, désolé. Je suis mauvais pour expliquer ce genre de choses. Mais crois-moi, je n'ai absolument aucun sentiment particulier pour Kawasaki ou quoi que ce soit, » dis-je pour clore la discussion avant qu'elle ne parte dans tous les sens.

Puis je lançai une question en retour :

« En plus, toi aussi tu sembles bien t'inquiéter pour elle, tu sais. Avec tous ces vrais conseils de vie que tu lui as donnés. »

« C'est juste parce que... sa mère nous a demandé de nous entendre avec elle. »

« Je suis presque sûr qu'elle voulait dire 'vous les enfants, soyez sages', pas 'faites littéralement changer d'avis ma fille et qu'elle se réforme'... »

« Eh bien, certains d'entre nous sont des surdoués, Tono-kun. »

Je n'avais rien à répondre à ça — surtout que la preuve était là.

Anzu avait eu un impact vraiment positif sur Koharu... du moins pour l'instant.

Si ça durerait, c'était une autre histoire.

Sur ce, la conversation s'éteignit, et nous restâmes silencieux jusqu'à l'arrivée du bus.

Ce n'était pas un silence désagréable.

Parfois, être simplement seul avec quelqu'un, même sans parler, c'est agréable.

La scène suivante, je me retrouvai à l'aquarium, entouré d'un monde d'un bleu éthéré.

Les lumières circulaires du tunnel sous-marin étaient tamisées, et il y avait peu de monde.

À travers le verre épais du plafond, je regardai un énorme requin-baleine flotter tranquillement au-dessus de ma tête.

À côté, un banc de sardines nageait si serré qu'ils semblaient former un poisson encore plus grand que le requin.

Je savais que je n'étais pas censé être là — ne serait-ce que parce que ma sœur décédée était accroupie devant la vitre à côté de moi.

Puis les rouages se mirent à tourner dans ma tête, et je compris qu'il n'y avait qu'une seule explication à ce phénomène bizarre.

J'étais en train de rêver, le rêve du jour où nous étions allés à l'aquarium en famille, juste quelques semaines avant que Karen ne décède.

« C'est tellement beau, » murmura Karen en pressant ses mains contre la vitre.

Pourtant, son expression racontait autre chose ; elle semblait un peu léthargique.

Je supposai que ses jambes étaient fatiguées, vu la façon dont elle bougeait son poids d'une cheville à l'autre.

Voulant partager ce rêve lucide avec elle le plus longtemps possible, je remontai mes souvenirs et essayai de répondre avec les mêmes mots que j'avais dits à l'époque.

« Tu veux rentrer bientôt ? »

« Mmm, non, » dit Karen, sa queue de cheval oscillant alors qu'elle secouait la tête. « Maman et Papa ont encore besoin de temps pour se réconcilier. Restons un peu plus longtemps. »

Nos parents se tenaient un peu plus loin, veillant sur nous tout en parlant de je ne sais quoi.

Je les entendais rire de temps en temps, ce qui me fit penser que ça allait mieux.

« Bon, si tes pieds te font mal, je peux te porter sur mon dos, » proposai-je.

« Mieux ! Laisse-moi monter sur tes épaules ! » dit Karen, mettant la barre plus haut.

« Quoi ? Ici ? »

« Allez, s'il te plaît ! »

Karen commença à tirer sur le coin de ma chemise, étirant le tissu en le secouant de gauche à droite.

À contrecœur, je m'agenouillai et la laissai grimper sur mes épaules.

Je lui tenais fermement les chevilles en me relevant, et elle se mit à glousser de joie.

Elle posa ses mains sur ma tête, puis attrapa une grosse touffe de mes cheveux qu'elle rassembla en un petit chignon avec un élastique.

C'était mon « joystick », que Karen pouvait tirer dans la direction où elle voulait me faire avancer.

C'était en gros une version plus avancée de jouer au cheval, mais on s'amusait bien.

« En avant, Brobot ! » disait-elle, et je marchais en faisant des bruits de moteurs hydrauliques avec ma bouche à chaque pas (elle adorait ça).

Quand je me fatiguais, je disais « Demande de ravitaillement », et elle sautait à terre pour me laisser souffler.

Quand elle me disait de tirer mes lasers, je donnais un coup de pied à tout petit objet sur notre chemin (pas très convaincant comme laser, mais ça faisait l'affaire).

« Tu t'amuses, Kaoru ? »

« Oui, » répondis-je.

Si Karen voulait que je l'emmène quelque part, alors je voulais y aller aussi.

Son sourire valait tous les efforts.

« Oui ? Tant mieux, » Karen lâcha le joystick et passa doucement ses doigts dans mes cheveux.

« Je suis contente qu'on soit venus. »

Je fus réveillé par le bruit de mon réveil, et j'ouvris les yeux sur le plafond familier de ma chambre.

Des particules de poussière dansaient dans les quelques rayons de soleil matinaux qui passaient à travers les rideaux.

Je me redressai et coupai le réveil, encore sous le choc de la vivacité de ce rêve.

Si je me souvenais bien, nous étions allés voir le spectacle des dauphins juste après ça.

Karen et moi étions assis au premier rang (appelé « zone éclaboussures »), et étions donc trempés à la fin du spectacle — mais on riait aux éclats malgré tout.

Les dauphins étaient tellement espiègles et joueurs qu'on ne pouvait pas s'empêcher de rire.

Ce n'était pas le seul souvenir agréable de cette époque — quand Karen était avec nous, chaque jour était rempli de merveilles.

Si seulement elle était encore vivante, peut-être que ça aurait duré jusqu'à aujourd'hui.

Je sortis du lit et me dirigeai vers le couloir.

Après avoir vérifié que mon père ne rôdait pas dans la cuisine, je sortis par la porte latérale vers le jardin, qui était tombé en complète négligence depuis la disparition de ma mère.

Je me mis à genoux sous la fenêtre de la salle de bain et glissai la main dans l'espace sous la maison ; je trouvai rapidement ce que je cherchais et le sortis.

C'était une grande boîte en métal rectangulaire, à l'origine destinée à contenir des crackers de riz ou quelque chose du genre, mais que Karen et moi avions réutilisée comme cachette secrète pour y ranger nos plus grands trésors — un trèfle à quatre feuilles, des billes de bouteilles ramune — ce genre de choses.

Maintenant, elle contenait aussi quelques objets que Karen avait chéris, comme son peigne préféré et son doudou, ainsi que certaines de mes photos préférées d'elle.

C'était un genre de capsule temporelle, une boîte-mémoire dédiée à sa mémoire.

En ouvrant le couvercle, la première chose qui me sauta aux yeux fut sa vieille paire de sandales rouges.

Avec celle que j'avais trouvée récemment dans le tunnel d'Urashima, elles formaient de nouveau une paire complète.

Les regarder ainsi me réchauffait le cœur ; ça me donnait de l'espoir que Karen soit vraiment quelque part, quelque part dans ce monde.

Ne t'inquiète pas, Karen. Je te retrouverai. Attends-moi juste un peu plus longtemps.

Sur cette promesse silencieuse, presque comme une prière, je refermai le couvercle et remis la boîte à trésors sous la maison, là où elle avait toujours été depuis notre enfance.

La cachette secrète que Karen et moi avions choisie ensemble.

J'aurais aimé sortir la boîte des intempéries et la mettre dans ma chambre ou quelque part à l'abri, mais je savais que si mon père la trouvait, il risquait de la jeter.

Alors je l'avais laissée là pour qu'elle soit en sécurité.

Je gardais encore en mémoire le souvenir de son accès de colère quand il avait jeté tous les objets de la chambre de Karen après la disparition de notre mère.

C'était surtout pour ça que je n'avais que peu de souvenirs matériels d'elle.

Je lui en voulais, évidemment, mais je savais que m'énerver contre lui ne ferait de bien à personne.

Au contraire, ça aurait encore plus fracturé notre relation.

Je me relevai d'un bond et vérifiai l'heure sur mon téléphone.

Il venait juste de sonner 7 heures du matin.

Je retournai dans ma chambre pour me préparer pour l'école.

Nous étions à la mi-juillet, et la chaleur étouffante de l'été ne faisait que s'intensifier.

En franchissant la porte principale du campus, quelques filles passèrent en courant, tenant leurs sacs comme des parapluies improvisés pour se protéger du soleil.

Je changeai de chaussures pour mes chaussons d'intérieur, puis traversai le couloir pour entrer dans la classe 2-A.

Avant d'atteindre mon bureau, je remarquai une nouvelle fille dans la classe.

Elle avait les cheveux noirs coupés au carré et portait de grosses lunettes.

Elle ressemblait à une fille ordinaire, pourtant, je ne pouvais pas me défaire de l'impression de l'avoir déjà vue quelque part.

Puis ça me frappa : c'était Koharu.

Elle avait recoloré ses cheveux dans leur teinte naturelle, et sa jupe descendait maintenant jusqu'aux genoux.

Un changement radical comparé à son ancienne allure de fille rebelle.

« Euh, Koharu ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Dis-moi que ce n'est pas ton nouveau look, » lança une fille de son ancienne bande, moqueuse, ne perdant pas de temps pour se moquer d'elle.

Koharu répondit simplement par un non-dit, ni confirmant ni infirmant, et tenta de passer à autre chose.

La voir sourire timidement et balbutier était un contraste si fort avec son habituel air hautain que je n'y aurais pas cru si je n'avais pas eu le contexte de la veille.

« Mec, tu crois qu'elle a perdu un pari ou quoi ? » chuchota Shohei à mon oreille.

Je ne l'avais même pas vu arriver à côté de mon bureau.

« Je parierais plutôt qu'elle a décidé de tourner la page. »

« Une narcissique comme elle qui tourne la page ? Jamais je n'aurais cru voir ça. »

« Ouais, bah. Elle a traversé pas mal de choses récemment. »

« Je dis ça, surtout après que la nouvelle fille l'ait humiliée. D'ailleurs, vous êtes allés où avec elle après les cours hier ? »

« C-comment tu sais ça ? » bafouillai-je, complètement pris au dépourvu.

« Wow, alors vous avez traîné ensemble, hein ? Un gars du club de calligraphie a dit l'avoir vue assise à côté d'un type dans le bus hier. Elle est un peu la star du lycée en ce moment, tu vois.

Bref, je lui ai demandé de décrire le gars avec elle, et ça ressemblait beaucoup à toi, alors j'ai lancé une question pour voir si tu mordais à l'hameçon. »

Ah. Je m'étais fait prendre au piège.

« Alors ? Qu'est-ce qui se passe entre vous ? » demanda Shohei, la voix pleine de curiosité.

« Rien d'aussi scandaleux que tu l'espères, » dis-je en roulant des yeux.

« On ne sort pas ensemble. On n'est même pas encore amis, techniquement. »

« Alors pourquoi tu étais dans le bus avec elle, hein ? La dernière fois que j'ai vérifié, tu rentrais en train. »

« On devait juste déposer ses devoirs d'été chez Kawasaki. »

« Vous deux, vous deviez ? Comment ça s'est passé ? »

« C'est une longue histoire, mec. Ça me prendrait des années de résumé. Par respect pour ton temps et le mien, on va faire comme si on n'en parlait pas, d'accord ? »

« Pas besoin d'être con, mec, » ricana Shohei.

Visiblement, il avait compris que j'étais juste trop paresseux pour expliquer.

« Mais bon, ça ne me surprend pas trop. Vous avez beaucoup en commun, après tout. »

« Quoi ? Ouais, c'est ça. Qu'est-ce qu'on aurait en commun, elle et moi ? »

« Pour commencer, vous ne vous ouvrez jamais aux autres. Et d'après ce que je vois, elle est pareille. On dirait que vous êtes sur la même longueur d'onde, cherchant à avoir le moins affaire possible aux autres. »

« ...T'es devenu mon psy maintenant ? »

« Non, j'aime juste observer les gens et analyser la psychologie derrière leur comportement. C'est un de mes hobbies. »

« Première fois que j'entends ça. »

Avant qu'on ait pu finir, la sonnerie annonçant le début du premier cours retentit.

Shohei me fit un signe de paix et retourna à sa place.

Peu après, ce fut l'heure du déjeuner.

Normalement, Koharu aurait mangé avec sa bande autour de son bureau, mais aujourd'hui, elle se leva en tenant sa boîte à repas dès la fin du cours.

Je la regardai avec curiosité, me demandant où elle allait.

À ma grande surprise, elle se dirigea droit vers le bureau d'Anzu et lui tendit timidement son déjeuner.

« ...Euh, tu permets que je mange ici aujourd'hui ? »

Des murmures parcoururent la classe. Même Anzu, qui s'apprêtait à ouvrir son sac à sandwich, sembla un peu déconcertée par la demande.

« Comme tu veux, je suppose, » répondit Anzu.

La permission accordée, Koharu retourna chercher sa chaise et la traîna jusqu'au bureau d'Anzu.

Elle ouvrit sa boîte à repas et la posa sur la table.

C'était une scène étrange à voir : ces deux anciennes ennemies, qui s'étaient battues il y a à peine quelques jours, partageaient désormais un repas silencieux en tant qu'égalités.

Mais la paix ne dura pas longtemps, car une fille Haneda, qui avait autrefois fait partie du groupe de Koharu, s'approcha avec un grand sourire moqueur.

« Euh, Koharu chérie ? Pourquoi tu déjeunes avec elle ? »

Je compris à son ton qu'elle n'était pas énervée que Koharu mange avec quelqu'un d'autre ; elle cherchait juste une nouvelle occasion de ridiculiser leur ancienne reine déchue.

Koharu baissa les yeux, visiblement mal à l'aise.

« Parce que... » commença-t-elle, marmonnant trop bas pour que je comprenne la suite.

« Pardon, quoi ? Tu peux répéter un peu plus fort ? » demanda la fille.

« Parce que je veux apprendre à être comme elle un jour ! »

Un silence glacial tomba dans la classe.

On aurait pu entendre une aiguille tomber.

La fille Haneda resta bouche bée, et Anzu fut tout aussi surprise.

Pourtant, même moi, je n'aurais jamais prévu un changement aussi radical.

Je pensais qu'elle mangeait avec Anzu parce qu'elle trouvait trop risqué de tenter de réintégrer son ancien groupe et qu'elle était désespérée.

Mais peut-être que c'était la vraie raison, et que Koharu avait juste sorti cette réponse comme excuse.

Cependant, dès que l'ancienne amie de Koharu réalisa que ce n'était pas une blague, elle éclata de rire.

« Ha ha ha ha ! Pardon, quoi ? Tu peux pas être sérieuse, hein ?! »

Des railleries et des ricanements éclatèrent parmi les autres élèves qui murmuraient entre eux.

« Heh. On dirait que quelqu'un a compris qu'elle n'était pas si importante que ça. »

« Son rôle de dominatrice rebelle, c'était juste pour faire genre, hein ? »

« Ce coup de poing lui a complètement brouillé le cerveau ou quoi ? »

C'était comme une lapidation publique, mais avec des mots au lieu de pierres.

Pourtant, Koharu encaissait du mieux qu'elle pouvait, bien que son visage soit rouge vif et que tout son corps tremblât.

« C'est hilarant, » continua la fille Haneda. « Comment tu comptes faire ça, hein ? Tu vas juste rester une perdante antisociale à partir de maintenant ? »

« Ce ne sont pas tes affaires... Laisse-moi tranquille. »

« Oh, arrête de faire ta tête ! Bien sûr que c'est mes affaires ! On est amies, non ? »

Haneda harcelait Koharu en la secouant par les épaules.

Pour une soi-disant amie, elle se montrait bien cruelle.

Koharu ne ripostait pas ; elle restait là, refusant de croiser le regard.

« Allez, parle un peu ! » insista la fille, presque en faisant tomber Koharu de sa chaise.

En tirant sur ses bras, une de ses mains accrocha la nappe que Koharu avait mise sous sa boîte à repas, la faisant violemment glisser sur le bureau.

Avant que Koharu ne puisse réagir, son repas fut projeté en l'air par l'élan.

Même la fille qui la harcelait n'avait pas prévu d'aller aussi loin, vu son expression horrifiée.

Mais au lieu de s'excuser, Haneda décida d'en rajouter et tourna simplement le nez.

« Ce n'était pas intentionnel, pour info. C'est ta faute si tu n'as pas répondu à ma question. Pas vrai ? »

Haneda chercha l'approbation de l'ancienne bande de Koharu.

Ils hochèrent tous la tête et la soutiennent par des paroles moqueuses.

Aucun ne prend le parti de Koharu.

Koharu ouvrit la bouche pour parler, mais se retira et s'agenouilla pour commencer à ramasser son repas tombé par terre.

La voir ainsi, courbée, vaincue, avec des larmes de résignation dans les yeux, faisait mal à regarder.

Je dépose rapidement ma nourriture pour me lever et lui proposer mon aide.

Mais avant que je ne puisse faire quoi que ce soit, un bruit strident retentit : quelqu'un tira brusquement sa chaise en arrière.

« Kawasaki. »

C'était Anzu.

Elle se leva, impassible, et s'avança pour se tenir aux côtés de Koharu.

C'était la dernière personne à laquelle je m'attendais pour intervenir, mais dès qu'elle se leva, la fille Haneda se mit à trembler de peur.

« Tu as dit il y a un instant que tu voulais être plus comme moi, non ? »

Anzu demanda à Koharu, qui hocha simplement la tête, stupéfaite.

« Alors regarde et apprend. Je vais te montrer exactement quoi faire quand quelqu'un dépasse tes limites. »

Anzu se tourna lentement vers l'agresseur de Koharu, serra les poings et les leva à hauteur des yeux, comme un boxeur.

Toute la classe pouvait voir qu'elle était plus que prête à frapper cette fille, dont le visage devint soudainement livide.

« H-hey, attends une minute ! Je ne cherche pas la bagarre avec toi ! Reste loin de moi, espèce de freak ! »

Haneda agitait frénétiquement les mains de droite à gauche pour montrer qu'elle ne voulait aucun problème.

Elle fit volte-face et retourna précipitamment à son bureau.

« Humph. Que du vent, pas un coup, » ricana Anzu, puis sortit un mouchoir de sa poche et commença silencieusement à essuyer la nourriture tombée par terre.

Bien que Koharu semblait complètement perdue face à cette soudaine gentillesse d'Anzu, elle prit au moins la peine de remercier timidement : « Merci... »

Je poussai un long soupir. Pendant un instant, je ne savais pas comment ça allait finir.

J'étais content qu'on ait évité une nouvelle altercation.

Cela dit, je n'arrivais pas à croire à quel point Koharu avait changé en une nuit ; on aurait dit qu'elle aspirait vraiment à devenir comme Anzu un jour, ce qui expliquait probablement pourquoi elle s'efforçait de rester calme, peu importe comment Haneda essayait de la provoquer.

Je devais respecter la détermination qu'il fallait pour décider de se reconstruire complètement.

Koharu venait de gagner beaucoup de respect à mes yeux.

Plusieurs heures avaient passé depuis ce tumulte du déjeuner, et je coupais à travers un fourré dense sur un sentier rarement emprunté, de nuit, avec seulement ma lampe de poche de poche pour éclairer le chemin.

Ces sentiers de montagne étaient étonnamment bruyants la nuit — peut-être même plus que les cigales hurlantes de l'après-midi.

Une multitude d'insectes se disputaient l'attention sonore, tandis que le cri constant des engoulevants résonnait dans toute la forêt.

« Ugh, c'est nul... »

J'avais pris soin de m'asperger de spray anti-insectes avant de partir, mais j'avais déjà trois piqûres de moustiques.

C'était une grave erreur de ne pas porter de manches longues.

J'aurais adoré longer les voies ferrées à nouveau, où il n'y avait pas ce maudit sous-bois à craindre, mais après l'avertissement de Mme H l'autre jour, je ne pouvais plus prendre ce risque.

Alors, c'était sentiers non balisés et piqûres de moustiques.

Finalement, après une longue lutte avec mère nature, j'arrivai enfin à l'escalier en bois menant au tunnel d'Urashima.

En descendant, je remarquai une lumière blanche provenant juste devant l'entrée.

Pensant que c'était Anzu, j'accélérai le pas — et effectivement, c'était elle.

Elle était accroupie, serrant fermement sa lampe de poche à deux mains pour éclairer le sol devant elle.

Elle ne m'avait pas encore remarqué.

« Hé, on dirait que tu m'as battue cette fois, » lui lançai-je en arrivant au bas des escaliers.

Elle bondit debout comme si elle avait vu un fantôme et braqua sa lampe sur moi.

Heureusement, j'eus le réflexe de me protéger les yeux à temps.

« T'es en retard ! » cria-t-elle.

Je vérifiai mon téléphone. Il était 20h.

« Je suis pas pile à l'heure, alors ? »

« Tu devrais être là cinq minutes en avance ! Tout le monde le sait ! »

« Ah oui ? C'est toi qui étais plus de trente minutes en retard la dernière fois. »

« Rien à voir ! C'était en plein jour ! Tu peux pas laisser une pauvre fille innocente toute seule ici la nuit ! Et si j'avais été dévorée par un animal sauvage et qu'on avait retrouvé mes os rongés au petit matin sans pouvoir m'identifier ?! »

« Je suis sûr que ça n'arrivera jamais. Ce n'est pas la savane africaine, pour autant que je sache.

Et puis, si t'avais vraiment pas envie de venir la nuit, pourquoi on l'a pas fait demain matin ? »

« Je te l'ai déjà dit ! Parce que je veux faire autant d'investigations que possible ce week-end ! »

C'est vrai. On était vendredi 12 juillet.

On avait congé samedi, et lundi c'était la journée de la fondation de l'école, donc aussi un jour off.

En clair, on avait un week-end de trois jours — ce qui était précieux pour nous, puisque notre plus gros obstacle pour explorer le tunnel d'Urashima, c'était le temps.

Même une petite enquête dans les profondeurs du tunnel coûtait énormément de temps.

Alors avoir trois jours d'affilée à disposition, c'était un atout rare et précieux.

Commencer ce soir plutôt que demain matin nous donnait encore douze heures de plus à utiliser, donc Anzu avait raison.

Malgré ce temps en plus, on ne pourrait rester dans le tunnel que deux minutes au total.

J'avais même obtenu la permission de mon père pour passer le week-end chez un ami, rien que pour ces deux petites minutes.

« On n'a pas le temps de traîner ici à parler.

Tu te souviens bien de tout ce qu'on a vu en préparation, hein ?

Alors, allons-y. »

Anzu me prit la main et me traîna avec elle alors qu'on faisait nos premiers pas dans la gueule béante du tunnel d'Urashima.

Le courant d'air tiède à l'intérieur me chatouillait la nuque.

On aurait cru qu'il ferait frais ici à cette heure tardive, mais quelque chose dans l'obscurité et l'humidité étouffante du passage rendait la respiration difficile.

Je voulais en finir au plus vite pour retrouver l'air frais dehors.

Notre objectif principal était d'estimer la longueur du tunnel.

Le plan : courir aussi vite et aussi loin que possible après avoir passé la limite, puis revenir en courant directement.

« En gros, » commença Anzu, « si on ne peut rester que deux minutes au total, on devrait pouvoir parcourir environ trois cents mètres en sprintant à fond.

Avec notre altitude actuelle et la circonférence de la colline que traverse le tunnel, il ne devrait même pas y avoir trois cents mètres de tunnel à traverser.

Si tout se passe bien, on devrait pouvoir en sortir de l'autre côté. »

« Oh, belle analyse. Je suis impressionné ! »

« Par quoi ? »

« Je sais pas. Tu as l'air de savoir de quoi tu parles. »

« Oh, pfft, » ricana-t-elle. « Donc tu aimes juste le son de ma voix, hein ? Compris. »

Mec... Elle doit sûrement me prendre pour un idiot, non ?

« Bref, l'autre jour, j'ai fait des recherches perso à la bibliothèque, » continua-t-elle.

« J'ai essayé de trouver des pistes sur le tunnel d'Urashima, mais il n'y avait rien d'utile ni sur le net ni dans les livres sur les légendes urbaines que j'ai consultés.

Donc on doit vraiment se fier à nos propres sensations et expériences. »

« Putain, Hanashiro, tu bosses dur sur ce truc... Euh, mais tu peux lâcher ma main maintenant ? Tu serres vraiment fort. »

Anzu s'arrêta net et desserra immédiatement son emprise mortelle sur ma main, qu'elle avait gardée depuis qu'elle m'avait traîné dans le tunnel.

Si c'avait été une simple main dans la main tendre, je n'aurais rien dit (même si intérieurement ça me rendait fou), mais elle s'était enfoncé les ongles dans ma peau, alors je devais le signaler.

« D-d'accord, désolée. Ce serait bête qu'on se tienne la main tout le temps. »

« Enfin, si tu veux tenir la main, ça me dérange pas. Juste pas comme ça... »

« C'est bon. Laisse tomber. Allez, on y va. »

Anzu me poussa en avant.

Je recommençai à marcher, mais bientôt quelque chose me tira en arrière.

Anzu tenait le dos de ma chemise à deux mains, debout à quelques centimètres derrière moi — au point qu'à chaque pas, les pointes de ses chaussures heurtaient mes chevilles.

C'était probablement la façon la moins efficace de marcher dans toute l'histoire de l'humanité.

« Hanashiro, t'as peur du noir ou quoi ? » demandai-je en avançant maladroitement.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Je devinais que j'avais raison.

J'avais eu ce pressentiment à cause de son comportement étrange dès notre rencontre ce soir.

« Ouais, alors ? Tu as un problème avec ça ? » admit-elle enfin, sur la défensive et avec un peu de venin dans la voix.

« Non, je te juge pas pour ça. Je suis juste curieux. Mais tu semblais plutôt à l'aise les dernières fois qu'on est venus ici, » rappelai-je en pensant aux fois où elle m'avait suivi et celle d'après.

Je ne l'avais pas vue effrayée une seule fois.

« Ouais, mais c'était en journée. Il faisait encore jour dehors, donc on voyait un peu dans le tunnel. C'est la seule raison pour laquelle j'ai tenu le coup. Maintenant qu'il fait nuit, c'est fini.

Il fait complètement noir dehors, et ici aussi.

Genre, si nos lampes s'éteignent toutes les deux ? Je crois que je ferais une crise de panique. »

« Wow, c'est à ce point effrayant pour toi ? »

« Oui, imbécile. Toi, t'es bizarre de pas être du tout perturbé. Comment tu peux pas avoir l'impression d'étouffer quand l'obscurité t'enferme ?

Quand elle avale tout autour de toi, que la pression monte doucement en dissolvant ton monde peu à peu... ? »

Tandis qu'elle continuait à marmonner sa peur, j'eus soudain le sentiment d'avoir une responsabilité morale.

Après tout, j'étais le crétin qui lui avait demandé de lâcher ma main parce que ça faisait mal, alors qu'elle, elle affrontait l'une de ses plus grandes peurs et cherchait n'importe quoi à quoi se raccrocher pour se sentir plus en sécurité.

Comment n'avais-je pas fait le lien plus tôt ?

J'étais un homme pathétique, sans parler d'un ami.

Je pris une profonde inspiration, puis posai fermement ma main sur celle d'Anzu, la serrant doucement.

Elle se tendit et trembla un instant, puis serra la mienne en retour.

Ça ne dura pas plus de trois secondes, et aucun mot ne fut prononcé — mais les émotions non dites échangées entre nous ce moment-là furent plus profondes et intimes que tout ce qu'on avait partagé auparavant.

Rapidement, je commençai à me sentir très gêné et embarrassé par ce que je venais de faire.

Je tentai désespérément de relancer la conversation pour qu'on arrête de s'attarder là-dessus.

« Je dois dire que je suis un peu surpris ; je pensais que tu n'avais peur de rien.

Un événement traumatisant a-t-il déclenché ta peur du noir ? »

« Oui. Quand j'étais à l'école primaire, je me suis battue avec un camarade, et ils m'ont enfermée dans un casier.

Depuis, j'ai peur du noir et des espaces clos. »

« O-oh. Je vois. »

D'une manière ou d'une autre, j'avais encore réussi à rendre la situation gênante.

Je ne savais pas pourquoi j'avais pensé que parler de traumatismes passés serait un sujet léger, mais c'était clairement plus lourd que ce à quoi je m'attendais.

« Pour être clair, je n'ai pas été harcelée ou quoi. C'était juste un cas rare où j'ai cherché la bagarre et perdu, en fait.

J'ai fini par comprendre comment ouvrir le casier de l'intérieur, puis j'ai tabassé le gamin qui m'avait enfermée avec un balai, donc j'ai eu le dernier mot quand même. »

« Ha ha. Ça, ça ressemble plus à la Hanashiro que je connais. »

« Est-ce qu'il y a quelque chose qui te fait peur, Tono-kun ? »

« Bien sûr. Je ne pourrais pas toutes les citer d'un coup, mais y a plein de trucs qui me font flipper. »

« D'accord, alors quelle est ta plus grande peur, numéro un ? »

« Numéro un ? Hrm, laisse-moi réfléchir... »

La question était difficile.

Évidemment, je pouvais énumérer plein de choses qui me terrifiaient, mais les classer par ordre était le vrai défi.

Me faire bouffer par un requin, me faire déchiqueter par un ours, les tremblements de terre, attraper une maladie mortelle...

À peu près tout ce que le commun des mortels craint, moi aussi.

Je supposais que le lien principal entre toutes ces peurs, c'était la peur générale de mourir, ou la mort elle-même.

C'était une peur primale, instinctive, ancrée en tous les êtres vivants, donc ce n'était pas vraiment quelque chose d'unique à moi.

Alors, moi, Kaoru Tono, qu'est-ce que je redoute plus que tout ?

Était-ce lié à la mort ?

Probablement la mort d'un être cher.

« Ouais, je sais pas trop. Rien ne me vient vraiment à l'esprit, désolé. »

« Vraiment ? Hum. »

Anzu avait l'air un peu déçue par cette réponse banale, mais je ne voulais pas assombrir l'ambiance en creusant plus lourd encore.

Cela dit, j'étais assez sûr que la réponse que j'avais trouvée était la bonne, même si je ne la dirais pas à voix haute.

« Hé, regarde ça. »

Je pointai devant moi en apercevant une lumière plus loin dans le tunnel, probablement les torches fixées aux murs.

Nous approchions rapidement du torii.

Anzu et moi accélérâmes le pas pour un jogging rapide.

Arrivés au premier torii, j'éteignis ma lampe de poche et la glissai dans ma poche — on n'en aurait plus besoin à partir de là.

Maintenant qu'on avait une source de lumière fiable, Anzu desserra lentement sa prise sur ma chemise.

« Bon, » dis-je en avalant ma salive. « Maintenant, la partie difficile commence. »

Nous avons seulement deux minutes.

Une fois passés sous le premier torii, nous devons courir aussi loin que possible pendant une minute, puis utiliser la minute restante pour revenir.

Je réglai le chronomètre de mon téléphone pour ne pas perdre la notion du temps.

« Ok, on est prêts. Dis-moi quand. »

« Prête quand tu veux, » dit Anzu.

Son expression était sérieuse, mais on sentait un léger doute dans sa voix.

Pourtant, elle ne semblait pas avoir peur — l'étincelle rebelle que je voyais dans ses yeux alors qu'elle fixait le tunnel était pleine de curiosité intrépide et d'une volonté déterminée.

Il n'y avait clairement aucune raison de s'inquiéter pour elle.

« Parfait. Dès que je dis 'go', » déclarai-je en plaçant une jambe en avant, prêt à partir, « à vos marques, prêts... Partez ! »

J'appuyai sur le bouton de démarrage du chronomètre, et nous nous mîmes à courir, moi en tête.

Les torii défilaient un à un alors que je filais dans le couloir à environ quatre-vingts pour cent d'un sprint total.

Vu qu'Anzu avait aisément battu toutes les filles de l'équipe d'athlétisme, j'étais sûr qu'elle tiendrait sans problème la cadence, peu importe ma vitesse.

À mesure que je commençais à respirer plus fort, je regardai mon téléphone : seulement dix secondes s'étaient écoulées.

Toujours aucune sortie en vue.

Je jetai un coup d'œil rapide par-dessus mon épaule pour voir comment allait Anzu.

Elle semblait très bien gérer, alors j'accélérai un peu.

Le chronomètre atteignit vingt secondes, puis trente.

Dehors, ce serait demain après-midi.

Jusqu'ici, rien n'avait changé dans le décor du tunnel — juste des torches et des torii à perte de vue.

Soudain, une question familière me revint en tête.

Qu'est-ce qu'Anzu espérait vraiment obtenir du tunnel d'Urashima ?

On avait beaucoup parlé ces derniers jours, mais je n'avais toujours aucune idée du souhait qu'elle voulait voir exaucé par ce tunnel.

Ce n'était pas un sujet qui me rongait constamment, ni même quelque chose qui me regardait forcément, mais je pensais qu'il serait bien qu'on soit sur la même longueur d'onde, surtout si ça risquait de gêner notre enquête.

Je décidai de lui demander dès qu'on sortirait du tunnel.

On approchait de la fin de la première minute, et mes jambes me faisaient un mal de chien.

Alors que je regardais le temps, j'entendis soudain un grand bruissement devant nous.

En relevant la tête, je vis des dizaines — peut-être même des centaines — de feuilles de papier blanc virevolter vers le sol, comme un tourbillon de confettis géants sorti de nulle part.

« Whoa ! »

Une des feuilles, portée par le vent comme un flyer dans un ouragan, me tapa en plein front, me cachant complètement les yeux.

Je paniquai un instant, essayant de l'enlever de mon visage, mais perdis l'équilibre et tombai lourdement au sol.

« Aïe ! » criai-je.

« Tono-kun ?! » s'écria Anzu.

Enfin, le papier glissa doucement de mon visage — juste à temps pour que je voie mon téléphone glisser sur le sol rocheux du tunnel.

L'impact m'avait fait lâcher prise, et il avait roulé presque trois mètres, comme une pierre de curling.

Non ! Il nous faut ce chronomètre !

Je rampai sur les mains et les genoux pour le récupérer.

Heureusement, à part une petite fissure sur l'écran, il semblait intact.

Ouf, merci mon dieu... Attends, oublie ça ! Faut qu'on y aille !

« Désolé ! Allez, on peut pas perdre plus de temps... Hanashiro ? »

J'étais sûr de la trouver soit loin devant, soit à mes côtés prête à m'aider, mais elle n'était ni l'une ni l'autre.

Elle était figée là où j'étais tombé, regardant incrédule une des feuilles de papier qu'elle tenait maintenant dans ses mains.

Le reste était éparpillé en tas à ses pieds. Il devait y en avoir au moins une centaine.

« Hanashiro ? » appelai-je encore, sans réponse.

À voir sa respiration saccadée, elle semblait sur le point d'hyperventiler — mais sûrement pas à cause de la course d'une minute (elle était bien plus en forme que moi).

Quelque chose n'allait vraiment pas.

Je me relevai et courus vers elle.

« Qu'est-ce qui se passe ? Ça va ? » demandai-je.

« M-mai... mais c'est... » murmura-t-elle, hébétée, la voix tremblante.

Je ne savais pas si elle m'avait entendu.

Curieux, je jetai un œil par-dessus son épaule à la feuille.

Elle portait des dessins très grossiers, découpés en cases comme une bande dessinée...

On aurait dit un manga dessiné à la main par un enfant.

Qu'est-ce que ça foutait là, dans le tunnel... ?

Un mystère, assurément, mais on n'avait pas le temps de se poser là-dessus.

Je regardai mon téléphone : on avait dépassé la marque d'une minute.

Une sueur froide coulait sur mon front.

« Hanashiro, il faut qu'on retourne. »

Toujours pas de réponse.

Elle ne tourna même pas la tête vers moi.

Au contraire, elle s'agenouilla et se mit à ramasser frénétiquement toutes les autres feuilles.

« Hanashiro, arrête ! » criai-je, toujours sans succès.

« Qu'est-ce que tu fous ?! On n'a pas le temps pour ça ! »

« Allez-y sans moi ! »

« Quoi ?! T'es folle ?! Je te laisse pas ici ! »

« Eh bien, je ne laisse pas ça ici non plus ! » grogna-t-elle, la voix sauvage et paniquée, comme un animal pris au piège.

La détresse dans sa façon de ramasser ces feuilles montrait clairement que ce n'était pas l'Anzu que je connaissais.

Je compris vite que rien de ce que je dirais ne la ferait changer d'avis.

Un instant, j'envisageai de la tirer de force, mais ça aurait pris trop de temps.

« Pff, très bien ! » grognai-je.

Je m'agenouillai pour l'aider.

Ça semblait la seule option possible.

Dès qu'on eut récupéré toutes les feuilles, on se releva et repartit en sprint aussi vite qu'on put.

On ne pouvait pas perdre une seconde à vérifier le temps — on courut sans arrêt jusqu'à être en sécurité de l'autre côté du torii, là où le temps redevenait normal.

« Ouf... Je suis crevé, mec... »

J'avais dû lutter pour ne pas m'écrouler sur place, mais j'arrivai à tenir jusqu'à ce qu'on soit complètement dehors.

À l'approche de la sortie, l'intérieur du tunnel s'éclaircit peu à peu, et un crescendo progressif du chant local des cigales nous accueillit.

Dès qu'on sortit de l'ombre du tunnel sur l'herbe desséchée, on fut assaillis par le soleil de midi.

Je regardai mon téléphone : il était 13 h, le 16 juillet.

On était entrés dans le tunnel dans la nuit du 12, ce qui voulait dire qu'on y avait passé plus de trois jours et demi.

Et pourtant, malgré ce sacrifice de temps, on ne savait toujours pas jusqu'où il allait.

Tout ce qu'on avait compris de cette expérience, c'est qu'il devait être plus long que trois cents mètres.

Ou plutôt, je suppose qu'on a découvert autre chose.

Je regardai la pile de feuilles dans ma main.

Puis je clignai des yeux. Et au moment suivant, elles avaient disparu.

« Quoi... »

Anzu les avait attrapées à la vitesse de la lumière.

Quoi qu'étaient ces feuilles, elle ne voulait clairement pas que je les voie, et je n'en avais eu qu'un aperçu furtif.

« Hé, euh... Hanashiro ? » demandai-je alors qu'elle me tournait le dos.

« Qu'est-ce que c'est, exactement ? »

« ...rien... »

« Pardon ? Je ne t'entends pas. Tourne-toi et parle un peu plus fort, veux-tu ? »

Anzu ne bougea pas d'un pouce.

« Hellooo... ? » lançai-je. Toujours pas de réponse.

Impatient, je lui attrapai les épaules et la fis tourner moi-même.

Mais en voyant son visage, je restai figé.

Les yeux d'Anzu étaient embués de larmes. Elle pleurait.

Je restai là, sans savoir quoi dire, tandis qu'elle s'essuya rapidement les yeux avec son poignet et reprit son calme.

« Ce n'est rien d'important. Ne t'inquiète pas. »

« Allez, tu peux pas t'attendre à ce que je croie ça. »

Si ces papiers n'avaient pas été importants, elle ne se serait sûrement pas mise à ramper par terre pour les ramasser comme un animal enragé.

D'après ce que je pouvais voir, les feuilles n'étaient ni déchirées ni abîmées, donc impossible qu'un inconnu les ait jetées là, dans le tunnel, il y a des années — surtout avec la façon inexplicable dont elles étaient tombées du plafond.

Je pensais qu'elles faisaient partie de ces « objets impossibles » du tunnel, comme la sandale de Karen ou notre ancien perroquet.

Mais pourquoi des feuilles de papier ? Et pourquoi Anzu pleurait-elle à cause d'elles ?

« C'est ça que tu voulais obtenir ? » demandai-je.

« Non, » répondit-elle.

« Alors c'est quoi ? Dis-moi franchement, je te promets de ne pas juger. »

« Ça ne sert à rien de l'expliquer. »

« Tu n'en sais rien. Pour ce qu'on sait, ça pourrait nous donner un indice majeur sur les mystères du tunnel. »

« ...Je te promets que non. »

La voix d'Anzu trembla légèrement. Il y avait clairement une raison pour laquelle elle ne voulait pas me le dire, quoi qu'il arrive.

Je me demandai si elle céderait si je lui disais que son refus de parler franchement risquait de bloquer notre enquête... Mais je préfèrai laisser tomber.

Oui, peut-être que savoir ça nous ouvrirait une piste, mais si ça devait creuser un fossé entre nous, ça n'en valait pas la peine.

Ce genre de méfiance pouvait aussi faire obstacle à l'enquête, après tout.

Mais il y avait une question que je voulais encore poser.

« Alors, qu'est-ce que tu cherches ? Quel vœu veux-tu que le tunnel exauce ? »

« Je... » Anzu commença, puis s'interrompit — comme si les mots se bloquaient dans sa gorge.

Après une bonne dizaine de secondes, elle réussit à balbutier le reste.

« ...Je ne sais pas encore, en fait. Je pensais découvrir ça en chemin. »

« Attends, sérieusement... ? Tu risques des années de ta vie sans même avoir d'objectif précis ? »

« Oh, si, j'ai un but, » répondit-elle vivement. « Je veux devenir quelqu'un. Quelqu'un d'exceptionnel. »

« Euh... Ok ? En quoi ça consiste ? »

« Réfléchis un peu — un endroit mystérieux où le temps lui-même devient fragile, mais avec la promesse d'exaucer n'importe quel vœu ? Quelle expérience plus extraordinaire peut-il y avoir que d'explorer un lieu qui défie les lois de l'univers ? »

« Je ne suis pas sûr que vivre des expériences extraordinaires fasse de toi une personne extraordinaire, cependant. »

« C'est là que tu te trompes. C'est justement ce qui rend les gens extraordinaires. »

Ma tête commençait à me faire mal.

« Mais pourquoi es-tu aussi obsédée par le fait d'être 'extraordinaire' ? »  
demandai-je en me levant, à bout de patience.

Soudain, Anzu avait l'air perdue et confuse, comme un enfant séparé de sa mère au supermarché.

En fait, je ne l'avais jamais vue aussi vulnérable.

Après un moment d'hésitation, elle répondit calmement :

« J'avais treize ans quand mon grand-père est mort. »

Une brise douce souffla. Les feuilles bruissaient au-dessus de nos têtes.

Un pincement de regret me traversa comme une montée d'adrénaline, et je mordis doucement l'intérieur de ma joue.

« ...Désolé. »

« Pas besoin de t'excuser. »

« Vous étiez proches, j'imagine ? »

« Pas vraiment... Je connaissais à peine l'homme. Je ne me souviens même plus de son visage. »

« Oh, euh... Je vois... »

« Ça m'a quand même terrifiée, » expliqua-t-elle. « La façon dont il est mort, sans que rien ne change. »

Comme si, étonnamment, si peu de choses avaient changé.

Bien sûr, quelques personnes ont pleuré à ses funérailles, mais je peux te garantir qu'aucune d'elles ne pleurerait encore une semaine plus tard.

La mort finit par nous atteindre tous, et on doit l'accepter pour pouvoir vivre jusqu'à notre propre dernier souffle.

Ce n'est pas en niant notre condition humaine qu'on éloignera le faucheur.

Puis, une fois partis, toute trace de notre existence finit par s'effacer et se faire engloutir par le sable du temps.

À quelques rares exceptions près, chaque personne vivante aujourd'hui sera oubliée d'ici deux cents ans.

C'est ça que la mort de mon grand-père m'a fait comprendre. »

Son ton devint de plus en plus ferme.

« C'est plutôt déprimant, tu ne trouves pas ?

Penser à mourir sans rien laisser derrière soi.

Le monde qui ne change pas d'un iota parce que tu as existé.

Ça te fait te demander à quoi bon vivre, tu sais ?

Pourquoi sommes-nous ici ?

Pourquoi faire tout cet effort juste pour souffrir, mourir et être oublié ?

C'est ça qui me terrifie à l'idée d'être ordinaire.

C'est pour ça que je veux devenir quelqu'un.

Quelqu'un dont on se souviendra.

Quelqu'un qui laissera une trace inoubliable dans ce monde.

Quelqu'un d'extraordinaire. »

J'étais abasourdi. Sans voix.

Anzu était passée de zéro à une crise existentielle complète en un rien de temps.

Ce n'était pas le genre de chose à laquelle on répond par un « Ouais, je te comprends » ou « Tu l'as bien dit ».

Je devais respecter la sincérité de ses mots et répondre en conséquence.

Je réfléchis longtemps à ce que je pourrais dire.

Mais rien ne venait.

Mon esprit était vide.

Rien ne semblait à la hauteur de la profondeur de ses paroles.

Ça se tenait : elle avait sûrement passé des mois, voire des années, à construire cette philosophie personnelle.

Je ne pouvais pas m'attendre à trouver une réponse aussi profonde en quelques secondes...

Mais je ne pouvais pas non plus accepter tacitement cette vision du monde.

Je bafouillai donc, et dis la pire chose possible :

« Wow, tu parles beaucoup quand tu es passionnée, hein ? »

Est-ce que j'étais l'homme le plus bête du monde ? Sans doute.

« ...Wow. Vraiment ? Il m'a fallu beaucoup de courage pour dire ça, tu sais.  
»

Anzu me lança un regard noir, les yeux plissés.

« Je ne l'ai jamais dit à personne avant. »

« D-désolé, » bafouillai-je, paniqué.

« C'était juste beaucoup, je savais pas quoi dire, alors j'ai... »

« Ça va. Ça fait du bien de le dire. Tu comprends d'où je viens maintenant ? Pourquoi je veux explorer le tunnel d'Urashima ? »

Pour être honnête, oui, je comprenais son point de vue.

Mais je ne le partageais pas du tout.

Je ne ressentais pas ce besoin d'être quelqu'un de spécial ou célèbre comme elle.

Sa philosophie sous-entendait que ceux qui n'ont pas d'ambition sont paresseux ou ratés.

Et qu'y a-t-il de mal à être moyen ?

Pourquoi gaspiller sa vie à essayer de laisser une trace quand on ne sera plus là pour la voir ?

Si on a le libre arbitre, si certains sont heureux avec une vie simple, pourquoi aspirer à plus ?

Qui a besoin des montagnes russes émotionnelles de la créativité quand la stabilité rend heureux ?

La vie est trop courte.

Si faire partie du troupeau permet d'avoir une stabilité heureuse, où est le problème ?

Cela dit, je n'avais aucun droit de juger les raisons d'Anzu pour explorer ce tunnel.

Quoi qu'il arrive, elle ne renoncerait pas à l'enquête, même sans moi.

Sa volonté et son initiative étaient évidentes.

Et pour être clair, je ne voulais pas non plus me séparer d'elle, malgré nos différences.

Je savais donc ce que je devais dire.

« ...Ouais. Je ne doute plus que tu sois sérieuse. »

« Tu le penses vraiment ? » demanda Anzu.

Je hochai la tête fermement, et son visage s'adoucit en un sourire.

« Bon, alors. »

Tout semblait pardonné.

Mais un vague sentiment de culpabilité me rongait.

Je dus lutter pour ne pas détourner le regard.

Ce jour-là, on ne put assister qu'au sixième cours.

Inutile de dire que Mme H nous fit la morale quand on arriva en titubant au lycée.

Honnêtement, je ne savais même pas pourquoi on s'était donné la peine de venir.

Je bâillai bruyamment en plein cours, et le prof de maths me lança un regard noir, alors je baissai la tête en signe de soumission.

Il était 14 h un mardi, mais pour mon horloge interne, c'était encore tôt le matin après la nuit de vendredi.

Rester éveillé et écouter la leçon relevait du combat.

Je faisais tourner mon stylo dans la main droite en luttant contre un nouveau bâillement.

Rien de la leçon ne s'imprimait dans mon cerveau.

Tout ce à quoi je pensais, c'était le tunnel d'Urashima.

Deux éléments clés définissaient la légende du tunnel :

D'une part, il affectait le cours du temps.

D'autre part, il pouvait exaucer n'importe quel vœu à ceux qui y entraient.

Le premier point était confirmé, mais le second restait à prouver, et ça commençait à m'angoisser.

Mon vœu n'était certainement pas de retrouver un animal mort ou la sandale de ma sœur.

Et si Anzu disait vrai, ces feuilles n'étaient pas ce qu'elle voulait vraiment non plus.

Alors la question se posait : sous quelles conditions le tunnel manifestait-il ces choses ?

Est-ce qu'il prenait des objets significatifs dans les souvenirs d'une personne et les projetait au hasard ?

Non, il devait y avoir une méthode à cette folie.

Dans mon cas, c'était presque comme s'il prenait mon vrai souhait et se moquait de moi en me donnant plein de choses proches, mais jamais la chose que je voulais vraiment.

Je me rappelais soudain du conte *La Patte de singe*. C'était une courte histoire d'horreur que j'avais dû traduire en cours d'anglais au collège.

Le principe de base, c'était que celui qui possédait la fameuse patte se voyait accorder trois vœux, mais toujours de façon détournée, exploitant

les failles dans la formulation de ses souhaits. Un peu comme une lampe magique, sauf en bien plus tordu.

Par exemple, un homme et une femme souhaitaient recevoir une grosse somme d'argent... et l'obtenaient, mais seulement sous forme d'indemnisation après que leur fils eut été tué dans un horrible accident au travail le lendemain. Puis, lorsqu'ils faisaient le vœu de ramener leur fils à la vie, celui-ci revenait frapper à leur porte... sous la forme d'un cadavre mutilé et en décomposition.

D'une certaine manière, peut-être que les mécanismes de vœux du tunnel d'Urashima fonctionnaient de façon similaire à ceux de la patte de singe — bien que sans la tournure maléfique. Quoique... peut-être qu'il y avait un certain mal dans tout ça. Après tout, le tunnel avait attendu que je sois sur le point de faire demi-tour avant de faire apparaître la sandale de Karen devant moi. C'était un peu trop parfait.

Et la même chose s'était produite avec Kee, notre perruche. C'était presque comme si le tunnel invoquait des appâts pour attirer sa proie — en l'occurrence, moi — toujours un peu plus loin à l'intérieur.

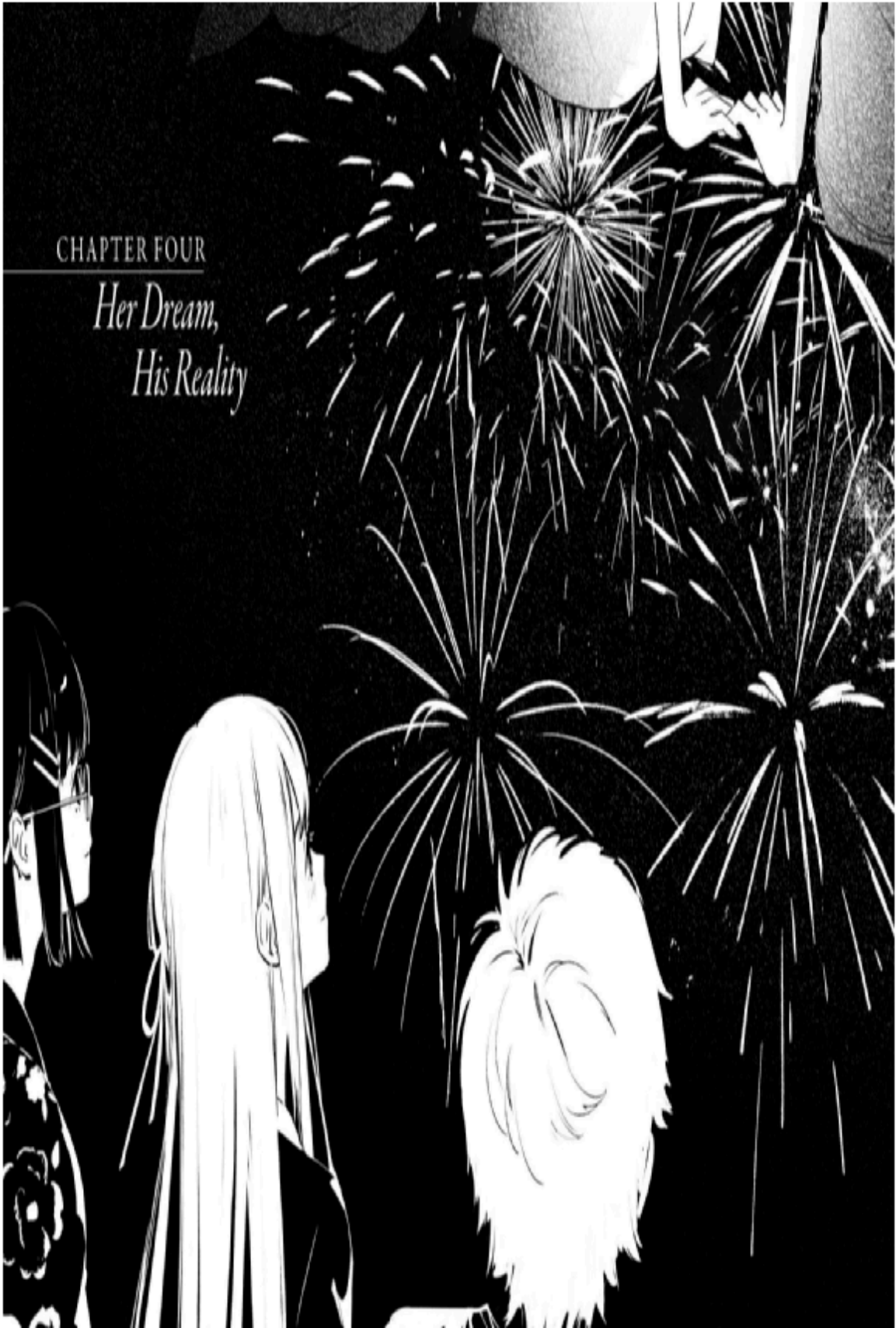
En y repensant maintenant, avec du recul, ça ressemblait vraiment à un piège. Et si des forces malveillantes étaient réellement à l'œuvre derrière le tunnel d'Urashima, alors peut-être qu'il tordrait mon vœu comme la patte de singe... et me rendrait Karen, oui, mais d'une manière étrange et dérangeante...?

Je ne voulais même pas envisager cette possibilité.

Essayant tant bien que mal de chasser cette pensée glaçante de mon esprit, je levai les yeux vers le calendrier écrit à la craie sur le tableau noir. Les grandes vacances approchaient à grands pas.

CHAPTER FOUR

*Her Dream,  
His Reality*



## Chapitre 4 :

### Son rêve, sa réalité

Les derniers jours avant les vacances d'été passèrent en un clin d'œil. Une fois la cérémonie de fin de semestre terminée, nous sommes retournés en classe pour récupérer nos bulletins de notes, puis nous étions libres de partir dès midi.

Environ la moitié de mes camarades de classe se ruèrent dehors, soit pour rentrer chez eux, soit pour aller à leur club respectif. L'autre moitié resta dans la salle à comparer leurs résultats, faire des plans et s'enthousiasmer sur toutes les activités qu'ils allaient faire pendant les vacances : plage, barbecue, feux d'artifice... les grands classiques.

Quant à moi, je restai simplement assis là, un peu rêveur, en observant la scène depuis mon bureau. En pensant que c'était peut-être la dernière fois que je m'asseyais dans la salle 2-A, je me suis surpris à devenir un peu émotif. Je n'arrivais pas à me résoudre à me lever.

En balayant la pièce du regard, mes yeux se posèrent sur l'ancien groupe d'amies de Koharu. La fille Haneda semblait en avoir pris la tête, et elles bavardaient toutes gaiement comme si de rien n'était.

Pendant ce temps, Koharu, qui était autrefois au centre de leur petit monde, se trouvait dans un coin opposé de la salle, en train de ranger ses affaires discrètement pour rentrer. Pourtant, à ma grande surprise, au lieu de sortir directement de la salle, elle s'approcha d'Anzu, qui elle aussi s'apprêtait à partir. Elles sortirent toutes deux leur téléphone et

échangèrent quelques mots avant de se sourire et de quitter la pièce ensemble. J'en déduisis qu'elles venaient d'échanger leurs coordonnées.

Prenant leur départ comme mon propre signal de sortie, je poussai enfin ma chaise pour me lever, mais je fus interrompu par Shohei qui m'appela depuis l'arrière.

— Hé, Kaoru. T'as quelque chose de prévu cet aprèm ?

— Nope, rien du tout. Pourquoi ?

— Moi et quelques gars du club de calligraphie, on allait se faire un resto. Tu veux venir ?

J'étais sur le point de décliner poliment quand je m'arrêta net. Il y avait de fortes chances que ce soit la dernière fois que je voyais Shohei. Dans ce cas, peut-être que je devrais accepter son invitation, histoire de passer un dernier bon moment... Puis, en y réfléchissant un peu plus, je me dis que ce n'était pas une bonne idée malgré tout. Je ne faisais pas partie du club de calligraphie, et un gars extérieur au groupe risquait de brider l'ambiance.

— Désolé, mec. Je vais passer mon tour.

— Wow, t'as quand même attendu cinq secondes avant de répondre, cette fois. Tu y as sérieusement réfléchi, hein ? lança Shohei en rigolant.

Il est perspicace, ce type.

— Allez, fais pas ton timide. Les autres gars sont cools, je te jure.

— Non, je peux pas. J'suis fauché comme les blés, en ce moment.

— Je peux t'inviter, t'inquiète. Tu serais le petit nouveau de la sortie, après tout !

— Merci, mais je ne me sentirais pas à l'aise si tu payais pour moi. T'en fais pas, amusez-vous bien. À plus, mec.

Je mis ainsi fin à la conversation en me levant pour partir.

— Allez, fais pas le vieux grincheux, ajouta Shohei en l'attrapant par le bras.

Je clignai des yeux, surpris par sa persistance inhabituelle.

— T'es trop jeune pour vivre comme un ermite. C'est censé être les plus belles années de ta vie, mec. Faut en profiter pendant qu'on peut.

— Rien ne dit que je passerais un bon moment.

— Des fois, il faut juste se forcer un peu à sortir de sa coquille.

— Qu'est-ce que c'est, ça ? Le marathon de l'école primaire ? Je cours pas après une putain de médaille de participation, moi, lançai-je, un peu agacé. Puis, réalisant que je m'emporte pour rien, je me reprends.

— Merci pour la séance de coaching, mais j'ai pas besoin de conseils. Je cherche pas à me réinventer. Je veux juste maintenir les choses comme elles sont.

— Ah ouais ? Alors pourquoi t'as autant séché les cours, ces derniers temps ?

Je restai silencieux. Je détestais inquiéter les autres, et c'était rare que Shohei se montre aussi concerné. Mais je ne pouvais pas lui dire la vérité. Le tunnel d'Urashima, c'était un secret entre Anzu et moi, et je ne voulais pas trahir cette confiance.

— Si tu veux pas m'en parler, ce n'est pas grave. Mais laisse-moi te dire un truc, ajouta Shohei en se penchant vers moi comme s'il allait m'attraper par le col. Si tu veux pas passer ta vie à côté, faut que t'apprennes à sortir

de ta zone de confort. Arrête de te focaliser sur ce que tu risques de perdre et pense à ce que tu peux gagner. Voilà mon conseil.

— ...J'suis pas obsédé, répondis-je en le repoussant doucement. Et puis, rien n'est jamais vraiment perdu. Il y a toujours moyen de récupérer ce qu'on a perdu.

Shohei me regarda, l'air paumé, incapable de comprendre ce que je venais de dire. Avant qu'il puisse poser plus de questions, je tournai les talons.

— Bon... à la rentrée, dis-je en quittant la salle.

— ...Ouais. Et ne me plante pas au prochain semestre, mec, répondit-il avec un soupir.

C'était le premier jour des vacances d'été, et j'attendais Anzu à nouveau devant le tunnel d'Urashima. Il faisait une chaleur à devenir fou, mais cette fois, elle arriva pile à 13h, comme prévu.

— Désolée de t'avoir fait attendre, dit-elle en descendant les marches. Je lui fis un petit signe de la main pour la saluer.

Elle portait des manches longues et un pantalon malgré la chaleur écrasante, avec en plus un grand chapeau à larges bords. Cela dit, elle était plutôt bien équipée pour notre objectif du jour : non pas explorer le tunnel, mais plutôt les bois montagneux qui l'entouraient.

L'idée était simple : tout tunnel a une entrée *et* une sortie. Donc, à moins que le nom « tunnel d'Urashima » soit une vaste blague, on devrait théoriquement pouvoir trouver l'endroit où il débouche de l'autre côté de la colline qu'il traverse. C'était notre objectif principal aujourd'hui.

— Tu crois vraiment qu'on va le trouver ? dis-je. C'est pas gagné, on va devoir fouiller toute une montagne.

— Si on le trouve pas, on creuse un tunnel nous-mêmes, en plein flanc.  
Hop, raccourci gratos.

— ...Hein, quoi ?

— Je rigole.

Whoa. Hanashiro, faire une blague ? J'aurais jamais cru voir ça.

— Évidemment que je dirais jamais un truc aussi imprudent, ajouta-t-elle. Imagine s'il s'écroulait et qu'on restait coincés. Même si, bon, je dis pas que j'y penserais pas en dernier recours si l'enquête s'avère trop difficile. Mais pour l'instant, chercher la sortie est encore ce qu'il y a de plus raisonnable en termes de temps et d'efforts.

— Et on ferait ça comment, au juste ? On loue une pelleteuse ?

— Potentiellement. À ton avis, ça coûte combien ?

— J'en ai pas la moindre idée.

Même si on en louait une, comment on l'emmène jusqu'ici ? Autant oublier cette idée tout de suite et se mettre sérieusement au boulot.

— Alors, on commence comment ?

— Je pense qu'on devrait d'abord faire le tour complet du mont, en longeant son pourtour. Je suppose que t'es plus habitué à la rando que moi, alors je te laisse passer devant, monsieur l'expert.

— Pas de souci, p'tite citadine. Laisse-moi te montrer comment on fait. Allez, suis-moi.

Et sur ce, on s'engagea sur un sentier non balisé au pied de la colline.

On a mis fin à l'exploration au bout de seulement deux heures.

La raison ? On avait sous-estimé la montagne. Sous-estimé sa difficulté. On s'était dit que, vu qu'elle n'était pas particulièrement dense en végétation, on pourrait la parcourir sans trop de problèmes. C'était une grave erreur de notre part.

Mais la principale cause de notre échec, c'est qu'on n'avait pas de destination claire en tête. Si on était juste allés d'un point A à un point B, ça aurait été une chose, mais là, on cherchait quelque chose de précis sans avoir la moindre idée d'où ça pouvait se trouver. Résultat : on devait examiner chaque recoin de la colline minutieusement, de peur de passer à côté. Épuisant.

Au début, ça avait un petit côté aventure sympa, comme une rando en direction d'un joli coin pour pique-niquer. Mais après avoir mangé un peu trop de toiles d'araignée en pleine figure, et failli me casser la gueule sur une racine à plusieurs reprises, les conversations se sont tues. On s'est même perdus à un moment, incapables de retrouver notre chemin.

Quand on est enfin revenus à l'entrée du tunnel d'Urashima, on avait l'air de sortir tout droit d'un film d'horreur.

— Bon... c'était une mauvaise idée. Désolée, dit Anzu en retirant une énième toile d'araignée de ses cheveux.

— Non, j'aurais dû m'en douter aussi... Franchement, je pense qu'on peut s'arrêter là pour aujourd'hui, même s'il est à peine 15 heures.

— Ouais, d'accord. J'ai besoin d'une douche. Tout de suite.

On a donc remonté les escaliers jusqu'aux voies ferrées, tous les deux impatients de rentrer. C'est là que j'ai eu une réalisation horrible.

Je tapotai la poche de mon jean... rien. Je plongeai la main dedans, frénétiquement. Vide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Anzu.

— J'ai dû perdre ma clé de maison quelque part...

— Oh... Tu vas t'en sortir sans ?

— Ouais, j'ai un double chez moi. Mais tant que mon père est pas rentré, je suis coincé dehors... va falloir que je trouve de quoi tuer quelques heures.

Heureusement, quand il travaille pendant son jour de repos, il rentre rarement très tard, donc j'aurais peut-être juste à patienter jusqu'à 20 h. Enfin, si tout se passe bien.

— Dans ce cas... ! lança Anzu d'un ton un peu aigu, visiblement nerveuse.

Son visage était rouge tomate, et je doutais que ce soit à cause du soleil. Puis, après quelques secondes de silence gênant, elle proposa, d'une voix bien plus douce :

— Tu... veux venir chez moi ?

L'appartement d'Anzu se trouvait assez près du centre-ville. Après avoir franchi la porte d'entrée sécurisée, on traversa un couloir intérieur d'une propreté impeccable. Je ne l'aurais jamais dit à voix haute, mais c'était clairement plusieurs niveaux au-dessus du complexe où vivait Koharu.

On s'arrêta devant une porte que je supposai être celle d'Anzu — jusqu'à ce que je remarque que le nom sur la plaque n'était pas Hanashiro. Puis je me rappelai ce qu'elle m'avait dit le jour où elle s'était battue avec ce type plus âgé : Anzu n'avait pas de parents. J'étais bien content de m'en être souvenu avant de poser une question déplacée.

Elle ouvrit la porte, et je la suivis dans l'entrée... où on tomba nez à nez avec une femme d'une cinquantaine d'années. Ses cheveux poivre et sel étaient attachés en chignon, et elle portait quelques sacs de courses

réutilisables. Apparemment, on venait de débarquer alors qu'elle s'apprêtait à sortir faire des courses.

Anzu la salua, mais d'un ton assez formel pour quelqu'un avec qui elle vivait. Je gardai cette réflexion pour moi et me contentai d'incliner légèrement la tête.

— C'est un de tes amis, Anzu ? demanda la femme en me regardant avec un air sincèrement surpris. Puis, comme si elle se rappelait soudain de quelque chose, elle porta la main à sa bouche.

— Oh, mon dieu ! Mais où sont passées mes manières ? Laissez-moi vous servir un peu de thé avant de partir...

— Ne vous en faites pas, répondit Anzu en secouant la tête. Allez-y, faites vos courses.

— Tu es sûre... ? Bon, d'accord alors.

La femme se faufila entre nous et sortit.

— Par ici, dit Anzu en m'invitant à avancer. Elle entra dans le couloir et je la suivis.

— C'était ma tante, au fait, expliqua-t-elle avant même que je puisse poser la question. Son mari est mort il y a deux ans, et sa fille vit seule maintenant. Du coup, y a que nous deux ici. Et si tu te demandes pourquoi j'étais si formelle avec elle... on parle pas beaucoup, en fait. On est plus des colocataires que de la famille.

— Hm. Curieuse cohabitation, j'imagine...

— Vas-y, entre.

Anzu ouvrit la porte au fond du couloir et me fit signe d'entrer.

— Je reviens tout de suite.

Elle s'éclipsa dans une autre pièce, ses pas résonnant doucement sur le parquet. Quelques instants plus tard, elle revint avec une petite serviette roulée et un verre.

— Tiens, un thé glacé et une serviette fraîche.

— Merci.

— Je vais prendre une douche rapide. N'hésite pas à te rafraîchir avec ça en attendant.

Elle appuya sur un bouton de télécommande pour allumer la clim', puis me laissa seul dans la pièce. Ne sachant pas trop quoi faire, je m'assis par terre et pris une gorgée de thé. Puis je dépliai la serviette humide et m'essuyai le visage et la nuque en jetant un œil autour de moi.

La première chose qui me sauta aux yeux, c'était l'énorme étagère qui couvrait presque un mur entier. Elle était remplie de livres en tout genre, allant de la littérature classique aux mangas les plus populaires, tous classés par maison d'édition. Un bel exemple de l'esprit méticuleux d'Anzu.

L'autre détail qui attira mon attention, c'était son bureau. Contrairement au reste de la pièce, impeccablement rangé, il était dans un désordre total : des livres empilés n'importe comment, des miettes de gomme partout sur la surface. En dehors de ça, la chambre était aussi sobre et banale que celle de Koharu. Je me demandai si elles faisaient partie des exceptions, ou si c'était moi qui m'étais fait une idée bizarre de ce à quoi ressemblait une chambre de fille.

Une fois que j'eus fait le tour de la pièce et que je m'étais bien rafraîchi, je commençai à m'ennuyer. Et c'était un vrai problème, parce que pour un mec qui n'avait jamais eu d'amie fille, être seul dans une chambre comme

ça, sans rien à faire, c'était plutôt gênant. Même rester assis à ne rien faire me mettait mal à l'aise, surtout à cause de cette odeur subtilement sucrée qui flotte dans toutes les chambres de filles.

Pensant m'occuper en lisant un manga, je me levai pour aller vers la bibliothèque. Anzu n'allait sûrement pas m'en vouloir si je feuilletais un tome ou deux. Par chance, elle avait justement une série que je voulais lire depuis un moment, alors je la sortis.

— Hm ?

C'est là que je remarquai une enveloppe coincée entre les mangas du haut et l'étagère du dessus, comme si elle avait été dissimulée. Poussé par la curiosité, je la tirai doucement.

Sur le coin de l'enveloppe était imprimé un nom d'entreprise : « Yutosha Publishing Co. ». Le sceau était brisé, mais évidemment, j'allais pas me mettre à fouiller dans le courrier des autres.

J'étais sur le point de la remettre à sa place quand ma main s'arrêta net.

Attends une minute... Yutosha, c'est pas une maison d'édition plutôt connue ?

Et tout à coup, je revis Anzu en train de ramasser frénétiquement ses feuilles de dessin ce jour-là. Se pouvait-il que... ?

Mon bon sens tenta de calmer ma curiosité incontrôlable, mais au final, c'est elle qui gagna.

Les mains tremblantes, je sortis doucement la lettre de l'enveloppe pour la lire.

— ...Wow. Sans déconner.

J'ai entendu le bruit de la poignée tourner quand Anzu est rentrée dans la pièce.

— Désolée d'avoir mis autant de temps... Attends, tu lisais mon—

— Ah ouais, désolé. Je m'ennuyais un peu, alors je me suis servi tout seul.

J'étais assis par terre, le dos appuyé contre son lit, en train de feuilleter un de ses nombreux mangas.

— J'aurais dû demander avant ?

— Non, c'est pas grave.

Anzu portait un caraco en dentelle et un short assorti, laissant voir beaucoup plus de peau que d'habitude. Être dans la même pièce qu'elle faisait battre mon cœur à tout rompre. Quand elle s'est assise juste à côté de moi, ça n'a fait qu'aggraver ma nervosité.

Je posai le manga sur la table basse et tentai d'engager la conversation, un peu maladroitement, pour éviter que l'atmosphère devienne trop bizarre.

— Eh ben, tu lis sacrément beaucoup de manga, hein ?

— Oui, c'est vrai. Ça te surprend ?

— Un peu, oui. Je t'ai toujours vue lire des livres « normaux » à l'école.

— Wow, tu me surveilles de près, dis donc.

— Ben ouais. C'est toi qui refuses de te fondre dans la masse comme un bon petit conformiste. C'est pas ma faute si tu te fais remarquer.

Elle éclata de rire, ce qui me détendit un peu. On discuta alors tranquillement, échangeant nos coups de cœur en films, livres, bouffe, et tout le reste.

On laissa filer les heures chaudes et paresseuses du début de soirée, chaque minute plus molle que la précédente, comme si le temps coulait au ralenti, doux et lent, à la manière du miel.

— Pour être honnête, j'ai encore des parents, finit-elle par avouer, peu après qu'on ait parlé de nos jeux vidéo d'enfance préférés.

— Je veux dire, ce n'est pas un mensonge dans le sens où ils ne font plus partie de ma vie, mais je me sens mal de t'avoir induit en erreur. En vérité, ma mère et mon père vivent toujours à Tokyo. Ils ont toujours été super stricts, et je suppose qu'une fille rebelle comme moi, c'était trop pour eux. Alors ils m'ont larguée ici, chez ma tante, sur cette île déserte, en espérant que ça me fasse changer.

— Euh... tu sais qu'on est toujours reliés au continent, non ?

— C'était une métaphore. Faut pas trop chercher.

Je ne pus que rire et secouer la tête. Kozaki n'était même pas si isolé, tout bien considéré. Mais bon.

— J'ai toujours détesté mes parents, continua-t-elle. La façon dont ils me traitaient comme une folle juste parce que je voulais poursuivre mes rêves et me faire un nom, alors que ce n'était pas une « carrière stable » comme celles pourries sur lesquelles ils ont passé leur vie. Jamais je ne leur pardonnerai ça. Mais tu sais ce qui est vraiment triste ? Quand ils m'ont dit qu'ils m'envoyaient vivre à Kozaki, j'ai eu bien plus de mal que prévu. Comme s'il y avait encore un peu d'affection que je n'arrivais pas à balayer, malgré tout ce que je me répétais pour les haïr. Je suis une gamine idiote.

Anzu secoua la tête, pleine de reproches envers elle-même.

— Bref, comme tu peux imaginer, j'étais complètement dévastée en arrivant ici. Je touchais le fond, et ça m'a poussée à être beaucoup plus

imprudente que je ne l'aurais dû. J'avais déjà eu ma part de bagarres, mais jamais un gars ne m'avait giflée puis donné des coups de pied au ventre. Honnêtement, j'étais sur le point de craquer et pleurer avant que toi et ton pote arriviez... Tu te souviens de ce que tu m'as dit à ce moment-là ? Quand je t'ai dit que je n'avais pas de parents ?

— Ouais. « T'as de la chance », c'est ça ?

— Exact. C'est sorti comme ça, sans aucune compassion ni méchanceté. Quand j'ai entendu ça, je me suis dit : « Ce type a dû vivre des trucs durs. Il est bien plus avancé que moi dans la vie. » C'est pour ça que je t'ai suivie jusqu'au tunnel après l'école, d'ailleurs. Je voulais savoir ce qui pouvait arriver à quelqu'un pour qu'il dise ça comme si de rien n'était.

— ...Hé bien, jamais je n'aurais deviné.

— Je sais que c'est probablement très, très maladroit de dire ça, mais... je t'admire un peu pour ça. Pour tout ce que tu as traversé. Y en a qui vivent toute leur vie sans développer une telle profondeur de caractère. C'est ce qui te rend intéressant, Tono-kun. C'est pour ça que je ne peux pas m'empêcher d'être attirée par toi.

Je sentis un léger poids quand Anzu posa son épaule nue contre mon bras.

L'odeur de ses cheveux fraîchement lavés monta jusqu'à mes narines et fit s'emballer mon cerveau.

— Hé... Regarde-moi.

Je tournai lentement la tête et croisai son regard levé vers moi. Joues rouges, yeux brillants, lèvres luisantes. Sa gorge bougea doucement alors qu'elle avalait la dernière de ses hésitations.

— Tono-kun, je... je crois que je...

— Hé, Hanashiro, l'interrompis-je, coupant sans pitié sa phrase inachevée comme un couteau dans un poisson qui gigote.

— ...Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle, visiblement vexée d'avoir été interrompue.

Sans perdre une seconde, je lançai :

— Tu écris ton propre manga ?

Un instant, Anzu sembla incapable de comprendre ce que je venais de dire. Elle avait l'air tellement perdue que j'ai craint m'être complètement trompé.

Mais ces doutes furent vite balayés.

— Attends... Comment tu... Hein ?! bégaya Anzu, tout son corps tremblant, la bouche s'ouvrant et se refermant sans cesse comme un poisson rouge. Son visage déjà rouge devint encore plus écarlate, et ses yeux s'écarquillèrent tellement que j'ai cru qu'ils allaient sortir de leurs orbites. Un mélange d'émotions puissantes déformait ses traits : confusion, embarras, incrédulité.

— C-c-comment... ? implora-t-elle, cherchant désespérément une explication.

— Quand j'ai voulu emprunter un manga à la bibliothèque, j'ai vu une enveloppe dépasser. Curieux, j'ai jeté un œil et j'ai vu une sorte de fiche d'évaluation de manga. Tu sais, celles qu'on reçoit quand on soumet un travail original à un concours d'édition.

Anzu poussa un grognement terrifiant et se jeta sur moi en agrippant mon col.

Comme elle était déjà appuyée contre moi, je ne pus pas la repousser et je tombai à la renverse sous son poids.

— Comment as-tu pu violer ma vie privée ?!

Elle était à califourchon sur moi, cognant l'arrière de ma tête contre le parquet tout en me secouant par les épaules. L'impact fit glisser une bretelle de son caraco, dévoilant une partie de son soutien-gorge. Je baissai les yeux, gêné.

— J'étais juste curieux, c'est tout... répondis-je timidement.

— Tu peux pas fouiller le courrier des autres !

— Oui, je sais. Désolé. Mais franchement, c'est pas honteux.

— Je ne suis pas honteuse ! Je suis furieuse !

Ouf. Je savais qu'elle serait en colère, mais pas à ce point. Je dus tenter de limiter les dégâts, vite.

— Non, vraiment ! Je trouve ça super cool ! Surtout que t'as eu de très bonnes notes. Et d'après le résumé, ça a l'air pile dans mes goûts. J'adorerais le lire un jour.

— Quoi...

Soudain, elle arrêta de me secouer et lâcha mes épaules. Je glissai hors de dessous elle et m'assis en face.

— J'ai vu que ton bureau est couvert de miettes de gomme. Tu travailles toujours dessus ? Tu as quelque chose de fini à me montrer ?

— Quoi ? Non... Rien de ce que j'ai fait n'est assez bon pour que je le montre aux autres... marmonna Anzu, sa colère retombant aussitôt en timidité. C'était plutôt mignon.

— Si tu participes à des concours, j’imagine que tu veux devenir mangaka, non ? Dans ce cas, tu devrais vraiment demander des avis à d’autres personnes. Allez, s’il te plaît ! Je te promets d’être honnête.

— C’est tellement embarrassant...

Je la tenais au bon endroit. Encore un peu et j’aurais gagné.

— S’il te plaît, je t’en supplie ! Je veux pouvoir dire que j’ai lu le premier succès d’Anzu Hanashiro avant qu’elle ne soit célèbre ! Je te paierais même pour ce privilège !

— Hnnnnngh...

Je ne sus pas si ce bruit signifiait qu’Anzu était flattée, confuse, ou agacée, mais quoi qu’il en soit, elle ramper jusqu’à son bureau, tira un tas de feuilles d’un tiroir, puis revint vers moi en marchant à quatre pattes, me tendant les papiers à deux mains comme s’il s’agissait d’un diplôme.

— Voilà, dit-elle. C’est mon dernier travail... Je viens de finir de le dessiner. Tu peux le lire si tu veux.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

— J-juste, ne t’attends pas grand-chose. Je te préviens, ça va te paraître vraiment, vraiment amateur comparé à ce que tu lis sûrement chez les pros...

— Eh bien, j’ai hâte de le découvrir quand même. Merci.

Je tendis la main et pris le manuscrit délicatement avec les deux mains, voulant montrer autant de respect que possible. La couverture était très accrocheuse et impressionnante ; on aurait dit un manga vendu en magasin, et je n’aurais pas douté une seconde.

Je sais qu'il ne faut jamais juger un livre à sa couverture, mais ça me donnait vraiment de l'espoir sur la qualité de ce qu'il y avait dedans.

Impatiente, j'ai tourné la première page.

Un silence s'installa dans la pièce. L'absence totale de tout autre bruit rendait le bourdonnement blanc de la climatisation beaucoup plus fort qu'il ne l'était en réalité.

Pendant toute la lecture, Anzu semblait extrêmement nerveuse. Elle jouait sans cesse avec ses cheveux, changeait de position, et restait agitée en permanence.

Amusé par ce nouveau côté adorable de cette fille apparemment invulnérable que je croyais connaître, je lui lançais des regards furtifs à chaque fois que je tournais une page, jusqu'à ce qu'elle se fâche et me demande de me concentrer sur l'histoire. Je m'excusai sincèrement et fis ce qu'elle me disait.

Moins de cinq minutes plus tard, j'avais fini de lire le manga. Si je devais lui attribuer un genre, je le classerais dans la science-fiction. C'était l'histoire d'une jeune fille solitaire dans un monde post-apocalyptique qui partait en quête d'autres survivants à travers les terres.

— Eh bien ? Qu'est-ce que t'en as pensé ? demanda Anzu timidement, sa voix trahissant une certaine appréhension. Elle était assise en position formelle, sur les genoux, bien droite.

Comme promis, je lui donnai mon avis honnête.

— J'ai trouvé ça vraiment, vraiment génial ! m'exclamai-je, tenant le manuscrit avec admiration. Le personnage principal est super attachant et captivant. Surtout dans cette dernière scène où on découvre qu'elle est en fait un androïde qui croit être humaine. La façon dont elle est d'abord

bouleversée, mais qu'elle se relève et continue quand même sa recherche de survivants, ça m'a vraiment touché.

Ah, et j'ai aussi adoré toutes les prémonitions que tu as semées un peu partout, suggérant qu'elle était un androïde depuis le début. Je ne les avais pas remarquées du tout lors de ma première lecture, mais maintenant j'ai vraiment envie de le relire pour voir ce que j'ai raté. C'était vraiment un page-turner, sans aucun doute. J'ai adoré chaque minute.

— Tu... Tu as vraiment aimé ? répondit Anzu, sa voix aiguë et ravie.

— Oui. Si tu m'avais dit que c'était une histoire unique publiée dans un grand magazine hebdomadaire de mangas, je n'aurais pas été surpris. C'est vraiment incroyable, honnêtement. Je ne savais pas que tu étais une artiste aussi talentueuse, sans parler de ton talent de conteuse. Et le fait que tu participes déjà à des concours et tout ça, c'est vraiment—

— Euh, d-désolée, tu peux me laisser un instant ? l'interrompit Anzu. Elle se redressa d'un coup, puis se jeta sur son lit en enfouissant son visage dans son oreiller.

Au début, je ne savais pas quoi en penser, mais elle se mit alors à taper rapidement des jambes en l'air en poussant des petits cris de joie.

— H-Hanashiro ?

Je n'entendais que le son étouffé de sa joie. Je ne savais pas si elle essayait de la cacher ou quoi, mais j'étais content de voir qu'elle semblait vraiment heureuse de mon avis. Elle continua à taper des jambes à toute vitesse pendant plusieurs secondes, jusqu'à ce qu'elle s'arrête soudainement comme si ses batteries s'étaient déchargées.

Elle se retourna lentement, s'assit droite et essaya de reprendre contenance. Sa frange était collée sur son front et ses cheveux étaient frisottants à cause de l'électricité statique.

— ...Bon, je crois que ça fait assez de bonheur pour les cinq prochaines années, dit-elle.

— Ha ha. Finalement, c'était une bonne idée de me laisser jeter un œil ! Si jamais tu as d'autres trucs que tu veux que je « relise » pour toi, dis-le-moi. Je pense que c'est vraiment utile d'avoir des retours si tu veux en faire ton métier un jour.

— Je veux dire, je ne cherche pas vraiment à devenir professionnelle ou quoi — je ne travaille pas assez pour percer. Je soumetts juste mes trucs aux concours de temps en temps pour m'amuser et parce que j'aime les retours...

— Ah bon ? C'est dommage. Je trouve que ton travail est déjà sacrément bon.

— Non, pas du tout... murmura Anzu en rougissant, détournant le regard.

Je l'attendis retrouver son calme, puis enchaînai avec ma prochaine question.

— Au fait, je voulais te demander...

— Oui ?

— Tous ces papiers qu'on a trouvés dans le tunnel d'Urashima... C'étaient des pages de mangas que tu avais écrits avant ?

Les yeux d'Anzu s'écarquillèrent un instant avant qu'elle ne redresse la posture et acquiesce.

— Oui, c'était ça. Tout ça, c'est des histoires que j'ai écrites quand j'étais encore à l'école primaire.

— Ah, donc j'avais raison...

D'après le bref aperçu que j'avais eu à ce moment-là, j'étais presque certain que c'étaient des pages de manga ; je ne savais juste pas ce que ça représentait pour Anzu.

— Désolée pour ça, au fait, dit-elle. Je me suis vraiment mal comportée tout à l'heure...

— C'est pas grave. Ce qui est fait est fait. Mais j'aimerais bien savoir ce que ces pages représentaient pour toi, si ça ne te dérange pas d'en parler.

Anzu poussa un soupir résigné et répondit d'une voix douce et timide.

— Ce sont toutes mes vieilles histoires que mes parents ont jetées.

— Quoi ? Ils ont balancé tes dessins à la poubelle ?

— Oui. Quand j'avais dix ans, je me suis fait gronder parce que je dessinais en classe, et mes parents l'ont appris lors des réunions parents-professeurs. Ils m'ont dit d'arrêter de perdre mon temps avec des choses qui « ne m'aideraient pas à réussir dans la vraie vie », puis ils ont jeté tous mes dessins jusqu'à ce moment-là à la poubelle devant moi.

— ...Ouch. C'est dur, ça.

— J'avais mis tellement de temps et d'efforts dans chacune de ces pages. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps et me suis disputée violemment avec eux. Depuis, j'ai décidé de continuer à dessiner par pure provocation, bien devant eux. Je n'en ai jamais parlé à personne, mais je refusais d'abandonner le manga, quoi qu'il arrive. Honnêtement, c'est là que tous

mes problèmes avec eux ont commencé, et ce qui a fini par les pousser à me lâcher et m'envoyer ici.

— Mince...

C'était du lourd. Maintenant, je comprenais pourquoi Anzu avait paniqué en essayant de récupérer ces pages dans le tunnel. Je devais respecter sa détermination à continuer de dessiner parce que c'était ce qu'elle aimait, même quand ses parents étaient farouchement contre. Je trouvais cette passion très noble.

— Mais si tu aimes vraiment faire des mangas à ce point, je ne comprends pas pourquoi tu voulais me cacher ça. Surtout que tu es vraiment douée.

— C'est parce que ça compte tellement pour moi que je ne voulais pas le partager avec toi.

— Hein. C'est comme ça qu'on est artiste ?

— Au moins, c'est comme ça pour moi, répondit Anzu en mordant sa lèvre. Il y eut une longue pause, puis elle changea de sujet :

— ...Mais pourquoi mes vieux mangas se seraient retrouvés dans le tunnel d'Urashima ?

— Que veux-tu dire ? Probablement parce que tu les voulais de retour, j'imagine.

— Hein... Est-ce que je les voulais vraiment ?

— Ne me demande pas. Comment veux-tu que je le sache ?

— Pour être honnête, je n'en suis pas sûre moi-même. Évidemment, je n'allais pas laisser mes vieux mangas là-bas, mais quant à savoir si j'avais un profond désir de les récupérer toutes ces années... Ouais, j'en suis pas si sûre.

— Vraiment ? Hum...

Répondis-je d'un ton indifférent, appuyé contre le lit en regardant le plafond. Puis soudain, j'eus une révélation, et je laissai échapper un petit souffle. Anzu me regarda, légèrement surprise. Moi aussi, j'étais plutôt surpris, pour être honnête.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Oh, euh. Rien, mentis-je. T'en fais pas...

Pendant ce temps, mon cerveau tournait à toute vitesse. Il y avait quelque chose, comme une faible lumière scintillante au fond d'un abîme sans fin. Réfléchis, Kaoru. Je savais que c'était important. J'avais l'impression d'avoir enfin rassemblé toutes les pièces ; il ne me restait plus qu'à trouver comment les relier, en testant différentes combinaisons jusqu'à ce que ça clique. Après avoir beaucoup cogité, je finis par formuler la déduction que je cherchais : tout ce qu'on avait trouvé dans le tunnel d'Urashima jusqu'à présent avait un point commun. Ce n'étaient jamais des choses qu'on souhaitait activement, mais uniquement des objets issus de notre passé qui—

Avant que je ne termine ma pensée, j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir dans le couloir. Manifestement, la tante d'Anzu revenait de ses courses.

Je levai les yeux vers l'horloge murale : il était 19 heures. Je décidai qu'il valait mieux ne pas encore parler à Anzu de ma nouvelle hypothèse. D'une part, elle n'était pas confirmée, et d'autre part, ça ne ferait que la faire tourner en bourrique avec des suppositions inutiles.

— Bon, je devrais y aller, dis-je en me levant.

— Oh... Bon, d'accord... répondit Anzu, en baissant les épaules.

Argh, ne fais pas cette tête. Maintenant, je me sens mal.

— On devrait décider quand on se retrouve au tunnel pour la prochaine fois, par contre, suggèrai-je. Tu as des idées sur ce qu'on devrait chercher ?

— Non, je pense qu'il est temps d'arrêter les investigations, en fait. Je ne vois plus rien d'autre à explorer, dit-elle en redressant les épaules et en me regardant droit dans les yeux. Fini les essais. Je crois qu'on est enfin prêts pour le vrai défi.

— Tu veux dire... ?

— Il est temps de récupérer ta sœur, et de faire de moi quelqu'un d'extraordinaire. On va entrer là-dedans, et on n'en ressortira pas tant que nos vœux ne seront pas exaucés.

J'avalis la salive qui s'était accumulée dans ma bouche. Alors c'était enfin le moment.

— Tu as déjà une date en tête ?

— Oui. Je pense au 2 août.

— Très bien. Ça me va... Pourquoi précisément le 2 ?

— Aucune raison particulière... Je me suis juste dit que ce serait intelligent de se laisser quelques jours de marge avant.

Elle avait raison ; il y avait beaucoup de préparatifs à faire — pas seulement pour ce qu'on devait emporter dans le tunnel, mais aussi pour être prêts à ce qui pourrait arriver en revenant.

On convint de régler les détails plus tard par texto, et avec ça, Anzu me raccompagna à l'entrée, où je mis mes chaussures et ouvris la porte pour partir.

— Bon, alors, à plus tard, hein.

— Hé, euh... Tono-kun ?

— Oui ?

Anzu avait l'air de rassembler son courage pour me dire quelque chose, mais elle perdit finalement ses mots.

— ...Désolée. Ce n'est rien d'important. Rentre bien, d'accord ?

— Ça marche. À plus.

En tournant pour fermer la porte derrière moi, j'aperçus une dernière fois le visage d'Anzu. Elle semblait juste un peu déçue, et une pointe de culpabilité me serra le cœur.

La semaine précédant le jour où nous avions prévu d'entrer dans le tunnel, je passais la matinée à paresser tranquillement dans ma chambre quand je reçus un message d'Anzu.

« Kawasaki m'a invitée au festival. Ça te dit ? »

À cette période de l'année, elle ne pouvait parler que du festival annuel de feux d'artifice dans la ville voisine. C'était l'événement local le plus important, attirant les foules pour admirer plus de six mille feux d'artifice tirés en un spectacle gigantesque. J'y étais allé plusieurs fois, quand Karen était encore vivante, mais je n'avais pas réalisé que c'était ce jour-là.

Pour être clair, mon envie d'y aller était proche de zéro. Je détestais les grandes foules.

Je commençai à taper une réponse à Anzu : « Je pense que ça ira, merci. »

Je n'avais plus qu'à envoyer, mais mes doigts restèrent figés. Deux doutes persistants me firent hésiter.

Le premier venait de la manière dont Anzu avait formulé son invitation : « Ça te dit ? » au lieu de « Tu veux venir ? » Peut-être que je lisais trop dans

ses mots, mais ça sonnait presque comme si elle n'était pas vraiment motivée pour y aller, juste avec Koharu, et qu'elle n'accepterait l'invitation que si je venais aussi.

Sachant ce que Koharu avait traversé récemment, je n'avais pas le cœur de la refuser, surtout qu'elle faisait déjà beaucoup d'efforts pour reconstruire sa vie sociale.

Le second doute, lui, rappelait ce que j'avais ressenti quand Shohei m'avait proposé de déjeuner avec lui et le club de calligraphie : c'était peut-être ma dernière occasion, alors autant ne pas la gâcher.

— Je sais pas trop... marmonnai-je, en me tournant et me retournant sur mon lit.

Puis j'entendis la porte de la salle de bain s'ouvrir en bas. C'était mon père. Je ne savais pas pourquoi il était à la maison un jour de semaine, mais il l'était. Peut-être pour compenser un jour férié tombé un weekend, ou alors il avait pris un congé payé.

Quoi qu'il en soit, je ne voulais absolument pas interagir avec lui.

— ...Bon, voilà qui règle la question.

J'effaçai mon message et en tapai un autre : « OK, je viens. Où et quand on se retrouve ? »

J'envoyai avant d'avoir le temps de me raviser. Je détestais plus que tout devoir gérer mon père, alors autant sortir et essayer de m'amuser un peu.

Il fallait que je me prépare vite pour pouvoir partir à l'instant.

Je descendis au salon et trouvai mon père assis sur un coussin, devant une émission télé sans intérêt. Je pris une profonde inspiration et l'appelai.

- Hé, Papa.
- Hum ? Quoi, Kaoru ?
- Je sors ce soir.
- Ah, d'accord. Tu comptes rentrer tard ?
- Je serai rentré avant minuit, t'inquiète pas.
- Tu veux dîner ici avant ?
- Je prendrai quelque chose dehors.
- Très bien. Amuse-toi bien.

Je hochai la tête et remontai directement dans ma chambre.

Putain. Je n'arrivais pas à croire que j'avais eu une conversation civile avec mon père sans que ça ne dégénère.

À vrai dire, il avait plutôt bonne mine ces derniers temps. D'habitude, il m'ignorait complètement, mais là il s'inquiétait même de mon dîner et m'avait souhaité de m'amuser. Il ne m'avait pas parlé comme ça depuis avant que Karen ne meure.

Après notre dernière sortie dans le tunnel d'Urashima — quand je lui avais dit que je resterais chez un ami le weekend prolongé et que je rentrerais un jour en retard — il n'avait rien dit.

Je me demandai ce qui avait pu provoquer ce changement soudain.  
Peut-être une bonne nouvelle au travail ?

Je y pensai un instant, puis abandonnai l'idée. Ça ne valait pas la peine d'y réfléchir trop.

Alors que le ciel du soir passait de l'orange clair au vermillon profond, j'arrivai à l'arrêt de bus où Anzu avait proposé qu'on se retrouve.

D'habitude, il n'y avait presque jamais personne, surtout pas de personnes âgées, mais ce soir-là, une longue file attendait, certains vêtus de yukata ou jinbei d'été traditionnels.

Anzu et Koharu n'étaient pas là, ce qui m'étonna puisque la navette devait arriver dans cinq minutes.

Inquiet, je scrutai les environs, quand soudain je sentis une tape sur l'épaule.

Je me retournai, et c'était Anzu, en robe d'été bleu pervenche, légère et flottante.

— Salut. Tu attends longtemps ? demanda-t-elle.

— Non, je viens d'arriver.

— Cool. Pas de signe de Kawasaki ?

— Non. Elle doit sûrement être en retard... Ah, la voilà.

Je la vis alors descendre sur le trottoir opposé, vêtue d'un yukata rose pâle brodé de motifs de poissons rouges. Dès qu'elle nous aperçut, elle traversa en courant sur le passage piéton, ses sandales en bois claquant sur le bitume.

Elle était mignonne, mais son visage se déforma en grimace de dégoût quand elle me vit.

— Beurk. Qu'est-ce que tu fais là, Tono ?

Attends, Hanashiro ne lui avait pas dit que je venais ?

— C'est moi qui l'ai invité, expliqua Anzu. Plus on est de fous, plus on rit.

— Ah oui ? Eh bien, si c'est Anzu qui t'a invité, alors ça va...

— Anzu ?

— Elle insiste pour me donner un surnom débile maintenant qu'on est amies, expliqua Anzu, manifestement peu enthousiaste.

Ah, donc elles se tutoient. Enfin, au moins l'une d'elles.

Je souris.

— Ravi de voir que vous vous entendez bien.

Je le pensais vraiment, mais Anzu prit ça comme une taquinerie sarcastique et me donna une bonne tape sur l'épaule.

Peu après, le bus arriva et nous montâmes à bord tous les trois.

Il était déjà bien rempli, mais nous trouvâmes deux places le long de la fenêtre pour Anzu et Koharu, tandis que je dus rester debout.

Les portes automatiques se refermèrent, et le moteur démarra pour aller vers la prochaine destination.

— Alors, tu trouves comment mon yukata ? demanda Koharu à Anzu.

— Tono-kun, tu en penses quoi ? répondit Anzu, me passant la balle.

Super, merci beaucoup.

— Euh... Je... Je trouve qu'il te va bien, honnêtement, bafouillai-je.

— Dans ce cas, je suis d'accord, déclara Anzu.

— Vous sortez ensemble, c'est ça ? Koharu me lança un regard méfiant.

Ni Anzu ni moi ne démentîmes.

Le feu passa au vert, et le chauffeur freina brusquement, me déséquilibrant. J'attrapai rapidement une poignée au plafond et retrouvai mon équilibre. Ouf, juste à temps.

Pourtant, Koharu me lança un regard désapprobateur, secouant la tête avec un soupir.

— Sérieux, qu'est-ce que tu lui trouves, ce nul d'Anzu ?

— Pourquoi tu le traites de nul ?

— Je veux dire, sans vouloir t'offenser, il est un peu minable. Pas beaucoup de personnalité, pas de talents, pas d'humour, et puis c'est pas non plus un canon de beauté —

— Ne parle pas de lui comme ça, coupa Anzu, la voix froide comme un pic à glace.

— Ok, d'accord, désolée, dit Koharu, revenant à moi.

— Alors, Tono, qu'est-ce qui t'a plu chez Anzu dès le départ ?

— Hein ?! m'exclamai-je, pris au dépourvu.

— Je suis curieuse aussi, avoua Anzu.

Elles me regardaient toutes les deux avec insistance. J'étais coincé.

— C'est difficile à expliquer, tu sais... et puis, tu me mets un peu la pression...

— Quoi, tu trouves rien à dire ? dit Anzu, fronçant les sourcils.

Mince. Fallait que je trouve une réponse valable, ou ça me retomberait dessus.

Je réfléchis et choisis la réponse la moins niaise que je pouvais trouver.

— Eh bien, si je devais choisir une chose, ce serait... euh...

— Allez, dépêche-toi, me pressa Koharu. On n'a pas toute la journée.

— Son... parfum, peut-être ?

Le visage de Koharu se décomposa et elle se recroquevilla en mode défense, se serrant les bras comme si ses détecteurs de danger s'étaient déclenchés.

Bon, ouais, j'aurais pu formuler ça autrement.

— Beurk, quoi ? J'ai demandé ce qui t'a plu, pas ce que ton nez a senti, espèce de dégueulasse. C'est ça ta façon de juger une fille ? Par son odeur ?! Génial, maintenant j'ai envie de prendre une douche. Beurk.

— N-non, non ! Je t'assure que tu as tout mal compris ! Je ne renifle pas les filles au hasard, promis ! Même avec Hanashiro, c'était juste un accident.

— Oh ouais ? Comment ça se fait qu'on ait « accidentellement » senti quelqu'un, monsieur le malin ? Vous faites quoi de drôle, vous deux, ces temps-ci ?

— Oh, arrête de penser au pire. C'est rien de tout ça... Allez, Hanashiro.

— Allez, aide-moi un peu, je t'en prie, lançai-je.

Anzu ne faisait pas attention ; elle était trop occupée à renifler ses propres bras, le visage pensif et inquiet.

— J'ai une odeur ? murmura-t-elle pour elle-même.

Nous descendîmes du bus et marchâmes vers le site du festival. Il faisait déjà nuit, mais heureusement, pas un seul nuage ne venait gâcher le ciel — un temps parfait pour un feu d'artifice.

Les feux allaient être tirés de l'autre côté de la grande rivière, tandis que les spectateurs devaient rester sur la rive où les stands de nourriture et autres animations étaient installés le long du quai.

Le trajet depuis l'arrêt de bus jusqu'au festival était court, et on entendait déjà l'agitation de la foule profitant des festivités malgré le bruit des moteurs de voitures.

En traversant la rue et en marchant un peu, je perçus un parfum doux et entêtant, comme celui d'un gâteau éponge au castella.

— Alors, vous avez quelque chose de précis que vous voulez faire au festival ? demandai-je en marchant sur le trottoir.

Anzu secoua la tête.

— Moi non plus, dit Koharu. Enfin, je voulais pêcher des balles rebondissantes avant de partir.

— Ah oui ? Trop mignon. J'adorais faire ça quand j'avais genre cinq ans.

Koharu sembla confuse un instant, puis son visage devint tout rouge.

— Qu-quoi... N-non ! Ce n'est pas pour moi ! C'est pour mes petits frères ! Ils m'ont demandé de leur ramener une de ces grosses balles épineuses qu'on peut presser !

Ah oui, je me souvenais de ces trucs-là. J'en avais eu une une semaine avant qu'elle ne se perce et ne se dégonfle en un vulgaire sac en plastique.

— C'est gentil de ta part, dis-je en souriant. Tu as l'air d'être une grande sœur étonnamment cool, à jouer encore aux cartes avec eux et tout ça.

— Hé ! Pourquoi tu dis « étonnamment » ? ...Oh, ça me fait penser, Anzu, tu as des frères ou sœurs ?

— Non. Je suis fille unique.

— Waouh, c'est chouette. J'ai toujours voulu être fille unique.

— Vraiment ? Moi, j'aurais bien aimé avoir un petit frère ou une petite sœur.

— Haha, non... Crois-moi, c'est plus une galère qu'autre chose. Ils te harcèlent toujours pour jouer avec eux ou pour que tu sois leur chaperon quand ils veulent sortir... Et mon Dieu, ne me lance même pas sur l'histoire des bains à prendre ensemble...

— A-attends, ça se fait vraiment ?

Je trouvais ça presque gratifiant de voir Anzu avoir une conversation normale avec quelqu'un d'autre que moi. C'était dur à croire à quel point notre rebelle au passé chaotique était devenue sociable récemment.

Je me sentais un peu comme un parent fier qui regarde son aîné partir à l'université, suivant les deux de loin sans vouloir interrompre leur discussion animée.

À mesure que nous approchions du centre des festivités, la foule devenait plus dense.

Il y avait aussi plus de stands de nourriture, comme en témoignaient les odeurs alléchantes de friture et de sauce yakisoba qui flottaient dans l'air.

Bientôt, j'entendis quelqu'un gargouiller bruyamment ; un bruit digne d'un dessin animé.

— Wow. Excuse-toi, Kawasaki... lança Anzu en la regardant d'un air taquin et critique.

— Non, non, non ! C'était pas moi, c'était toi ! répondit Koharu en posant les mains sur ses hanches avec un grognement.

Wow. Hanashiro venait-elle vraiment d'essayer de faire passer Kawasaki pour coupable ? On était à l'école primaire ou quoi ? Même de loin, je pouvais dire que c'était le ventre d'Anzu qui avait gargouillé.

— Si vous avez faim, on peut s'arrêter manger quelque part, proposa Koharu. Il reste plein de temps avant le début du feu d'artifice.

Je regardai mon téléphone. Il était 19h, et le spectacle ne commencerait que dans une heure.

On décida de prendre notre temps pour regarder les différentes options de nourriture en continuant le long du quai.

Après avoir passé plusieurs stands, Anzu s'arrêta net devant l'un d'eux, regardant avec curiosité et émerveillement leur poulpe grillé.

— Waouh, c'est... un poulpe entier, grillé et embroché sur un bâton ?

— Oui, Hanashiro... C'est pour ça qu'on appelle ça « poulpe grillé sur un bâton ». Attends, tu n'en as jamais vu avant ?

Je demandai.

Elle hocha la tête.

— Je crois en avoir vu à la télé, mais je n'ai jamais vraiment été à un festival ou quoi...

— Ah bon ?

Je supposais qu'il n'y avait pas beaucoup de festivals traditionnels à Tokyo même. Ou alors elle n'avait jamais eu quelqu'un pour l'y emmener.

— Tu en as déjà goûté un ? demanda-t-elle. C'est bon ?

— Oui, c'est très bon. Pourquoi tu n'en prendrais pas un pour goûter ?

— Hum. J'hésite, mais j'ai vraiment aussi envie de takoyaki... se plaignit-elle, partagée.

— Eh bien, pourquoi on ne prend pas les deux ? intervint Koharu. Il y a un stand de takoyaki juste là-bas. J'ai faim moi aussi, je peux faire la queue.

— Vraiment ? Tu pourrais en prendre assez pour nous deux ?

— Pas de souci !

Anzu lui donna de l'argent, et Koharu partit en claquant des sandales vers le stand de takoyaki.

Pendant ce temps, Anzu passa commande d'un poulpe grillé au vieil homme du stand.

Quand mon nez capta l'odeur alléchante de sauce Worcestershire, j'eus faim à mon tour, et me souvenais du stand de yakisoba qu'on avait croisé.

— Je vais prendre des yakisoba rapidement.

— D'accord. Si Kawasaki revient avant toi, on t'attendra sous la tente à manger.

— Reçu.

Je fis demi-tour et revins sur mes pas. Heureusement, la file d'attente n'était pas longue, et je pus rapidement acheter mes yakisoba. Quatre cents yens au total.

À mon retour, Anzu avait disparu devant le stand de poulpe, alors je jetai un œil sous la tente à manger, où je trouvai mes deux compagnes en train de se régaler.

Je vis Anzu croquer dans son poulpe pour une première grosse bouchée ; elle semblait vraiment apprécier.

Je cherchais un endroit où m'asseoir, mais la tente était un petit espace étroit entre deux stands, avec seulement trois bancs deux places, tous occupés.

Je me résignai donc à manger debout, prêt à prendre ma première bouchée de yakisoba quand Anzu m'interrompit.

— Hé, attends un peu. Kawasaki, tu peux te pousser un peu ?

— Bien sûr, comme ça ?

— Parfait, merci. Viens t'asseoir, Tono-kun.

Anzu tapota l'espace d'une trentaine de centimètres libre à côté d'elle.

Je la remerciai pour sa gentillesse et m'assis. Ce n'était pas très confortable, mais mieux que de rester debout, et pour ça, j'étais reconnaissant. Même si nos épaules se touchaient sans cesse, ce qui me mettait un peu mal à l'aise.

J'ouvris la boîte en plastique contenant mes yakisoba et attaquaï avec mes baguettes, aspirant les nouilles épaisses une à une. Elles étaient complètement imbibées de sauce, ce qui pouvait être un peu trop pour certains, mais moi j'adorais ça.

— Hé, Tono-kun ! Anzu me tapota l'épaule. Je me tournai vers elle et vis qu'elle me tendait un takoyaki sur un cure-dents, un large sourire aux lèvres.

— Ouvre grand !

— Euh, non merci, ça va...

Koharu me lança un regard noir par-dessus l'épaule d'Anzu, comme pour dire « Mange ce takoyaki tout de suite, sinon... ».

Craignant pour ma vie, je cédai à la pression et ouvris grand la bouche pour qu'elle m'enfoncé la boule chaude dedans.

— Oh mon Dieu ! hurlai-je la bouche pleine. C'est trop chaud ! Chaud chaud chaud chaud !

Les filles éclatèrent de rire. Au moins quelqu'un s'amusait aux dépens de mes papilles en feu.

Je tentai de rouler la bouchée comme une patate brûlante dans ma bouche, souffrant à chaque morsure avant d'avaler enfin la boule de lave en fusion. Ma langue semblait saigner à la fin.

— Désolée, j'ai pas pu résister, dit Anzu en reprenant son souffle après un fou rire. Mais c'était l'idée de Kawasaki, hein !

— Hé, la plupart des gars tueraient pour qu'une jolie fille comme toi les nourrisse ! Savoure chaque bouchée, maintenant ! ricana Koharu.

Je ne pus honnêtement rien savourer à cause de la brûlure, mais je hochai la tête docilement.

Je continuai tranquillement la moitié de mes yakisoba quand Anzu se leva pour aller nous chercher à boire.

— Je viens avec toi ? proposa Koharu.

— Non, ça va. Si on part tous les deux, on risque de perdre notre place. J'y vais seule.

— T'es sûre ? Bon, d'accord. Je prendrai un Cheerio Cola. Ou n'importe quelle cola, s'ils en ont pas.

— Moi, je prendrai une bouteille de Lifeguard, si ils en ont. Sinon, je prendrai la même chose qu'elle.

— Compris. Je reviens vite.

Anzu partit de la tente.

— Elle a changé, hein... souffla Koharu après son départ.

— Carrément... fis-je, d'accord avec elle pour une fois — peut-être la première fois de l'histoire. — Même toi, t'as changé autant, voire plus. Tu es devenue une autre personne.

— Ouais... Je sais. Crois-moi, t'es pas le premier à le remarquer. Ça a bien changé ici depuis qu'Anzu est arrivée, dit-elle avec affection.

Elle n'avait pas tort, même si je pensais que le plus grand bouleversement venait du changement de personnalité d'Anzu suite à son transfert.

Reste à voir si Koharu serait vraiment plus heureuse avec sa nouvelle personnalité sur le long terme, mais au moins elle avait beaucoup mûri en peu de temps.

À sa place, je préférerais qu'on me voie comme quelqu'un de gentil plutôt que comme quelqu'un d'effrayant.

— ...Je lui suis vraiment reconnaissante, tu sais. J'espère qu'un jour je pourrai lui rendre la pareille.

Je regardai Koharu lever les yeux vers le toit de la tente, admirative, et un pincement mélancolique me serra la poitrine, vite chassé en plongeant la tête dans le reste de mes yakisoba.

Un instant plus tard, Anzu revint, et tous les trois nous échangeâmes des banalités en buvant.

Une fois un peu plus rassasiés, nous achetâmes un gâteau éponge au castella que nous partageâmes à trois.

Nous avons complètement oublié le feu d'artifice à venir jusqu'à ce que la première salve siffle dans le ciel dehors.

— Oh merde, dit Koharu. La rive entière doit être bondée maintenant. Faut qu'on se dépêche, sinon on trouvera jamais une place assise.

Nous avalâmes le reste du gâteau en nous abreuvant, puis jetâmes nos déchets avant de nous diriger vers la rivière.

Comme l'avait prédit Koharu, la berge grouillait de monde.

Ce n'était pas si plein qu'on ne puisse pas se tenir debout, mais la colline était entièrement couverte de bâches bleues sur lesquelles familles et groupes d'amis s'étaient installés.

Nous fîmes zigzag entre la foule à la recherche d'un coin pour nous asseoir, jusqu'à trouver un petit espace assez grand pour trois.

Koharu sortit sa nappe à carreaux de son sac et la déplia sur la terre nue. Elle était clairement prévue pour deux personnes, mais on réussit à caser les trois sans problème.

Installés, je levai les yeux vers le ciel nocturne, impatient de voir enfin les feux d'artifice.

Bientôt, un bruit sourd retentit, suivi d'une vibration si intense qu'elle aurait pu défibriller un cœur.

Puis vint le crépitement et l'éclat, tandis que des traînées scintillantes de poudre peignaient un rêve technicolor dans le ciel noir.

L'explosion vive grava sa forme triomphante dans nos rétines, avant de retomber lentement puis de s'éteindre dans l'obscurité.

Puis le suivant, et encore un autre, chacun projetant de nouvelles couleurs sur la toile noire.

— C'est magnifique... murmurai-je en entendant Anzu à côté de moi.

Une autre fusée siffla dans le ciel, mais celle-ci fut suivie d'une longue pause avant d'éclater enfin en traînées de vapeur scintillantes qui s'étiraient depuis le centre comme de petits poissons nageant frénétiquement à contre-courant.

La foule poussa des « oooh » et des « aaah » alors que des branches dorées descendaient en zigzag pour former la forme d'un saule pleureur.

Vint ensuite une immense fleur, éclatante, accompagnée par des dizaines de petits feux d'artifice d'accompagnement.

Puis un mur de pivoines bicolores classiques, dont les pistils changeaient de couleur en filant comme des abeilles butineuses avant de retomber mollement en cascade, telles des chutes d'eau.

Au programme suivant : un bombardement de mines-étoiles rapides et frénétiques.

Quelque chose de doux frotta contre mon petit doigt droit. Anzu avait glissé sa main juste à côté de la mienne.

Normalement, cela m'aurait fait battre le cœur à tout rompre et transformé en boule de nerfs, mais à cet instant, pour une raison inconnue, tous les bons gestes vinrent naturellement.

Je glissai ma paume sur la bêche pour saisir sa main, et nos doigts s'entrelacèrent sans effort.

Bien que nos mains fussent froides au début, l'échange de chaleur corporelle nous réchauffa mutuellement.

Puis arriva le grand final, quand les plus gros et audacieux feux d'artifice illuminèrent le ciel nocturne de couleurs frappantes, éclairant nos visages d'une lumière chaude et changeante.

C'était une scène de rêve, tirée tout droit d'une fin de conte.

— « Ouf ! C'était vraiment bien ! » s'exclama Koharu en s'étirant le dos alors que nous remontions la promenade au bord de la rivière.

Maintenant que l'événement principal était terminé, nous étions prêts à rentrer.

La foule s'était bien clairsemée, bien que les stands de nourriture et autres attractions continuaient de fonctionner à plein régime.

Les différents vendeurs criaient leurs offres pour attirer les derniers clients alors que les gens quittaient le site du festival.

— « Excusez-moi ! Je voudrais tenter ma chance, s'il vous plaît ! » appela Koharu en tendant deux cents yens à l'employé du stand de pêche aux balles rebondissantes.

Il prit l'argent et lui donna une petite épuisette en papier.

Elle s'agenouilla devant le grand aquarium, retroussa ses manches et se concentra pour pêcher des balles comme une experte.

— « Bon, voyons voir si je peux en attraper cent d'un coup cette année ! »

— « C'est possible ? » demanda Anzu, visiblement perplexe.

— « Oh oui. Je suis une pro. Personne n'a jamais attrapé plus de balles que moi. Je suis invaincue depuis l'école primaire ! »

Je voulais dire que tu avais juré que c'était juste pour ramener un souvenir à tes frères, mais je me tus.

— « Moi, je ne l'ai jamais fait avant, personnellement, » dit Anzu.

— « Attends, sérieusement ? Alors pourquoi on ne le fait pas ensemble ?! Excusez-moi, monsieur ! On peut avoir une autre épuisette ? ...Bon, regardez bien : il y a une astuce. Avant toute chose, il faut tremper le papier dans l'eau, parce que ça va — »

Pendant que Koharu encourageait Anzu à pêcher les balles rebondissantes, je massai mes paupières du pouce et de l'index.

Regarder tous ces feux d'artifice brillants pendant longtemps m'avait donné un mal de tête, car mes yeux et mon cerveau pulsaient douloureusement.

Il vaudrait sans doute mieux rentrer et aller directement au lit dès qu'elles auraient fini leur petit jeu d'enfant.

Je pincai l'intérieur de mes yeux, pris une profonde inspiration et tournai la tête vers le ciel —

Quand soudain, je vis du coin de l'œil une femme passer.

Pour être clair, elle ne faisait que passer à côté de moi, tranquillement.

Pourtant, quelque chose en elle mit mon cerveau en alerte maximale.

Je me tournai vers elle alors qu'elle s'éloignait.

Elle portait un yukata et avait ses cheveux relevés en chignon à l'arrière de la tête.

Je ne pouvais pas distinguer grand-chose d'autre de dos, ni même son âge.

Pourtant, pour une raison inexplicable, cette impulsion folle dans ma tête me dit que je devais mieux la voir.

Avant que je ne m'en rende compte, je la poursuivais, courant aussi vite que possible pour ne pas la perdre dans la foule.

Plus je réduisais la distance entre nous, plus les émotions étranges en moi prenaient des formes claires et distinctes.

Dévotion... Dépendance... Déjà-vu... Nostalgie ?

Puis la femme s'arrêta, se tourna pour parler à un homme d'une quarantaine d'années qui se tenait à ses côtés, et je pus enfin voir son visage.

— « Quoi... »

Je dus me frotter les yeux et faire un double regard.

C'était ma mère.

La femme qui avait totalement disparu de nos vies il y a cinq ans.

Mais comment ? Comment pouvait-elle être là ?

Non, c'était peut-être la mauvaise question.

Après tout, ce n'était pas comme si elle était morte.

Elle s'était juste réveillée un jour et avait décidé de s'éloigner de ma vie sans jamais se retourner.

Elle n'avait même pas traité elle-même les papiers du divorce ; elle avait laissé ses parents s'en occuper.

Néanmoins, je devrais pourtant savoir, au fond de moi, qu'il y avait toujours la possibilité de la croiser quelque part.

Plus important encore, qui était cet homme à ses côtés ? Était-ce son nouveau compagnon ?

Ils semblaient passer un bon moment ensemble, en tout cas.

Ma mère riait.

Elle s'amusait.

Elle était heureuse.

Mais moi, alors ? Que devais-je faire ?

...Non, ça allait de soi.

Je ne dirais rien, ferais comme si je ne l'avais jamais vue, rentrerais chez moi et oublierais tout ça.

C'était ce qu'il fallait faire.

Ma mère avait fait son choix, et ce n'était pas à moi d'empiéter sur son bonheur.

Est-ce que j'étais vraiment d'accord avec ça ?

Partir sans chercher de réponses aux questions restées sans réponse qu'elle m'avait laissées ?

Comme pourquoi elle nous avait abandonnés, si c'était de ma faute, ou si elle m'avait jamais aimé au départ —

Soudain, elle se tourna vers moi.

Nos regards se croisèrent, et pendant un instant, le temps s'arrêta.

Les bruits animés du festival s'éloignèrent.

Tout autour de nous sembla ralentir.

Aucun de nous ne bougea un muscle.

Nous restâmes simplement là, pleinement conscients l'un de l'autre.

Elle savait qui j'étais.

Et je savais qui elle était.

Une éternité condensée en quelques secondes fugaces.

Puis ce fut fini, et presque immédiatement, son visage se déforma d'horreur absolue.

Un coin de sa bouche tressaillit de dégoût, et ses lèvres tremblèrent comme si elle allait crier à l'aide — comme un prisonnier jeté dans un donjon, enfermé dans une cage avec un monstre féroce et sanguinaire.

Cette réaction m'en dit plus que mille mots.

À ses yeux, j'étais probablement l'incarnation même de l'horreur, la manifestation de son traumatisme qu'elle avait passé les cinq dernières années à tenter d'oublier.

Mon cerveau envoya un signal de détresse à tous mes nerfs, leur ordonnant de me faire sortir de là au plus vite.

Je fis demi-tour et tentai de partir aussi calmement que possible.

Je ne savais pas ce que j'avais espéré.

Qu'elle s'excuse de m'avoir abandonné ?

Qu'elle me dise que ce n'était pas ma faute et qu'elle ne m'en voulait pas ?

Non, je savais mieux que de nourrir de tels espoirs.

Pourtant, je me sentais trahi au plus profond de moi.

Mes jambes se mirent à trembler.

J'avais tellement la tête qui tournait que je crus que j'allais m'évanouir.

En trébuchant, je bousculai plusieurs personnes qui allaient dans la direction opposée, dont quelques-unes m'engueulèrent.

Pour être clair, je voyais parfaitement où j'allais — c'était juste que mon cerveau ne traitait plus aucune information sensorielle.

— « Tono-kun ? »

Soudain, Anzu se tenait juste devant moi.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu t'es enfui ? ...Attends. Pourquoi tu as l'air si pâle ? Tu vas bien ? »

— « Hanashiro... » murmurai-je en marchant vers elle d'un pas lourd et traînant.

Puis je la pris dans mes bras.

— « T-Tono-kun ?! »

Je la serrai fermement, pressant sa frêle silhouette contre moi, peau contre peau, mon menton reposant sur son épaule.

Je ne pouvais pas l'expliquer — c'était juste quelque chose que je devais faire.

Je savais que si je ne trouvais pas quelque chose à quoi me raccrocher, un point d'ancrage, je serais englouti par le tourbillon d'émotions qui menaçait de me dévorer tout entier.

L'eau montait, et j'avais besoin d'elle plus que jamais.

Alors, je la tins près de moi, pour ne pas me laisser emporter.

Au début, tout son corps se figea sous le choc.

Puis, peu à peu, je sentis ses muscles se détendre, jusqu'à ce qu'enfin elle baisse complètement sa garde et m'accepte dans son univers.

Nous restâmes là ainsi un moment, elle me tenant fermement pendant que je trouvais refuge dans le réconfort de sa présence, ma seule source de chaleur dans tout ce vide cosmique.

Je ne sais pas combien de temps ça a duré, ça a pu être cinq secondes, ça a pu être une minute entière.

Mais quand j'ai enfin senti que je m'étais assez calmé pour tenir debout par moi-même, je me suis éloigné...

Seulement pour voir que ses joues étaient toutes roses, ce qui m'a fait rougir à mon tour comme jamais.

Mais qu'est-ce que je pensais, à faire ça en plein milieu d'un endroit public ?

Les gens autour de nous devaient probablement nous prendre pour un gars gênant, un amoureux transi qui se laissait emporter par une passion intense.

— D-désolé, je... je ne sais pas ce qui m'a pris... bafouillai-je.

— Ça va ? demanda Anzu, la voix pleine d'inquiétude sincère.

Maintenant que l'élan du moment était retombé, la gêne avait disparu, laissant place à un sentiment de sécurité et d'appartenance tout neuf.

Comme si, peut-être, j'avais enfin une place dans ce monde.

Comme si tout irait bien, du moment qu'Anzu était là pour me garder les pieds sur terre.

— ...Ouais. Ça va mieux maintenant. Allez, Kawasaki doit commencer à en avoir marre d'attendre.

— T'es sûr que ça va vraiment... ?

— Oui, ça va super, grâce à toi. Je t'en suis redevable.

Alors qu'on retournait vers l'endroit où Koharu nous attendait, je fis un adieu silencieux à ma mère.

Je savais que je ne la reverrais probablement jamais.

Dans le bus-navette du retour, il n'y avait presque personne.

Nous étions tous les trois assis côte à côte tout au fond, moi au siège côté fenêtre, regardant la nuit dehors et ne répondant que par oui ou non aux tentatives de conversation d'Anzu et Koharu.

J'étais officiellement prêt à aller me coucher, et pas seulement à cause de la fatigue oculaire.

Mon épuisement était surtout mental.

En repensant à cette rencontre malheureuse, je réalisai que j'avais attendu quelque chose de plus de ma mère.

Peut-être, au fond, j'avais toujours pensé qu'elle reviendrait vers nous une fois qu'elle aurait surmonté le traumatisme de la perte de Karen.

Je savais que c'était une illusion un peu naïve, mais au moins ça expliquait pourquoi j'étais si abattu.

J'avais su dès le moment où elle nous avait quittés qu'elle ne reviendrait jamais, et je pensais avoir fait mon deuil.

Pourtant, la simple vue de son visage m'avait redonné un espoir factice.

Il semblait que les liens du sang étaient vraiment les plus difficiles à couper.

Peut-être que c'était ce lien de sang qui nous avait réunis à nouveau, un lien invisible du destin.

J'aimais penser que c'était ça, car ça me redonnait espoir de revoir Karen un jour, puisque nous partagions un lien bien plus fort.

...Non. Ce n'était pas une question de « peut-être » — je reverrais Karen.

Bientôt, en fait.

Avant la fin des vacances d'été, j'allais pénétrer profondément dans le tunnel d'Urashima, et je ne reviendrais pas sans l'avoir trouvée et ramenée.

C'était ma mission : mon devoir de frère.

Après avoir raccompagné Anzu et Koharu à la gare, j'ai pris un taxi dix minutes pour rentrer chez moi.

En franchissant la porte d'entrée, j'ai vu une paire d'escarpins blancs que je ne connaissais pas posés dans l'entrée.

Apparemment, mon père avait une visite, ce qui était déjà assez rare en soi, mais une femme ? C'était une première.

Je me suis faufilé dans le couloir pour ne pas les déranger, mais la porte du salon s'est ouverte et mon père a pointé la tête dehors.

— « Ah, te voilà, Kaoru ! Je me demandais quand tu rentrerais ! » dit-il en souriant, le visage rouge et la mâchoire molle, signe évident qu'il était bourré.

Ces derniers temps, il rentrait souvent comme ça, mais ce soir-là, il avait vraiment mauvaise mine.

— « Eh bien, reste pas planté là ! Viens dire bonjour ! »

— « Euh... d'accord. »

Je fis ce qu'il me dit et entrai dans le salon, où je croisai immédiatement le regard de la femme assise poliment sur le tatami.

C'était une jeune femme soignée, qui semblait avoir la trentaine passée, avec une peau blanchâtre au teint presque artificiel.

Elle m'adressa un sourire poli, auquel je répondis.

Je regardai la table et vis un grand plateau de sushi traiteur et une rangée de grosses bouteilles de bière.

La moitié des sushis avait été mangée, et deux bouteilles de bière étaient déjà vides.

— « Allez, assieds-toi ! » lança mon père.

— « Pardon ? »

— « Je dis, assieds-toi, mon garçon. Repose-toi un peu. »

Mon père me prit par les épaules et me força presque à m'agenouiller.

Il voulait clairement montrer que je n'avais pas le choix, mais c'était si soudain que je n'arrivais pas à comprendre ce qui se passait.

Il s'assit à côté de moi, posa son bras autour de mon cou avec un sourire niais. Son haleine empestait l'alcool.

— « Voici mon fils, Kaoru, » dit-il. « Il est en seconde au lycée Kozaki. »

— « Oh, c'est un garçon très poli, » sourit la femme.

— « Oh oui. Il sait cuisiner, faire la lessive, tout. La seule chose qu'il ne sait pas faire, c'est envoyer un SMS à son pauvre vieux père quand il décide de disparaître, ha ha ha ! » ricana-t-il.

— « Tu sais que je rigole, Kaoru. Eh, t'as faim ? Serre-toi dans les sushis, c'est pour toi, fiston. »

— « Non, ça va, merci... »

— « Ce gamin, je te jure. Il a jamais été un gros mangeur. Mais ça m'arrange, alors je sais pas pourquoi je me plains, ha ha ha ! »

Je restai silencieux.

Les mots, le ton, les gestes, les expressions de mon père... tout ça n'était qu'une façade.

Il jouait juste le rôle d'un bon père. Comme un costume pour une fête où il serait le seul à être déguisé.

Pourquoi s'acharnait-il à faire croire que nous avons une bonne relation ?

Pourquoi avait-il insisté pour que je vienne ?

Et cette femme, qui était-elle ?

Clairement plus jeune que mon père, alors pourquoi parlaient-ils si librement ?

Était-elle une parente éloignée ? Une collègue ? Une amie ?

Mon esprit était rempli de questions, mais aucune réponse.

— « Oh mon Dieu, j'ai oublié de me présenter ! » Mon père retira son bras de mon cou.

— « Fiston, je veux te présenter ta nouvelle maman. »

...Hein ? Ma « nouvelle maman » ?

— « Je voulais te le dire depuis longtemps, mais j'ai été tellement occupé par le boulot. Je voulais attendre le bon moment, tu vois ? Alors voilà. Désolé si c'est un peu brutal, mais c'est comme ça maintenant ! »

— « Qu'est-ce que tu veux dire par "c'est là où on en est" ? »

« Tu vois, elle et moi, on se connaît du travail depuis un bon moment, mais on a vraiment commencé à bien s'entendre il y a environ un mois quand » — « et donc on a déjeuné ensemble plusieurs fois » — « elle a déjà été mariée une fois aussi, donc » — « et puis, cette fois où tu t'es enfui de la maison, elle » — « m'a apporté un soutien émotionnel, et » —

Les mots qu'il prononçait me traversaient à peine l'esprit. Ma tête tournait à toute vitesse. J'avais la nausée. C'était quoi ce bordel ? Et en plus, le même jour où j'avais vécu une expérience traumatisante avec ma mère ? Je pouvais vraiment pas avoir une seule pause ?

Pourtant, eux continuaient leur conversation joyeusement, complètement indifférents à mon manque d'enthousiasme.

« Allez, viens ! On trinque ! »

« Ton médecin ne t'a pas dit de ne pas trop boire ? »

« Oh, ce n'est pas grave ! C'est une occasion spéciale aujourd'hui ! »

« Je pense que ton excuse ne passerait pas avec lui... »

« Arrête de t'inquiéter et bois un coup avec moi, allez ! »

« Ah, pour l'amour du ciel... »

« On devrait vraiment ressortir manger du vrai poisson bientôt. »

« Oui, quand ça se calmera un peu au boulot, peut-être. »

« Oh, j'en suis sûr, ça arrivera vite. »

« J'aimerais bien partir en vacances à l'étranger aussi. »

« Ai-je mentionné que j'économise pour une nouvelle voiture ? »

« On aura tout le temps du monde une fois à la retraite. »

« Ce serait sympa de se trouver de nouveaux hobbies. »

« Acheter une jolie petite maison quelque part. »

Mon vieux père grincheux et la femme qu'il voulait m'imposer comme nouvelle mère continuaient de peindre leur vision d'un futur idyllique à

deux. Je savais déjà qu'il n'y avait aucune place pour moi dans ce tableau. Après tout, faire partie d'une famille, c'est soit naître dedans et être lié par le sang, soit aimer quelqu'un tellement qu'on veut fonder une nouvelle famille avec cette personne. Moi, je n'avais ni amour ni lien de sang avec ces deux-là. Alors où est-ce que ça me laissait dans tout ça ?

« Oh, au fait, juste pour que tu saches, Kaoru, on va déménager d'ici dans un futur proche. »

« ...Quoi ? »

« J'ai un nouveau boulot, tout est prêt, » expliqua mon père tout excité, ignorant complètement l'expression de mécontentement sur mon visage. « On va quitter Kozaki pour un joli condo. Ce sera un peu plus petit que ici, certes, mais ce sera beaucoup plus pratique, je te le promets. »

La femme en face de nous hocha la tête avec enthousiasme pour appuyer ses propos.

« Et ne t'inquiète pas pour tes études. On pourra vendre cette maison pour une belle somme. On pourra t'envoyer à l'université, ou dans l'école technique que tu veux. On pourra même te donner assez pour louer ton propre appartement si tu veux t'éloigner un peu. Nous trois, on va repartir à zéro, dans une nouvelle ville, dans une toute nouvelle maison. »

Un nouveau départ.

« N'est-ce pas excitant, mon fils ? Une nouvelle vie nous attend au coin de la rue. »

J'ai cru que j'allais exploser une veine dans le cerveau. Mon cuir chevelu brûlait et ma vision vira au rouge.

Va te faire foutre, vieux. Et Karen, alors ? Tu vas juste essayer de la laisser derrière ? Passer à ta vie de petit bonheur sans soucis en oubliant ton seul

enfant de chair et de sang ? Tu me dégoûtes. Comment oses-tu ne pas passer chaque heure de chaque jour à te morfondre et regretter ce qui lui est arrivé ? Comment oses-tu ne pas la garder constamment en tête ? Quand tu cesseras ça, ça reviendra vraiment à dire qu'elle n'a jamais existé. Tu réalises ça, espèce de con ?

J'avais envie de saisir une de ces bouteilles vides et de lui fracasser sur la tête. J'avais envie de renverser la table et de perforer la porte-fenêtre. Je voulais céder à ma rage et la laisser prendre le contrôle. Je ne savais pas comment agir sur ces pulsions, alors la colère montait en moi jusqu'à exploser. Puis la fureur envers mon père s'est transformée en frustration contre moi-même, jusqu'à ce que je ne puisse plus la retenir, et que les larmes jaillissent.

« Hé, c'est quoi ce... Kaoru ? ... Tu pleures ? » demanda mon père, inquiet, en levant les yeux vers mon visage baissé.

Ne me regarde pas, espèce de merde.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu te sens mal ? » demanda la femme.

Occupe-toi de tes affaires, sale destructrice de famille.

« ...Ah, je vois ce qui se passe. » Mon père posa sa main sur mon épaule.

Je lui avais dit de ne pas me toucher.

« Ne t'inquiète pas, Kaoru. Je sais que tu as beaucoup de réticences. C'est un changement important. Mais je sais qu'on peut s'en sortir à trois, si on fait un effort ensemble. Tu peux essayer pour moi, fils ? »

En regardant son visage souriant, plein d'espoir et de projets, j'ai finalement compris. Mon père avait décidé de faire comme si rien n'était jamais arrivé. Ni la mort de Karen, ni le départ de ma mère, ni la façon horrible dont il m'avait traité — il voulait laisser tout ce fardeau

émotionnel derrière lui pour aller chercher son « happy end » avec sa nouvelle femme. Comme ma mère semblait le faire, à en juger par son horreur quand elle m'a vu. Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre à ce niveau. Dommage qu'ils soient déjà divorcés.

D'un coup, la rage rouge qui bouillonnait dans ma tête est devenue un froid glacial, et un frisson m'a parcouru l'échine. Puis mon estomac s'est noué.

Puis j'ai vomi. Sur la table.

La femme a crié alors que ce flot de vomi brun clair et de restes à moitié digérés s'écoulait sur le tatami. Même après avoir vidé tout le yakisoba et le gâteau éponge que j'avais mangés au festival, le goût de Lifeguard mélangé à la bile restait en bouche alors que je continuais à cracher chaque goutte.

« Hé, c'est quoi ce bordel ?! » cria mon père, oubliant son rôle de parent aimant en me poussant au sol.

Dès que mon estomac fut vide et que j'en eus fini avec les hauts-le-cœur, je me relevai et, sans nettoyer mon désordre, je sortis du salon, montai les escaliers en courant et verrouillai ma porte.

Enfin en sécurité dans ma chambre, je me tamponnai la bouche avec une montagne de mouchoirs, puis me glissai dans mon lit et tirai la couverture sur ma tête. C'était le seul moyen de me calmer, même si je risquais de suffoquer dans ma propre respiration putride.

Je ne pouvais pas rester là-bas, c'était trop insupportable. L'air suffisant de mon père parlant avec nostalgie de notre futur, la façon dont la femme buvait ses paroles comme si c'était un orateur inspirant, c'était ignoble, dépravé, dégoûtant.

Si j'étais resté une seconde de plus, j'aurais fait quelque chose que je regretterais. Je m'énerve encore rien que d'y penser.

Alors que j'essayais de calmer la brûlure d'acide gastrique dans ma gorge en avalant plusieurs fois, mon téléphone vibra dans ma poche.

Pensant que c'était mon père qui me disait de redescendre, je levai les yeux au ciel en le sortant pour voir quelle connerie il m'avait envoyée.

En fait, c'était un message d'Anzu.

« Merci d'être venu ce soir. J'ai passé un très bon moment. »

C'était tout.

Pourtant, curieusement, ça calma mes démons intérieurs et apaisa mon âme.

Elle était vraiment mon seul refuge sûr dans ce monde.

Je n'aurais jamais pu tenir le coup après ce qui s'est passé au festival sans son soutien.

Jamais auparavant je ne m'étais appuyé sur quelqu'un d'autre — du moins pas au point de craquer et de l'enlacer.

Seule Anzu m'a vu à mon plus vulnérable, et je ne pourrai jamais assez la remercier de m'accepter tel que je suis, avec tous mes défauts.

Mon respect pour elle s'est renouvelé ce soir-là, mêlé à une étrange nouvelle émotion, une affection presque magnétique à laquelle je ne pouvais résister. Anzu s'était officiellement imposée comme une partie irremplaçable de mon monde.

Je lui ai répondu par un simple « Moi aussi », puis je me suis laissé glisser dans un sommeil profond et trouble, toujours serrant mon portable dans ma main.

Le 1er août, la veille de notre dernière expédition dans le tunnel d'Urashima. Il était 10 heures du matin, et les cigales chantaient à plein régime.

J'étais assis à mon bureau, en train d'écrire une lettre à mon père qui revenait finalement à « Hé, je fuis la maison, et je ne reviendrai probablement pas. » Je la laissais surtout pour qu'il ne contacte pas la police pour me chercher une fois parti, craignant qu'ils pensent que j'avais été kidnappé ou tué. En rendant mon départ clair à l'avance, ils n'auraient pas de raison de lancer une battue. C'était du moins ce qu'Anzu m'avait dit.

Mon anxiété principale venait de la peur qu'ils nous traquent jusqu'au tunnel d'Urashima et qu'ils y entrent sans le savoir pour nous chercher, ce qui pourrait entraîner des problèmes imprévisibles. Au pire, on se ferait arrêter avant d'avoir pu réaliser notre souhait, ou ils pourraient sceller le tunnel et nous piéger à l'intérieur. C'était une possibilité que je voulais absolument éviter.

Bien sûr, ça ne serait possible que si mon père parvenait à organiser une battue, ce qui était peu probable, donc je ne m'en faisais pas trop. Je savais qu'il ne ferait pas beaucoup d'efforts pour me retrouver avant d'abandonner — et d'après ce que j'avais entendu sur les parents d'Anzu, eux non plus. Depuis la nuit du festival où j'avais vomi partout dans le salon, mon père était devenu très amer envers moi. Il ne me demandait pas si j'allais bien, ne me remarquait même pas quand je rentrais ou entrais dans la pièce. Il me lançait juste des regards noirs de temps en temps. Il me traitait quasiment comme un lépreux, un obstacle entre lui et sa nouvelle

vie idéale. Je serais bientôt débarrassé de lui, alors j'espérais qu'il serait patient encore un peu.

« ...Très bien. »

Une fois la lettre terminée, j'ai vérifié une dernière fois les affaires que je comptais emmener dans le tunnel d'Urashima. Tout était étalé par terre : ma lampe de poche, ma montre-bracelet, mon portefeuille, quatre paquets de Calorie Mate, et une thermos de deux litres et demi pour l'eau.

Je les ai tous fourrés dans mon gros sac à dos de randonnée et l'ai mis sur mes épaules pour tester le poids. Surprise, il était à peine moitié moins lourd que mon sac d'école plein de manuels. Même en remplissant la thermos, ce serait encore assez léger. Le plan était de marcher vite — pas courir — une fois passés sous le torii, donc il fallait que le sac soit aussi léger que possible. C'était encore une idée d'Anzu.

Je sentais que je ne tirais pas trop mon poids comme partenaire, vu que c'était toujours elle qui trouvait les bonnes idées, mais ça montrait juste son intelligence. Si sa sagesse augmentait les chances de réussite de l'expédition, j'aurais été idiot de ne pas en profiter.

Le moment approchait enfin. Bientôt, Karen et moi serions réunis.

Le plan était de prendre toute la journée pour se reposer avant le grand jour. Pourtant, à peine blotti dans mon lit avec un bon volume de manga, mon téléphone a sonné. Ce n'était pas un simple texto, mais un appel — et d'Anzu en plus.

« Oui, allô ? » ai-je répondu.

« Salut, Tono-kun ? Désolée de t'appeler comme ça à l'improviste. »

« Non, t'inquiète. Quoi de neuf ? »

« Tu es occupé en ce moment ? On pourrait se voir pour parler un peu ? »

« Bien sûr, pas de problème. Où ça ? Au tunnel ? »

« Si possible, pas là... Je préférerais qu'on s'asseye quelque part à l'intérieur.  
»

J'ai regardé l'heure. « Alors, pourquoi pas au café ? Si on attend un peu, on pourrait déjeuner en même temps. »

« D'accord. Quel café ? »

« Celui juste à côté du lycée. Tu peux me retrouver devant la grille principale vers midi ? »

« OK, à midi alors. »

« Parfait. Salut. »

Fin de l'appel.

Je me demandais ce qu'elle voulait me dire. Peut-être une réunion avant le grand jour, une dernière occasion de parler face à face, puisque ça faisait une semaine qu'on ne communiquait que par texto. Quoi qu'il en soit, je le saurais bien assez vite.

Le soleil tapait fort sur l'asphalte, chauffant la plante de mes pieds à travers mes semelles en caoutchouc. Une rafale de vent marin souffla soudain, caressant mes joues sous une humidité étouffante.

Je patientais devant le lycée, une bonne demi-heure avant notre rendez-vous, avec la sensation d'être dans un sauna. Pas le choix, si j'avais pris le train suivant, j'arriverais bien après midi. L'un des nombreux trucs que je déteste à vivre au fin fond de la campagne.

Une dizaine de minutes plus tard, le bus local arriva et déposa Anzu sur le trottoir. Je lui fis signe, et elle trotta vers moi.

« Tu es là tôt. J'espère que je ne t'ai pas trop fait attendre, » dit-elle avec un petit air désolée.

« Non, je viens d'arriver moi aussi. »

« Parfait. Alors, on y va ? »

Je hochai la tête, et nous avons descendu la grande rue, marchant côte à côte vers le café.

Vu d'en haut, l'endroit ressemblait à une ville fantôme ou un décor de film abandonné, avec plus de chats errants et de corbeaux que de personnes dans la rue.

De temps en temps, un petit pick-up passait au ralenti, mais à part ça, seul le cri caractéristique de la cigale min-min brisait le silence.

« Sans vouloir te vexer, c'est vraiment un trou paumé ici. »

« Ha ha... Désolée si ça ne correspond pas à tes attentes. C'était comment chez toi ? »

« Pas aussi métropolitain que tu l'imagines. Un quartier résidentiel basique, en fait. »

« Vraiment ? Tu ne te baladais pas tous les jours à Harajuku manger des crêpes fancy après les cours ? »

Anzu rit doucement. « Tu as une idée bien précise de la vie à Tokyo. Oui, certains font ça, mais moi je n'en connaissais que deux ou trois au maximum. Le centre-ville, c'est loin. »

« Wah, c'est dingue pour moi. »

« C'est comme ça. » Anzu haussa les épaules avant de ramener la conversation vers moi. « Et toi, qu'est-ce que tu fais d'habitude après les cours ? »

« Oh, rien de spécial. Je lis des mangas, je prépare à manger, je me relaxe. Des trucs simples. »

« Waouh, tu sais cuisiner ? »

« Un peu. »

« Faudra que tu m'invites un jour pour dîner. »

Pendant qu'on discutait, je remarquai discrètement que quelque chose clochait chez Anzu. Elle était étrangement enjouée et plus bavarde que d'habitude. D'habitude, j'aurais vu ça comme un progrès, mais il y avait un petit quelque chose dans son comportement, comme si elle s'accrochait désespérément à la conversation, remplissant le silence avec n'importe quoi. Un peu comme si elle voulait m'adoucir avant de me dire quelque chose que je ne voulais pas entendre... Bon, ce n'était qu'un petit changement, peut-être que je m'imaginais.

Nous avons marché sous le trottoir couvert du quartier commerçant en déclin, sous une charpente métallique à nu. Cet endroit avait clairement connu des jours meilleurs ; les boutiques fermées surpassaient largement celles encore ouvertes. Un chat errant traversa devant nous, venant d'une boutique de chapeaux où je n'avais jamais vu un client entrer.

« Y a vraiment un café par ici ? » demanda Anzu, visiblement inquiète.

« Oui, c'est un petit boui-boui juste là... Ah, voilà. » Je montrai une pancarte posée en bord de route. « Ils servent du KEY COFFEE, » disait la pub du fabricant. À côté de l'entrée, une vitrine exposait des faux plats : omelette au riz, spaghetti Napolitan, etc. Une clochette tinta quand nous

avons ouvert la porte, accueillis par une vieille dame qui reposait la tête sur ses mains, appuyée au comptoir.

« Hé, les enfants. Il n'y a personne, donc installez-vous où vous voulez, » dit-elle avant de se lever pour retourner à la cuisine. Elle était visiblement agacée que son moment de calme soit interrompu.

Nous avons traversé l'intérieur étroit et faiblement éclairé, pris place à une table pour deux, et commencé à parcourir le menu. J'ai vite choisi l'omelette au riz, tandis qu'Anzu a commandé le sandwich du traiteur. Nous avons aussi demandé une cafetière de café pour après le repas.

La femme a noté nos commandes, puis nous a apporté deux verres d'eau glacée. J'ai avalé le mien d'un trait et posé le verre vide sur la table.

— « Alors, tu voulais... »

— « Attends, euh... »

Oups. On avait commencé à parler en même temps. Je me suis gratté la tête, un peu gêné, et ai encouragé Anzu à commencer.

— « Oh, non, c'est juste que... je voulais savoir si tu viens souvent ici, » dit-elle.

— « Mmm, de temps en temps. Une fois par mois environ, je dirais ? »

— « Tout seul ? »

— « Oui, au moins depuis le collège. Avant, Karen et moi venions ensemble. » (En général aussi avec ma mère et mon père, mais je ne sentais pas le besoin de le préciser.)

— « Intéressant... Au fait, comment était Karen, comme enfant ? Je crois que je ne t'ai jamais posé la question. »

— « Oh, c'était génial... Super mignonne, et sacrément futée en plus. Elle avait un talent fou pour capter l'ambiance et les signaux sociaux. Si elle avait vécu jusqu'au collège, je parie qu'elle aurait été la fille la plus populaire de l'école. »

— « Waouh. J'aimerais vraiment en entendre plus sur elle. Tu as des anecdotes marrantes à raconter ? »

— « Oh, bien sûr ! Je me rappelle encore cette fois, quand elle avait à peine trois ans, et qu'on... »

J'ai commencé à raconter plusieurs anecdotes d'enfance drôles, mais dans mon esprit, quelque chose me chiffonnait. Bien sûr, j'étais content de parler de ma petite sœur, mais pourquoi Anzu semblait-elle tout à coup si intéressée ? Ce n'était sûrement pas la vraie raison de notre rendez-vous. Après avoir terminé mes récits, j'ai décidé de demander.

— « Dis, tu voulais me parler de quoi, au juste... »

— « Très bien, les enfants. Une omelette au riz et un sandwich du traiteur. »

Malheureusement, la nourriture est arrivée avant que je finisse ma phrase.

— « Mangeons d'abord, » suggéra Anzu.

— « Ou-oui, d'accord. »

Je devrais attendre après le repas. Tant pis. Avec le dos de ma cuillère, j'ai étalé du ketchup sur le dessus de l'omelette. C'était une omelette au riz classique, une fine couche d'œuf enroulée autour d'un riz sauté au poulet. C'était l'option la plus économique en calories sur le menu, donc je la commandais à chaque fois.

J'ai levé les yeux vers Anzu pendant que je coupais mon omelette avec le côté de ma fourchette. Son sandwich était assez copieux, avec plusieurs couches de jambon, laitue, tomates et fromage dans du pain français. Elle le tenait des deux mains comme un hamburger, enfonçant ses dents profondément dedans. Il avait l'air vraiment bon. J'ai noté mentalement de le commander la prochaine fois — puis je me suis rappelé que cet endroit serait probablement fermé quand on reviendrait du tunnel d'Urashima. En regardant tristement le sandwich que je ne goûterais sans doute jamais, j'ai remarqué quelque chose : les mains d'Anzu tremblaient.

— « Hé, Hanashiro ? »

— « Mmf... Quoi ? »

— « La clim' te gêne ? »

Elle a avalé sa bouchée. — « Non, ça va. »

— « Bon... Au fait, t'as un peu de moutarde sur toi. » J'ai frotté mon pouce contre le coin de ma bouche pour lui montrer.

Anzu a rougi et a vite essuyé avec une serviette. Apparemment, elle ne s'était même pas rendu compte que ses mains tremblaient. J'ai trouvé ça étrange, mais j'ai fini mon repas quand même. Après avoir débarrassé, la femme a apporté notre café.

— « Tu as dit au téléphone que tu voulais me parler de quelque chose ? »

— « Je voulais te poser des questions sur ta petite sœur. » Anzu a mis du lait et du sucre dans son café et a remué. « Je me suis dit que je devrais mieux la connaître, sinon comment je pourrais la retrouver dans le tunnel ? » Sa cuillère tinta contre la tasse en céramique au rythme régulier de ses gestes.

— « Ah oui ? Tu aurais cru que tu t'intéresserais plus à son apparence qu'à sa personnalité, alors. »

— « Je crois que je me suis un peu laissée emporter par toutes les histoires géniales que tu racontais. Ne t'inquiète pas, j'avais aussi prévu de demander à quoi elle ressemble. »

— « Allez, il doit bien y avoir une autre raison, non ? Tout ça, tu aurais pu me le demander au téléphone. »

— « Je ne suis pas d'accord. Je préfère toujours avoir des discussions plus approfondies en personne, c'est plus efficace. »

— « ...Tu renverses ton café. » Anzu s'est figée et a arrêté de remuer brusquement. Puis, mordillant sa lèvre d'inquiétude, elle a posé la cuillère doucement sur la soucoupe.

— « Écoute, Hanashiro. Je ne veux pas te mettre sur le grill, mais tu es sûre que tu ne me caches rien ? Une autre raison pour laquelle tu m'as fait venir ? »

Elle n'a pas répondu.

— « Écoute. Je ne veux pas que demain, en entrant dans ce tunnel, on ait des regrets ou des doutes. Alors vas-y, dis-le franchement. Quoi que ce soit, je te promets que je ne te jugerai pas moins. »

Anzu m'a regardé, les yeux tremblants d'incertitude. C'était clairement un sujet qu'elle avait du mal à aborder. Je me suis redressé, prêt à écouter calmement, même si ça allait être dur.

Anzu a pris une longue gorgée de café, puis a parlé : « ...Tu as déjà entendu parler de *Giorno Monthly* ? »

— « Hein ? »

Je ne m'attendais pas du tout à ça. *Giorno Monthly* était un magazine de manga surtout pour un public adulte. Je l'avais feuilleté quelques fois chez mon coiffeur. Il proposait divers genres matures, de la fantasy sombre à la tranche de vie adulte. Chaque histoire avait une vision créative unique.

— « Oui, je connais. Et alors ? »

— « ...Quatre fois par an, ils organisent un concours *Rising Star*, où ils reçoivent des mangas originaux d'artistes en herbe et sélectionnent un gagnant pour publication. »

— « D'accord. »

— « Eh bien... j'ai participé avec ma propre histoire au concours de ce printemps. Les résultats ont été publiés dans le numéro de ce mois, qui est sorti aujourd'hui. »

Ah, ça expliquait pourquoi Anzu avait voulu qu'on parte pour le tunnel d'Urashima le 2 août et non le 1er. Elle voulait voir les résultats avant. Ça avait du sens. Si elle avait gagné, ça aurait été dommage qu'elle disparaisse pendant plusieurs années sans savoir.

— « Tu ne vas quand même pas me dire que tu as gagné ? »

— « Non, non. J'ai clairement perdu. »

— « Ah... D'accord. »

— « Mais, » reprit Anzu avant que je ne la console, « il y avait un éditeur qui a beaucoup aimé mon histoire, même si elle n'a pas gagné... Et il m'a contactée pour me proposer de bosser ensemble. »

— « ...Sérieusement ? Ton histoire va donc être publiée finalement ?! »

— « Non, pas vraiment. Ça veut juste dire que j'ai maintenant un éditeur à moi, avec qui je pourrai bosser sur d'éventuels projets futurs. Mais pour l'instant, je n'ai pas eu d'autres nouvelles... »

— « Wow. Un éditeur rien que pour toi... »

L'idée me semblait si étrangère que j'avais l'impression de ne plus avoir ma place dans l'univers d'Anzu. Quand nos regards se croisèrent, c'était comme si elle s'éloignait très vite, comme dans ces scènes d'horreur avec des couloirs qui s'étirent.

— « Donc, euh... ça veut dire quoi maintenant ? T'as un éditeur, et après ? C'est marrant, je lis plein de mangas, mais je sais quasiment rien de comment ça se fait. »

— « La plupart des gens continuent à participer à des concours jusqu'à en gagner un. En théorie, je continue à écrire des scénarios, je les envoie à mon éditeur, je fais des corrections selon ses retours, et j'améliore le résultat... Enfin, c'est ce que je crois. Je ne suis pas experte. »

— « Et c'est ce que tu veux faire maintenant ? »

Peut-être que je poussais un peu trop, car elle fronça légèrement les sourcils.

— « Ce n'est pas une question de volonté. Ça veut juste dire qu'un éditeur aime mon travail, ce qui est sympa. C'est tout. Ça ne change pas mes plans du tout. »

— « Et les plans, c'était d'entrer dans le tunnel d'Urashima demain... Tu es sûre que ça te va toujours ? »

On allait peut-être quitter notre monde pendant des mois, voire des années. Je sentais bien que le nouvel éditeur d'Anzu n'allait pas attendre aussi longtemps, et je ne connaissais rien au métier.

— « C'est une question ridicule, » dit Anzu. « Tu penses sérieusement que je vais annuler au dernier moment juste parce qu'ils m'ont donné un éditeur ? Ce serait dommage de passer à côté, mais peu importe. Le tunnel va m'apporter quelque chose de bien plus précieux qu'un éditeur. Ce n'est pas comme si je devais arrêter d'écrire des mangas pour le reste de ma vie. Maintenant que je sais que mon travail vaut quelque chose, je peux redoubler d'efforts dès qu'on sortira de là. Alors, s'il te plaît, oublie cette histoire d'éditeur, d'accord ? »

Si c'est vraiment ce que tu ressens, alors pourquoi tu as l'air si angoissée ? Je croyais que tu voulais devenir mangaka plus que tout. Tu n'es pas contente d'avoir enfin une reconnaissance professionnelle ? Tu vas vraiment laisser tomber cette chance unique ? Non, je ne te crois pas.

— « Je pense que tu devrais vraiment y réfléchir à deux fois, Hanashiro. On devrait au moins reporter l'expédition. »

Anzu secoua la tête avec véhémence, comme si je lui demandais de renier ses principes.

— « Absolument pas. Ce serait encore plus dur de lâcher prise après. »

— « Lâcher quoi ? »

— « Tout. Ma carrière de mangaka, mon amitié avec Koharu — tout ce qui me retient et qui pourrait me faire hésiter à entrer dans le tunnel. Plus on attend, plus ce sera dur de couper les liens et de tout laisser derrière. Si on ne fait pas nos adieux au monde et qu'on part tout de suite, je crains qu'on ne le fasse jamais. »

— « Oh, allez. Ne traite pas ton amie de poids mort. Et ne parle pas de ton manga comme ça. Je sais à quel point c'est important pour toi. »

— « Ce n'est qu'un hobby stupide... »

— « Écoute-moi bien. Je sens que tu flippes. Tu ne m'aurais pas appelée si ce n'était pas le cas. Si tu doutes, on doit vraiment revoir notre plan. »

— « Argh... » Anzu gémit, posant ses coudes sur la table et tenant sa tête dans ses mains. Sa frange pendait comme un rideau. Elle laissa échapper un gémissement de détresse. « Je ne sais pas ce qui est le mieux pour moi à long terme... Qu'est-ce que je devrais faire... ? »

Je regardai le ventilateur au plafond, son moteur bourdonnant doucement tandis qu'il tournait sans fin autour d'un point fixe. J'ai pris ma décision.

— « On va reporter pour l'instant. Ça nous laissera à tous les deux le temps de réfléchir vraiment à ce qu'on veut. »

— « ...Ouais, d'accord. »

Sans prêter attention à la douleur évidente qu'Anzu semblait ressentir, j'ai levé ma tasse de café et avalé son contenu tiède d'un trait.

Même après avoir réglé la note avec la propriétaire et quitté le café, Anzu avait l'air bien abattue : les épaules affaissées, le regard baissé, fixé en diagonale vers le sol.

Sur tout le chemin du retour, aucun de nous ne dit grand-chose, et les rares fois où j'essayais d'engager la conversation, elle ne répondait que par un mot ou deux. Finalement, j'ai abandonné, pensant que forcer la bonne humeur serait contre-productif.

On est donc arrivés en silence à l'arrêt de bus devant le lycée. Au départ, je voulais dire au revoir à Anzu et filer directement à la gare, mais je n'avais pas le cœur à la laisser dans cet état émotionnel désordonné. J'ai donc décidé de rester avec elle en attendant son bus.

— « Je suis vraiment désolée, » dit-elle soudain, brisant le silence.

— « T'inquiète. C'est pas comme si l'un de nous avait fait quelque chose de mal. »

— « Mais... tu attendais depuis si longtemps de revoir ta sœur, et maintenant c'est à cause de moi... »

Anzu renifla. Elle semblait beaucoup plus affectée que je ne l'avais réalisé.

Je me grattai la tête, mal à l'aise, et essayai de prendre la voix la plus rassurante possible.

— « Oh allez, reprends-toi. J'aime pas voir une jolie fille pleurer. »

— « Arrête, je suis sérieuse, là... »

— « Moi aussi. »

Je posai mes mains sur ses épaules, et elle sursauta un peu. Elle était si frêle que je pouvais distinguer la forme exacte de ses clavicules sous sa peau. Je pressai doucement ses épaules, et un léger frisson la traversa. Je ne lâchai pas prise, au contraire, j'approchai mon visage — assez près pour voir mon reflet dans ses yeux larmoyants, entre chaque battement de ses longs cils.

— « Qu-quoi ? » demanda-t-elle.

— « ...Tu es vraiment jolie, tu sais ? »

— « Hein... ? »

— « Je veux dire, t'as de grands yeux magnifiques, une peau parfaite, un petit nez mignon... C'est à peu près le visage idéal. Tu pourrais être mannequin si tu voulais vraiment. En fait, t'es plus belle que la moitié des filles dans les magazines. »

Le visage d'Anzu vira au cramoisi, au point que j'aurais presque cru voir de la vapeur sortir de ses oreilles. Debout si près d'elle, je pouvais parfaitement lire chaque micro-expression.

— « Arrête, Tono-kun... Qu'est-ce qui t'a pris soudainement... ? »

Anzu tenta de cacher son visage, mais je lui attrapai les poignets et les levai au-dessus de sa tête dans une pose forcée de « je rends les armes ». Puis, d'une voix assez forte pour que tous les profs et élèves du campus entendent :

— « Avoue, Hanashiro ! T'es une bombe totale ! À la fois terriblement belle et irrésistiblement adorable ! T'es sûrement la fille la plus mignonne du monde entier ! »

Cette fois, j'étais sûr d'avoir vu de la vapeur sortir de ses oreilles.

— « Arrête ça tout de suite ! » siffla Anzu en se libérant pour me boucher la bouche de ses mains. « Qu'est-ce qui te prend ?! T'es devenue folle ?! »

— « Ha ha ha... Désolé, désolé. Je pensais juste que c'était une façon rapide et facile de te remonter le moral. »

— « Tu es vraiment incorrigible... » Anzu laissa échapper un souffle dédaigneux.

Un instant plus tard, comme je l'espérais, j'entendis un petit « pfft » — puis la digue céda, et elle éclata de rire.

— « Pfft ha ha ! Ah ah ah ! Oh mon dieu, mes côtes ! Comment tu peux être aussi bête ?! Je meurs ! Aha ha ha ha ha ! »

La voir rire comme ça me rendit aussi un peu ridicule, et bientôt, je me mis à rire avec elle, indifférent aux regards gênés des passants. Ce rire sortait

comme un feu intense du fond de nous ; chaque fois que je croyais qu'on avait fini, les braises se rallumaient.

Au bout d'un moment, on avait oublié la blague et on riait juste parce qu'on riait depuis longtemps. Quand mes joues devinrent molles et douloureuses, la crise de joie s'est calmée. Nous étions trempés de sueur et complètement essoufflés.

— « Putain, je suis crevé, » dis-je en haletant. « Hanashiro, pourquoi t'as fallu que tu me fasses rire autant ? »

— « Moi ? C'est toi qui as commencé... Mon dieu, j'ai mal aux abdos. » Anzu rigola encore un peu en essuyant les larmes au coin de ses yeux. Ce simple geste, sur elle, pour une raison qui m'échappait, m'apparut étrangement attirant, presque séduisant.

— « Tu as vraiment un rire charmant, tu sais ? Quelqu'un te l'a déjà dit ? »

— « Oh, ça va pas ? Je vais pas te laisser m'énerver encore... Dégage ! » Anzu se détourna en faisant une moue adorable.

Je me dis que c'était comme une scène tirée d'un manga de romance ado, et j'ai savouré ce frisson unique du flirt maladroit.

Puis, comme prévu, le bus d'Anzu arriva, les portes automatiques s'ouvrirent. Elle me lança un sourire malicieux et monta.

— « Bon. On reste en contact, hein. »

— « Ouais. À plus. »

Avec un sifflement d'air comprimé, les portes se refermèrent et le bus démarra. Je restai là à le regarder jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement.

Derrière le vacarme assourdissant des cigales, j'entendis des instruments à vent se mettre à jouer faux. La répétition de l'orchestre de vents avait

commencé. En tendant l'oreille, je distinguai aussi une équipe de sport qui criait les noms d'étirements en fin de séance. C'était l'heure où les clubs terminaient habituellement.

Si je restais plus longtemps, je verrais sûrement pas mal d'élèves sortir par la grille principale.

— « Bon, je ferais mieux d'y aller. »

Je repris le trottoir vers la gare. En levant les yeux, le ciel au-dessus de moi était d'un bleu incroyable, presque irréel.

Je me sentais tellement vivant.

CHAPTER FIVE

*Run*



## Chapitre 5 :

### Course

Cela faisait trois jours que Kaoru et moi avions déjeuné ensemble au café.

J'étais assise sur mon lit, les genoux serrés contre ma poitrine, en train de tripoter mon téléphone portable.

Mes paumes étaient un peu moites malgré la climatisation, signe peut-être que j'étais plus nerveuse que je ne le réalisais.

J'ouvris mon carnet d'adresses et descendis jusqu'au nom de Kaoru, puis pris une profonde inspiration.

« ...Allez. Tu peux le faire. »

J'appuyai sur le bouton d'appel. Puis j'attendis.

Trois jours auparavant, j'avais acheté le dernier numéro de *Giorno Monthly* à la librairie locale dès le matin et appris que j'avais perdu le concours de printemps.

Même si, honnêtement, je n'avais jamais cru que mon travail méritait un prix, donc ce n'était pas une grosse déception.

D'une certaine façon, ça m'avait soulagée, me permettant de changer de focus et de me consacrer entièrement à l'expédition dans le tunnel d'Urashima, sans doutes persistants.

Peu après, j'avais reçu un appel téléphonique de quelqu'un qui se présentait comme un éditeur du magazine.

Après avoir brièvement vérifié mes références, il m'avait présenté ses condoléances pour ma défaite, mais m'avait dit avoir senti « une étincelle » dans mon travail.

Ce n'était pas une évaluation très précise, certes, mais ça m'avait donné envie de faire une petite danse de joie stupide.

Ce pic d'émotion n'avait pas duré, car il avait ensuite énuméré toutes les façons dont ma soumission était déficiente : « Tu ne peux pas faire ça, tu aurais dû faire ça, pourquoi n'as-tu pas fait ça, etc. »

J'avais fait de mon mieux pour répondre à ses questions, bien désorientée, et au final il avait suggéré qu'on se rencontre en personne pour discuter des détails, puis avait raccroché.

L'appel avait duré plus de trente minutes, mais pour moi, c'était passé en un clin d'œil.

Puis ça m'est tombé dessus : j'avais un choix à faire.

Allais-je poursuivre cette nouvelle opportunité et travailler pour devenir mangaka professionnel, ou allais-je entrer dans le tunnel d'Urashima pour chercher un but plus grand dans la vie ?

C'était un dilemme difficile, assurément.

Après avoir tourné ça et retourné ça dans ma tête sans succès, j'avais décidé de demander conseil à Kaoru.

Cela n'avait malheureusement pas aidé non plus.

Tout ce que ça avait fait, c'était retarder l'expédition, et maintenant j'étais encore plus déterminée à prendre une décision finale avant de le faire attendre davantage.

J'ai passé chaque heure éveillée à débattre avec moi-même.

Trois jours plus tard, le matin du 4 août, j'ai enfin tranché.

J'allais m'aventurer dans le tunnel d'Urashima, quoi qu'il arrive.

Je ne pouvais pas laisser Kaoru dans l'embarras.

Je passai à l'action.

D'abord, j'appelai l'éditeur pour lui dire que j'appréciais vraiment la proposition, mais que je devais décliner respectueusement pour des raisons personnelles.

Je m'attendais à devoir beaucoup me justifier, mais il se contenta de dire « d'accord » sans demander pourquoi.

J'étais soulagée que l'appel se soit bien passé, même si je me demandais s'il ne m'avait pas un peu mené en bateau avec tout son discours sur mon « potentiel », ce qui était franchement désagréable.

Au moins, maintenant, je n'avais plus de regrets.

Je voulais annoncer la nouvelle à Kaoru dès que possible, alors je pris une profonde inspiration et composai son numéro.

Mais alors...

« Désolé, le numéro que vous avez composé est momentanément indisponible. Soit il a été désactivé, soit il est hors de portée de son opérateur local. »

Son portable était donc éteint ou il était hors de portée.

Vu la mauvaise couverture réseau à Kozaki, je supposais que c'était la seconde option.

Mon téléphone avait aussi perdu le signal alors que je prenais le bus sur la route principale, ce qui n'était pas rare.

Pourtant, pour une raison quelconque, je me sentais particulièrement anxieuse.

J'attendis trois minutes, puis rappelai.

« Désolé, le numéro que vous avez composé est momentanément indisponible. Soit il a été désactivé— »

J'attendis encore trois minutes.

« Désolé, le numéro que vous avez composé est momentanément indisponible. Soit — »

J'attendis trente secondes.

« Désolé, le numéro que vous avez composé— »

Je me levai de mon lit. Non, il ne pouvait pas...

Les pires scénarios me traversèrent la tête un à un, inondant mon esprit de doutes.

Un nœud se forma dans mon ventre, et ma respiration devint de plus en plus courte.

Je téléphonai à Koharu aussi vite que possible.

« Salut, quoi de neuf ? »

« Kawasaki ? Tu sais où habite Tono-kun ? Si oui, tu pourrais me le dire ? »

« Hein ? Oui, je sais. Pourquoi ? »

« Désolée, je peux pas expliquer maintenant. C'est super urgent. »

« B-bien sûr, pas de problème. Euh, je t'envoie son adresse par texto, comme ça tu pourras y aller ? »

« Merci, c'est cool. »

Je raccrochai, et le message de Koharu arriva rapidement, avec l'adresse de Kaoru et une note disant qu'elle s'inquiétait pour moi et qu'on devrait se parler bientôt.

Je détestais ne pas pouvoir lui en dire plus, mais je n'avais vraiment pas le temps.

Je pris mon porte-monnaie, mis mes sandales à l'entrée, et sortis en courant.

En descendant le couloir du condo, je consultai mon téléphone pour savoir quand passerait le prochain train vers la gare près de chez Kaoru.

Au moins une heure à attendre.

Dieu que je détestais habiter dans un trou paumé.

Je pris mon vélo au parking, enjambai la selle, et filai vers le quartier de Kaoru.

C'était une route droite un bon moment, puis une montée raide.

Bien que généralement confiante dans mes capacités physiques, ces routes de campagne vallonnées pouvaient être éprouvantes.

Le revêtement inégal épuisait lentement mon énergie, et la sueur coulait sur tout mon corps.

Mes cheveux me tombaient dans les yeux alors que je pédalais en montée.

Arrivée au sommet, je pouvais voir jusqu'à l'océan ouvert.

Le paysage était superbe, mais je n'avais pas le temps de profiter, je dévalai donc l'autre côté de la colline.

Après être passée devant une vieille caserne de pompiers avec une lumière rouge d'urgence au-dessus du garage, j'aperçus une grande maison ancienne. C'était là.

Je garai mon vélo au bord de la propriété, mis la béquille, puis courus sonner.

Au bout d'une minute, un homme âgé ouvrit la porte, se grattant le bas du dos d'une main.

Je supposai que c'était le père de Kaoru, même si les deux ne se ressemblaient pas du tout.

« Bonjour... Je peux vous aider ? » demanda-t-il.

« Bonjour, monsieur. Je suis Ton... Je suis un camarade de classe de votre fils. Est-il là ? »

L'homme cessa de se gratter et me regarda d'un air méfiant.

« Non... Je crains qu'il ne soit sorti. »

« Depuis quand est-il parti ? »

« Euh... Depuis avant-hier, je crois ? »

Le sang se déroba de mon visage. Une autre vague d'anxiété me submergea.

« Où est-il allé ?! S'il vous plaît, dites-le-moi ! »

« Aucune idée. Je suppose qu'il dort chez un ami. Il fait ça souvent ces temps-ci. »

« ...D'accord. Merci de votre aide, monsieur. »

Je m'inclinai rapidement et repartis en courant vers mon vélo.

S'il était parti depuis deux jours, ça ne pouvait signifier qu'une chose...

Je tentai de chasser cette pensée terrifiante.

Inutile de me stresser encore plus.

Je devais juste me dépêcher.

Et prier.

En pédalant aussi vite que je le pouvais sur ces routes sinueuses vers le tunnel d'Urashima, je sentis une humidité sur ma joue.

Pensant à une goutte de sueur, je l'essuyai, mais elle fut vite remplacée par une dizaine d'autres.

Oh mon Dieu. Il pleuvait. Il faisait pourtant si beau il y a une minute.

La bruine devint rapidement une averse, et j'étais trempée de la tête aux pieds.

À chaque tour de roue, je ressentais l'irritante sensation de mes vêtements mouillés qui collaient puis se décollaient de ma peau.

Puis, sans comprendre pourquoi, je me mis à pleurer.

Je ne savais pas vraiment pourquoi. Je ne pouvais juste plus retenir mes larmes, je suppose.

Pourtant, je continuais de pédaler aussi vite que mes jambes pouvaient me porter, même si elles brûlaient.

Même quand la douleur fut si intense que j'ai cru m'être foulée les deux chevilles.

Je pédalais encore.

« Allez, Tono-kun... S'il te plaît... ! »

Après ce qui me sembla une éternité, je me retrouvai enfin à l'entrée du tunnel d'Urashima.

J'avais jeté mon vélo plus loin sur la route et couru le reste du chemin pieds nus, mes sandales étant tombées quelque part en chemin.

La plante de mes pieds me faisait mal, piquée par des centaines de petits cailloux.

Je devais absolument atteindre Kaoru, alors j'avalai ma douleur et entrai dans le tunnel.

Un peu plus loin, je remarquai une bouteille en verre par terre.

En l'examinant de plus près, je vis un petit papier à l'intérieur.

Un message dans une bouteille ?

Je supposai que Kaoru l'avait laissée pour moi, alors je la ramassai et en retirai le bouchon.

Effectivement, c'était quelques feuilles de cahier pliées, entièrement remplies au crayon.

J'essuyai la pluie et la sueur de mes mains sur mes vêtements pour ne pas abîmer le papier, puis commençai à lire la lettre, lentement et attentivement.

À Anzu Hanashiro.

Si vous lisez cette lettre et que votre nom n'est pas Anzu Hanashiro, merci de la remettre dans la bouteille et de la replacer là où vous l'avez trouvée.

Cela dit, je ne peux imaginer que quelqu'un d'autre qu'elle s'égare ici et tombe dessus, donc je continue en supposant que la personne qui lit ceci est bien Anzu Hanashiro.

Tout d'abord : je te dois des excuses.

Je suis vraiment désolé d'être entré dans le tunnel sans toi.

Tu dois te sentir très trahie en ce moment.

Honnêtement, je ne te blâmerais pas si tu ne me pardonnes jamais.

Mais si tu pouvais au moins lire cette lettre jusqu'à la fin avant de m'effacer de ta vie, j'apprécierais vraiment.

Maintenant, je suis sûr que tu te demandes pourquoi j'ai décidé de te laisser derrière et d'entrer seul dans le tunnel.

Alors je vais te le dire tout de suite.

La réponse courte, c'est que je pense que tu dois vraiment saisir cette opportunité dans le manga, et ce, immédiatement.

Peu importe ce que tu crois pouvoir trouver ici, tu n'en as pas vraiment besoin.

Ce dont tu as vraiment besoin, c'est de te faire un nom en tant que mangaka au plus vite.

Cette histoire que tu as écrite était captivante, et elle mérite d'être lue par un public bien plus large que moi seul.

Je dois avouer que j'ai été un peu surpris au début d'apprendre qu'ils étaient prêts à t'attribuer ton propre éditeur, mais honnêtement ? Avec ton talent, ils seraient carrément stupides de ne pas le faire.

Tu mérites tout ça, vraiment. Je le pense sincèrement.

Mais tu sais mieux que moi que les tendances dans le manga changent très vite avec le temps, non ?

À peu près tout ce qui est populaire aujourd'hui paraîtra démodé dans quatre ou cinq ans, et il est difficile de savoir si quelque chose qui touche les gens aujourd'hui le fera encore plus tard.

J'ai l'impression que les goûts et sensibilités du lecteur moyen fluctuent et mûrissent avec l'industrie dans son ensemble.

Pas que je sois un expert, hein.

Ce que je veux dire, c'est que je pense vraiment que tu dois démarrer sur les chapeaux de roues et faire tes débuts officiels le plus vite possible.

Là-dessus, je suis quasiment certain.

Si tu sens vraiment que le manga est ta vraie vocation dans la vie, alors tu ne devrais plus perdre de temps à courir après des chimères comme moi.

Tu as le talent — ton rêve est à portée de main.

Sur ce sujet, il y a une autre chose que j'aimerais te dire.

Tu m'as dit il y a quelque temps que ta motivation pour explorer le tunnel d'Urashima était parce que tu voulais « devenir quelqu'un d'extraordinaire », tu te souviens ?

Eh bien... si c'est vraiment ton rêve, je ne vais pas venir cracher dessus.

Pour être honnête, je ne suis pas sûr que tu aies besoin de courir après l'extraordinaire juste pour le principe.

Parce que tu me sembles être le genre de fille capable de profiter de la vie et de trouver du bonheur dans toutes les choses normales aussi.

Bon, on ne se connaît que depuis un mois, mais j'ai quand même l'impression de bien t'avoir comprise en si peu de temps.

Quand tu t'es accrochée à ma chemise comme si ta vie en dépendait la première fois qu'on a exploré le tunnel la nuit, j'ai vu à quel point tu peux être effrayée et vulnérable.

Quand tu m'as montré ton manga et que je t'ai dit à quel point il était incroyable, j'ai vu à quel point tu pouvais être heureuse de créer quelque chose avec une vraie valeur artistique.

Quand nous sommes allés tous les trois au festival, j'ai vu à quel point tu peux être amusante quand tu te lâches et que tu t'amuses.

Et quand je t'ai dit que je te trouvais jolie (ce que je pensais vraiment, au passage), j'ai vu à quel point tu deviens adorable et rouge comme une pivoine quand tu es gênée.

Veux-tu savoir quelle était la première pensée qui m'est venue à chaque fois ?

« Wow, elle est vraiment une fille ordinaire au fond. »

Oui, je sais que pour toi, c'est probablement l'insulte la plus terrible qui soit.

Dieu nous préserve de quelqu'un qui serait content d'être normal, hein ?

Mais comme je l'ai dit, je ne cherche pas à rabaisser tes rêves.

Je veux juste que tu réfléchisses sérieusement à tout ça.

À ce que tu veux vraiment dans la vie, en fait.

Si tu prends mon conseil et décides de ne pas venir ici, je veux que tu saches que je ne m'attends pas à ce que tu m'attendes.

Je veux que tu te fasses plein de nouveaux amis, que tu vives ta vie à fond, que tu ris tellement fort que ça te donne des crampes tous les jours.

Je veux que tu écrives le manga de tes rêves et que le monde entier voit à quel point tu es une conteuse incroyable.

Et quand je sortirai enfin d'ici, j'espère voir ton nom inscrit aux côtés des plus grands de tous les temps.

Crois-moi quand je dis que j'ai sincèrement hâte de découvrir les mondes merveilleux que tu vas inventer.

Enfin, je voudrais dire une dernière chose, au cas où tu serais encore indécise.

Tu es déjà la personne la plus extraordinaire que j'aie jamais rencontrée, Hanashiro.

Et oui, je sais que ce n'est pas tout à fait la même chose que de voir ton nom entrer dans l'histoire.

Mais peut-être que le nom d'Anzu Hanashiro n'a pas besoin de signifier quelque chose pour chaque personne qui vit sur cette terre.

Peut-être qu'il suffit qu'il signifie tout pour une seule.

\*\*\*

Je regardai ma montre-bracelet en courant dans le couloir. Dix-huit minutes passées depuis minuit.

J'avais pris soin de franchir le premier torii pile à minuit, ce qui voulait dire que j'étais dans le temps du tunnel depuis un peu moins de vingt minutes — soit près d'un mois en temps réel.

Là-dehors, mes vacances d'été étaient terminées.

Je supposais qu'Anzu avait probablement déjà lu ma lettre aussi.

Étant donné qu'elle courait bien plus vite que moi, le fait que je ne l'aie pas entendue me poursuivre était une preuve quasi certaine qu'elle avait suivi mon conseil et décidé de ne pas entrer dans le tunnel, ce qui était un soulagement. Un énorme soulagement.

Je suis désolé, Hanashiro. Désolé de t'avoir forcée à prendre une décision aussi douloureuse.

Je ne sais pas comment je pourrais jamais me rattraper auprès de toi.

Je sais que tu as des sentiments pour moi. Je peux le deviner.

Je sens aussi que je suis en train de tomber pour toi.

Mais tes sentiments pour moi sont différents — ce sont le fruit d'un désir mal orienté de jouer le rôle de l'héroïne tragique par procuration.

Tu cherches le drame et l'intensité émotionnelle qui te manquent dans ta vie, et tu penses que je peux t'apporter ça, ou te faire grandir à travers ça, en tant que quelqu'un qui a lui aussi beaucoup perdu.

Mais je ne peux pas te donner ça. Je ne l'ai tout simplement pas.

Si tu veux vraiment devenir quelqu'un d'extraordinaire, ne perds pas ton temps à t'attacher à un cas désespéré comme moi.

Concentre-toi simplement sur la meilleure version de toi-même que tu peux être.

Ne cherche pas de raccourcis surnaturels ni une histoire tragique qui te vaudra une notoriété rapide ou une sympathie facile.

Il faut s'accrocher et bosser dur pour gravir cette échelle comme tout le monde.

Je sais que tu détestes faire les choses à la façon normale, mais je peux te promettre que la vue au sommet sera d'autant plus douce quand tu auras le sentiment de l'avoir vraiment méritée.

Et tu atteindras le sommet. J'en suis sûr.

Je veux dire, regarde combien de temps tu as passé à créer ton propre manga sans jamais le partager avec personne avant de me rencontrer.

Je suis sûr qu'il y a eu des moments où tu as été découragée parce que ton histoire ne se mettait pas en place, et que tu as pensé à poser ce crayon pour de bon.

Ou alors tu aimes vraiment dessiner de tout ton cœur, et tu n'as jamais envisagé d'abandonner, peu importe ce que le reste du monde pouvait penser.

Dans tous les cas, tu n'as pas renoncé à ce rêve.

Et te voilà aujourd'hui, ton travail reconnu officiellement par des professionnels de l'industrie.

Pour moi, ça, c'est sacrément extraordinaire.

Bien plus que de tomber sur un tunnel magique, et bien plus significatif en prime.

Alors s'il te plaît, Hanashiro, ne laisse pas passer cette opportunité.

Vis ta vie tant que tu le peux, car demain n'est jamais garanti.

Surtout quand tu as la chance d'être quelqu'un, ici et maintenant.

Sors et vis comme si ta vie en dépendait.

Et quoi que tu fasses, ne finis jamais comme moi.

TEMPS ÉCOULÉ : 1 HEURE 25 MINUTES (DEHORS : 141 JOURS)

Je m'arrêtai net.

« Whoa, c'est quoi ce... »

Un peu plus loin, je vis le tunnel s'élever en une pente raide.

Le chemin restait droit, donc pas vraiment de raison d'hésiter, mais ça allait clairement me coûter cher en endurance, et mes mollets tremblaient déjà comme des échasses branlantes.

Je ne pouvais pas me permettre une entorse ou autre à ce stade, alors je décidai de faire une pause de cinq minutes, pour être prudent.

Je m'accroupis par terre, sortis mon thermos de mon sac à dos, et pris une longue gorgée d'eau.

J'avais dû courir au moins dix kilomètres, donc en théorie, je devrais être sorti de l'autre côté du tunnel.

Le fait que je ne voyais toujours pas la sortie semblait indiquer qu'il y avait quelques bizarreries spatio-temporelles en jeu.

J'avais l'impression d'avancer à grands pas, mais honnêtement, il était impossible de dire si j'avais atteint un dixième du tunnel.

Fait intéressant, cette fois, je n'avais encore croisé aucune des choses étranges issues de mon passé qui ne devraient pas exister dans cet espace.

Pas que je m'en plaigne, mais ça commençait à m'inquiéter. Tout allait trop bien.

Agité, je consultai ma montre.

Seulement deux minutes s'étaient écoulées depuis que je m'étais assis pour me reposer, et j'étais déjà impatient de me relever et de repartir.

Impossible de vraiment se reposer avec la pensée du temps réel que je perdais à chaque minute qui pesait sur mon esprit.

Chaque seconde passée à rester immobile m'épuisait bien plus mentalement que la fatigue de la course.

Je me levai, pris une grande inspiration, puis me remis à grimper la pente raide à toute vitesse.

**TEMPS ÉCOULÉ : 5 HEURES 20 MINUTES (DEHORS : 1 AN, 168 JOURS)**

« Huff... huff... »

Mon léger jogging était devenu une marche pénible.

À chaque pas traînant, les semelles de mes chaussures raclaient bruyamment le sol rocheux du tunnel.

Je n'avais plus aucune idée de la distance parcourue.

Tout ce que je savais, c'était que chaque articulation et muscle de mes jambes me faisait atrocement mal.

Durant les trois premières heures environ dans le tunnel, j'avais crié le nom de Karen toutes les deux minutes, mais maintenant je n'avais plus la force.

J'avais déjà du mal à avancer.

Un an et demi s'était écoulé dans le monde extérieur, et je n'avais toujours aucune nouvelle de ma petite sœur.

Tout ce que j'avais vu, c'était une infinité des mêmes torches et torii — bien que des changements soient apparus, comme des pentes raides soudaines ou des virages dans le tunnel.

Pendant un moment, j'ai cru que la première montée allait durer éternellement, mais elle s'est transformée en une descente facile.

Il y a aussi eu un passage avec plusieurs virages à angle droit successifs.

Mon sens de l'orientation était complètement déréglé, et je ne savais plus si j'étais sous terre ou en surface, ni même si j'allais dans la bonne direction horizontalement.

Heureusement, il n'y avait pas encore eu de bifurcations ou d'intersections, donc je savais au moins que j'avançais.

« Hrgh... putain... »

Ma gorge était sèche, et j'avais déjà bu presque la moitié de mon eau.

Sachant que je devais encore faire tout le chemin en sens inverse, je ne voulais pas boire plus.

Pourquoi avais-je choisi CalorieMate, ce qui donne soif comme pas possible, comme seule source de nutrition pour ce voyage ?

J'aurais tué pour une Lifeguard bien glacée maintenant, pensais-je.

Malgré tout, je continuai, essayant d'ignorer ma soif inassouvie, quand soudain, j'entendis un bruit sourd devant moi, comme un gros rocher qu'on basculait sur le côté.

Un vague sentiment de déjà-vu me fit m'arrêter net.

Je savais que c'était un présage.

Une des manifestations étranges du tunnel allait apparaître devant mes yeux.

Un frisson parcourut tout mon corps, et un bourdonnement sourd retentit dans mes oreilles.

...Non. Ce n'était pas qu'un bruit dans ma tête.

C'était un véritable son.

Le son de milliers de pas et de voix humaines, toutes joyeuses et pleines de vie.

Mais, aussi fort que j'essayais, ils étaient trop nombreux et confus pour que je comprenne un seul mot.

Pourtant, il y avait bien des gens là.

Des personnes autres que moi, juste un peu plus loin. Beaucoup d'entre elles.

Je humidifiai ma gorge avec ma salive et appelai dans l'obscurité.

« Karen... ? Tu es là... ? »

Je fis un pas en avant — mais soudain quelque chose attrapa mon bras droit, et mon cœur faillit sortir de ma poitrine.

Terrifié, je me retournai et restai bouche bée.

C'était mon père.

« Te voilà, Kaoru, » dit-il. « Je t'ai cherché partout. »

Oh mon Dieu. Oh mon Dieu, oh mon Dieu, oh mon Dieu. Je suis vraiment foutu maintenant.

Comment diable avait-il réussi à me trouver ici ?

Ma tête était un chaos de panique et de peur.

Ce choc était si fort que mon cerveau peinait encore à suivre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air d'avoir vu un fantôme. Pas bien ? »

Cela me ramena enfin à la réalité.

Il n'y avait aucune tension dans la voix de mon père.

En y regardant de plus près, je vis qu'il portait un yukata d'été, et son visage semblait plus jeune.

Quelque chose n'allait pas.

Non, rien n'allait.

Comment diable avait-il pu venir ici ?

S'il m'avait suivi jusqu'ici, j'aurais forcément entendu ses pas ou sa voix m'appeler.

Alors que je réfléchissais à cette énigme, j'aperçus derrière mon père un trou béant, d'où émanait une foule animée.

Apparemment, c'était la source des voix que j'entendais.

Je tentai de rassembler mes pensées et d'analyser rationnellement la situation.

De chaque côté de la foule, je distinguai des dizaines de lanternes en papier rouges et des stands de nourriture.

C'était comme si un festival entier avait lieu dans une sorte de portail sur le côté du tunnel d'Urashima, et qu'une version plus jeune de mon père venait juste d'y entrer par hasard.

Non, c'était impossible.

L'explication beaucoup plus probable, c'était qu'il s'agissait d'une illusion créée par le tunnel lui-même.

C'était quand même un phénomène « impossible », d'une certaine façon, mais au moins, j'avais une raison de croire que c'était plausible grâce à mes expériences précédentes.

« Est-ce que la foule commence à te peser, mon garçon ? Si tu veux, on peut rentrer à la maison. »

La réalisation que ce n'était pas le même père que celui que j'avais laissé derrière moi fut un immense soulagement.

Ce soulagement fut rapidement suivi d'une vague de colère.

Pourquoi le tunnel m'avait-il donné lui et pas Karen ?

Même si c'était sa version plus jeune et plus gentille, je ne voulais plus rien avoir à faire avec ce type.

Je ne voulais même plus voir sa sale tête.

Pourtant... pour une raison inexplicable, je ressentais un étrange sentiment de paix et d'appartenance.

Ça m'énervait au plus haut point, mais quelque part au fond de moi, une part de moi aspirait désespérément à s'accrocher à cet homme censé être ma figure paternelle, même s'il avait lamentablement échoué à ce rôle.

C'était une émotion que je pensais avoir rejetée depuis des années.

Je pouvais supporter qu'il m'ignore, ou qu'il m'abuse physiquement ou verbalement, mais ça, je ne pouvais pas le gérer.

Ça me déstabilisait complètement.

Je restai figé sur place.

« Kaoru ? Ça va, mon chéri ? »

Puis une autre voix que je reconnaissais trop bien apparut, alors que ma mère biologique sortait la tête de derrière mon père.

C'était la mère que je connaissais d'avant, quand Karen était encore en vie, quand chaque jour était un cadeau, et que nous formions une famille heureuse.

Cette version d'elle se tenait là, devant mes yeux, me souriant avec la chaleur accueillante que seule une mère pouvait offrir.

« Ouais, il ne semble pas bien, » dit mon père. « Peut-être qu'un soda ou quelque chose pourrait lui remonter le moral. »

« Bonne idée. On est juste passés devant un stand de boissons il y a une minute. Tu aimes Lifeguard, hein, mon chéri ? »

« Moi, je prendrai une bière, tant qu'à faire. »

« Oh non, ça ne va pas être possible. Tu dois encore nous ramener à la maison, monsieur... »

« Eh bien, ça valait le coup d'essayer ! Ha ha ha... »

Non... Arrêtez. Je ne peux plus supporter ces conneries.

« Aaaahhh ! »

Je hurlai à pleins poumons, puis dégageai mon bras pendant qu'ils étaient trop surpris pour réagir.

Puis je me mis à courir aussi vite que possible.

Ils m'appelaient, mais je refusai de me retourner ou de les regarder.

Je courus, encore et encore, jusqu'à ce que des larmes coulent sur mes joues.

« Putain... Arrêtez de me prendre la tête ! »

Comment ne pas se sentir déchiré après avoir vu un tel tableau idyllique de mon enfance ?

C'était comme si le tunnel d'Urashima essayait délibérément de mettre du sel sur mes vieilles blessures.

Je luttai contre l'envie de vomir et continuai de courir, lançant des regards furieux dans la gueule du tunnel tout en essuyant mes larmes.

D'ailleurs, aussi irritante que fût cette vision, elle ne faisait que renforcer mon hypothèse sur la vraie nature du tunnel, celle que j'avais formulée dans la chambre d'Anzu.

Si ma théorie était correcte, alors ce ne serait qu'une question de temps avant que je retrouve Karen.

Alors je continuai de courir, cette pensée seule me motivant.

Tant que je pourrais revoir ma sœur, tout cela en vaudrait la peine.

Je ne demanderais plus jamais rien après ça.

TEMPS TOTAL ÉCOULÉ : 9 HEURES 56 MINUTES (DEHORS : 2 ANS, 263 JOURS)

Merde... Putain. Jusqu'où allait ce foutu tunnel ?

Je courais depuis presque dix heures maintenant, et tout ce que je voyais, c'étaient des torches et des torii.

Mais où était Karen ? Combien de temps s'était écoulé dans le monde extérieur ?

Genre, presque trois ans ?

J'aurais dû finir le lycée, si j'avais vécu à vitesse normale.

Même si je renonçais et revenais tout de suite, ça ferait au moins cinq ans passés dans le tunnel à ma sortie.

Tout le monde que je connaissais serait soit en train de finir ses études supérieures, soit en train de construire une belle carrière.

Ils bosseraient dur sur leur mémoire de fin d'études, ou travailleraient à plein temps, trouveraient de nouveaux hobbies, et se marieraient peut-être.

Et moi, je courais en rond dans le noir, passant de dix-sept à vingt-deux ans sans rien accomplir.

Je n'avais presque plus d'eau, peut-être de quoi prendre une ou deux grandes gorgées.

Mes jambes approchaient elles aussi de leur limite.

Chaque pas envoyait une douleur aiguë et brûlante dans mes genoux.

Si j'allais plus loin, je savais que je ne serais plus capable physiquement de faire le chemin du retour.

Mais que devais-je faire ? Revenir sur mes pas ?

Ou devais-je m'accrocher à ce dernier mince espoir et continuer ?

« ...Ha ha. »

Je ne pus m'empêcher de rire. C'était une question stupide.

Si je revenais maintenant, tout cela aurait été un gigantesque gâchis de temps.

J'aurais donné plus de cinq ans de ma vie pour rien, alors que Karen pourrait être juste au coin du tunnel.

Ou même plus près encore.

Abandonner maintenant serait la décision la plus stupide imaginable.

Seul un parfait idiot ferait ça.

Je devais continuer, en ayant foi qu'elle m'attendait juste devant.

« Karen ! » criai-je pour la énième fois, la voix rauque et enrouée, échappant de ma gorge sèche.

Mais je continuerais d'appeler son nom jusqu'à la retrouver.

Quoi qu'il arrive, je refusais de poser le pied tant qu'elle et moi ne serions pas réunis.

Est-ce que j'étais sûr de faire ce qu'il fallait ?

N'y avait-il pas quelque chose de mieux à faire de ma vie ?

Tout ça ne finirait-il pas par être une perte de temps encore plus grande quand je finirais par jeter l'éponge ?

J'essayais de ne pas trop penser à ce genre de questions.

Évidemment, j'étais terrifié par ces possibilités, mais je refusais de m'y attarder.

Ou quand je le faisais, je me battais pour ne pas céder à ces peurs.

L'avenir de personne n'était certain, après tout.

Nous courions tous, tâtonnant dans le noir, tandis que le temps et la mort nous rattrapaient doucement.

Je n'étais pas le seul à avoir peur de cette incertitude.

On pouvait dire la même chose d'Anzu, de Koharu, ou de n'importe qui.

Tout ce qu'on pouvait faire, c'était avancer, en gardant la foi qu'un jour on arriverait à destination — avant que le monde ne nous l'arrache.

Alors j'avalai le reste de mon eau d'un trait et continuai à marcher, traînant les pieds sur le sol.

**TEMPS TOTAL ÉCOULÉ : 14 HEURES 20 MINUTES (DEHORS : 3 ANS, 338 JOURS)**

Je grimpai encore une pente raide.

Je ne voyais plus devant moi, et je rampais pratiquement tant mes jambes étaient lourdes.

J'avais jeté toutes mes affaires — j'avais même abandonné mes chaussures.

Revenir en arrière n'était plus une option que j'envisageais.

« Grrrgh... »

Je ne me souvenais plus depuis combien de temps je montais cette colline, juste que ça durait une éternité.

Sans doute la plus longue montée que j'aie jamais faite de ma vie.

« Argh... »

Mon corps entier était douloureux d'épuisement, et mes jambes n'étaient plus que deux morceaux mous de chair attendrie, capables seulement d'envoyer des signaux de douleur à mes récepteurs à chaque pas.

Mes paupières commençaient à devenir lourdes aussi.

J'avais besoin de dormir.

Je voulais m'arrêter et me reposer.

J'étais sûr que m'allonger m'aiderait à récupérer un peu et à faire une pause bien méritée de cette montée sans fin.

Mais je ne pouvais pas me le permettre.

Je savais que si je m'allongeais, il y avait de fortes chances que je ne me relève jamais.

Je devais continuer, atteindre le sommet de cette putain de colline...

...Mais après tout, et si j'abandonnais ?

Je veux dire, c'était carrément impossible, et j'approchais de mes limites.

Non, c'était un mensonge : je les avais depuis longtemps dépassées.

Je faisais appel à tous les stratagèmes possibles pour ne pas penser à la douleur, et ça avait fonctionné jusqu'ici.

Cependant, même si je trouvais Karen maintenant, ça ne servirait pas à grand-chose.

Je n'avais plus la moindre volonté ni énergie pour faire le chemin du retour.

Putain, je suis crevé.

Peut-être devrais-je abandonner.

...Mais d'abord.

Allons un peu plus loin.

Juste au cas où.

Je vais continuer à marcher encore un peu, et si je ne trouve rien, j'abandonnerai.

Juste un peu plus loin.

Juste un peu plus loin.

Juste un... peu... plus... loin...

Je m'arrêtai net. Pas parce que mes jambes avaient finalement déclaré forfait,

mais parce que quelque chose se dressait directement sur mon chemin.

Relevant la tête fatiguée pour voir, je découvris une vieille porte en bois.

Mon cœur fit un bruit sourd et audible.

Une bouffée d'espoir renouvelé me traversa la poitrine.

C'était la première fois que je rencontrais un obstacle ou une impasse quelconque dans le tunnel.

Karen pouvait très bien être juste derrière cette porte.

Bien que si ce n'était pas le cas, et que ce qui m'attendait de l'autre côté n'était qu'une nouvelle montée...

Non, je ne voulais pas envisager cette possibilité.

Je décidai alors et là que cette porte serait la fin de mon voyage.

Si ma petite sœur n'était pas derrière, je m'arrêteraï et prendrais un repos bien mérité.

Serrant la poignée de fer, je mis tout mon poids contre la porte pour tenter de l'ouvrir,

car mes muscles n'avaient pas la force nécessaire pour le faire seuls.

« Ngh ! »

Dès que la porte s'ouvrit, mes jambes cédèrent sous moi,

et je m'effondrai en avant, mon front frappant le sol.

Pourtant, je ne ressentis aucune douleur, car ma chute fut amortie par une douce couverture scintillante de sable.

« Quoi... ? »

Le sable était chaud contre mon visage,

et je sentis des rayons de soleil caresser mes joues.

Serais-je enfin sorti ?

En levant la tête, une forte odeur de sel et de varech me parvint,

accompagnée d'une brise qui fit danser mes mèches de cheveux.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, je me retrouvai allongé face contre terre sur une plage de sable blanc,

avec un océan infini déployé devant mes yeux, ses eaux d'un bleu profond, mais cristallines jusqu'à l'horizon.

Je m'assis sur mes genoux et regardai derrière moi.

Une vieille cabane délabrée regardait paresseusement le rivage,

sa porte d'entrée faite du même bois usé que celle d'où je venais de sortir.

Mais il n'y avait pas de tunnel derrière la cabane, seulement un pré herbeux couvert d'une végétation luxuriante.

Je n'y prêtais guère attention.

La partie de mon cerveau chargée de donner du sens aux choses était depuis longtemps paralysée.

À cet instant, la seule chose qui comptait était de savoir si ma sœur était là.

Puisant jusqu'à la dernière goutte d'énergie dans ce vieux chiffon qu'était devenu mon corps,

j'appelai son nom de toutes mes forces.

« Karen ! »

Là-bas, une voix nonchalante répondit.

Je tournai la tête vers l'origine de la voix.

Une fille se tenait là, sur la plage.

Sa queue de cheval dépassait de l'arrière de sa casquette de baseball.

Son débardeur ample tombait à mi-chemin sur son short en jean.

Ses sandales rouges vives étaient à moitié enfouies dans le sable doré et mouvant.

C'était elle. C'était Karen.

« Tu as enfin réussi, Kaoru, » dit-elle avec un sourire capable d'éclipser mille étoiles.

Tout à coup, mon corps devint mou, ma vision s'obscurcit,

et mon esprit lâcha enfin prise sur la conscience vacillante.

J'étais plongé dans un sommeil paisible.

Allongé sur le dos, une douce brise caressait mon corps,  
son angle changeant lentement dans un mouvement méthodique  
tandis que le petit moteur du ventilateur oscillant ronronnait doucement.

Un futon était déroulé sous moi.

Quand j'essayai de tourner un peu la tête,  
j'entendis le bruissement des graines de sarrasin dans mon oreiller,  
qui se frottaient les unes contre les autres.

L'odeur douce et terreuse des tatamis sous mon corps apaisait mes narines.

J'avais l'impression de m'enfoncer doucement dans une épaisse piscine de  
confort liquide.

Toutes ma fatigue et mon stress semblaient purifiés par cette eau  
apaisante.

Je ne voulais pas me lever.

Je ne voulais pas ouvrir les yeux.

Je voulais rester là et dormir pour toujours...

Et honnêtement, pourquoi ne devrais-je pas pouvoir faire ça ?

J'avais tant donné que personne ne pourrait me reprocher ce repos.

Putain, cette brise du ventilateur est agréable...

Attends. Pourquoi est-ce que je m'épuisais autant déjà ?

« Oh, oui ! »

Au moment où je me rappelai mon but, je bondis hors du lit.

Par la porte coulissante ouverte, je vis l'océan au-delà de la véranda.

Je scrutai mon environnement.

J'étais allongé dans une pièce tapissée de tatamis décolorés par le soleil, avec un kakemono suspendu dans l'alcôve, représentant une scène de montagne paisible.

C'était une pièce où j'avais déjà été.

Plusieurs fois, en fait...

Attends une minute.

« Je suis de retour chez moi... ? »

Comment cela pouvait-il être possible ?

Je m'étais presque tué à courir à travers le tunnel d'Urashima,

et maintenant, je dormais paisiblement chez moi ?

Je ne portais même pas les vêtements que j'avais quand je suis entré dans le tunnel —

juste un vieux T-shirt usé et un short.

Se pourrait-il que... tout ça n'ait été qu'un rêve ?

Le tunnel d'Urashima n'avait peut-être jamais existé ?

Non, ça ne pouvait pas être ça.

Je ne m'endormais jamais ainsi dans le salon.

Et puis, il y avait deux énormes différences entre cette pièce et celle de ma maison.

La première : on ne voit pas l'océan depuis ma maison, seulement un jardin envahi par les herbes hautes et la montagne derrière.

La seconde : quelque chose d'important manquait dans cette pièce.

L'autel commémoratif de Karen.

Il n'était nulle part.

« Oh, hé ! Tu es réveillé ! »

Une voix.

La voix de ma petite sœur, Karen.

Elle accourut vers moi, ses pieds nus claquant sur les tatamis.

« Mec, t'es carrément tombé raide ! J'ai dû te traîner jusqu'ici moi-même. Tu es devenu lourd, tu sais ? »

Elle était là, juste devant moi, parlant et riant.

Ni son visage ni sa voix n'avaient vieilli depuis la dernière fois que je l'avais vue, à dix ans.

« T'étais tout en sueur, alors je t'ai aussi changé en vêtements propres ! Tu me dois une sacrée fière chandelle, espèce de feignant ! »

Karen posa les mains sur ses hanches et gonfla ses joues dans sa fameuse moue boudeuse.

« Eh, tu m'écoutes au moins ?! »

Elle approcha son visage du mien, et je repris enfin mes esprits.

« K-Karen ? C'est... vraiment toi ? T'es pas juste... un produit de mon imagination ou un truc du genre, hein ? »

Je bafouillai, trébuchant sur mes mots.

« Oh, quel manque de politesse ! Regarde par toi-même, alors ! Tiens ! »

Karen s'agenouilla, attrapa ma main, puis posa ma paume contre sa joue.

Son visage était doux et chaud, mais surtout, indéniablement réel.

« Tu vois ? »

Karen sourit et pencha la tête, cherchant mon accord, alors je hochai faiblement la tête.

Elle n'était définitivement pas une illusion, mais tout cela allait si vite que mon cerveau n'arrivait pas encore à tout assimiler.

Voir Karen en chair et en os, puis se réveiller dans cette version étrange et alternative de ma maison...

Avoir à traiter toutes ces sensations impossibles avait provoqué un court-circuit cérébral,

et il refusait de considérer quoi que ce soit comme réel.

Je restai donc là, regardant Karen dans un état de stupeur,

jusqu'à ce que finalement mon estomac se mette à grogner bruyamment.

« Oh ? T'as faim, Kaoru ? »

« Non, t'inquiète pas. Je suis pas, genre... »

Juste au moment où j'allais dire « affamé ou quoi », je ressentis une vive douleur dans mon ventre vide,

et une soif intense dans ma gorge.

Je les avais juste oubliés un instant à cause du choc et de la confusion qui brouillaient mes autres sens.

Pour être clair, j'étais absolument affamé, et plus encore, j'avais besoin d'eau.

Désespérément.

Vers la fin, j'avais couru plusieurs heures sans boire une seule goutte.

« D- désolé, Karen... mais tu pourrais m'apporter un truc à boire ? »

« Pas de problème. On a plein de choix. Qu'est-ce que tu veux ? »

« N'importe quoi, du moment que t'en apportes beaucoup... »

« N'importe quoi, hein ? Hmmm... D'accord ! » répondit-elle joyeusement,

puis elle partit en sautillant vers la cuisine.

Pendant ce temps, j'avais un peu mal à la tête, alors je me frottai vigoureusement les tempes.

C'était plus une surcharge d'informations que mon pauvre cerveau pouvait gérer.

Je ne savais pas par où commencer pour comprendre tout ça.

Alors que je regardais fixement l'océan,

j'entendis un bruit mécanique aigu venir de la cuisine.

Karen devait être en train d'utiliser le blender.

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien me préparer ?

« Voilà, c'est prêt ! »

Karen entra dans la pièce avec un grand verre et la cruche amovible de notre vieux mixeur électrique.

À l'intérieur, un liquide épais, blanchâtre, bougeait doucement.

Attends... c'est du jus de banane ?

« Tu paries ! »

Elle brandit la cruche triomphalement, un large sourire aux lèvres, alors que le liquide tanguait presque jusqu'à déborder.

Ça m'a rappelé des souvenirs — elle et moi faisons souvent du jus de banane ensemble.

Mais depuis qu'elle était morte, je n'en avais jamais refait, prétextant que nettoyer le mixeur était trop contraignant.

« Tiens, Kaoru ! »

L'odeur sucrée de la banane me chatouilla les narines quand je pris le verre de Karen et bus d'une traite.

Chez nous, on mettait toujours beaucoup de lait par banane, ce qui rendait le jus très onctueux.

Je vidai le verre sans jamais baisser le récipient de mes lèvres, jusqu'à la dernière goutte.

« Ouf... »

Je laissai échapper un soupir de contentement.

Je ne me souvenais pas qu'une boisson m'ait déjà autant satisfait.

Ma gorge picotait de douceur sucrée.

Alors que j'allais me resservir, j'entendis le bip du micro-ondes dans la cuisine.

« Oh, super ! La nourriture est prête. »

« On mange ? »

« Oui, enfin... Toi, plutôt. C'est moi qui l'ai préparée ! Va t'installer dans le salon, je sors ça tout de suite. »

Karen repartit en courant vers la cuisine.

Wow, la petite Karen prépare à manger toute seule... ?

Je trouvais ça étrange, mais je me levai quand même du futon, portant avec moi le verre et la cruche dans le salon.

Sur la table basse, je trouvai un grand bol jumbo de soba instantané de luxe, accompagné de trois onigiri grillés (passés au micro-ondes depuis le congélateur) alignés.

Karen était assise sur un coussin au sol, me regardant fièrement.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Ouais, c'était à peu près ce à quoi je m'attendais.

« Bon appétit ! »

« Merci... Je vais en profiter. »

Je m'assis à côté de Karen, pris mes baguettes, joignis mes mains puis me mis à manger directement dans le bol.

Je trempai un morceau croustillant de tempura déshydratée dans le bouillon, le laissant imbiber la saveur umami de crevette, puis en pris une bouchée.

Puis j'essayai les nouilles.

D'habitude, le goût serait un peu trop fort pour moi, mais dans mon état d'épuisement, c'était du nectar divin.

Mes papilles savouraient chaque goutte du bouillon salé.

Mec, je ne me souvenais pas que ces choses avaient si bon goût...

Je continuai à aspirer mes soba comme un forcené, ne m'arrêtant que pour croquer un onigiri grillé ou rafraîchir ma bouche d'une gorgée de jus de banane.

Ce n'était pas le meilleur accord pour ce repas, c'est sûr, mais je pouvais difficilement me plaindre alors que j'étais prêt à tout dévorer sans même penser à respirer.

Je sentais mes cinq sens devenir plus vifs à chaque bouchée avalée.

C'était plus qu'un simple repas délicieux — je me sentais comme un cadavre revenu à la vie.

Après avoir bu la dernière goutte du bouillon, je posai le bol sur la table.

Satisfait, j'ouvris de nouveau les yeux et pus enfin admirer pleinement la belle scène devant moi.

C'était un moment que j'avais tenté de retrouver depuis ce qui semblait une éternité : Karen et moi, simplement présents au même endroit, profitant de nos vies insouciantes ensemble.

« Alors, c'était comment ? » demanda-t-elle en souriant.

C'était la première fois que je la percevais pleinement comme Karen, ma petite sœur.

Dès que ce fut le cas, une vague d'émotions que je retenais depuis des années me submergea, déferlant sur moi.

Chaque détail la concernant était si vif, si exactement comme je m'en souvenais.

Son sourire, sa respiration, ses petits gestes, jusqu'à chaque mèche de ses franges qui bougeait avec le moindre mouvement de sa tête.

Soudain, ma vision se troubla, et j'entendis une goutte d'eau tomber dans le récipient vide des nouilles.

Le barrage céda, et cette première goutte fut suivie d'un flot infini de larmes alors que je m'effondrais en sanglots.

Mes larmes brûlaient mes joues, et je luttais pour ne pas éclater en sanglots bruyants et inconsolables.

Puis Karen passa ses doigts dans mes cheveux, caressant doucement mon cuir chevelu.

« Tu as tellement essayé si fort, grand frère. »

Il y avait dans sa voix une douceur maternelle, comme si ses mots émettaient une chaleur qui faisait fondre quelque chose de froid et dur en moi.

Je hochai la tête. Encore et encore.

Après l'avoir remerciée pour le repas et avoir rangé mes affaires, j'avais enfin réussi à me calmer un peu.

C'était le repas le plus satisfaisant que j'avais jamais pris de ma vie jusqu'ici.

Mon cœur battait encore, tout léger, empli d'un bonheur euphorique.

« ...Hé, Karen. »

« Oui ? »

Je devais lui demander quelque chose, maintenant que j'étais à nouveau lucide.

Quelque chose que je devais absolument vérifier, même si la réponse ne me plairait pas.

« Est-ce que tu es... vraiment la vraie Karen ? »

Karen grogna, posa ses coudes sur la table et appuya sa tête dans ses mains.

« Encore cette question ? Tu ne peux vraiment pas savoir, hein ? Je t'ai pourtant dit que je suis — »

Elle s'arrêta soudain, un sourire malicieux apparaissant sur ses lèvres.

« Alors, Kaoru, qu'est-ce que tu penses ? Je suis la vraie Karen ou une imposture ? »

« Hé, ne réponds pas à ma question par une autre question. »

« Mais c'est plus drôle comme ça ! »

Karen montra ses dents avec un sourire en coin.

C'était dur d'être vraiment contrarié, sachant que tout ça n'était qu'un jeu pour elle.

« Allez, Kaoru ! Alors, qu'est-ce que tu penses ? »

Je n'avais pas d'autre choix que de jouer le jeu.

« Je pense... »

Je pris une inspiration courte.

Karen me regardait avec des yeux innocents, attendant ma réponse.

« Je pense que tu es la vraie. »

« C'est ta réponse finale ? »

« O-oui. »

« Eh bien, voilà ! Ne laisse personne te dire le contraire. »

J'avais vu venir la chute, mais ça me fit quand même grogner.

Étonnamment, cette réponse de plaisanterie me parlait, et j'en étais assez satisfait.

Au final, il était impossible de savoir si cette Karen était une supercherie du tunnel pour me duper, ni même ce que « vrai » voulait dire dans une situation surnaturelle comme celle-ci.

Dans ce cas, tout ce que je pouvais faire était de croire ce que je voulais croire.

C'était ce que j'imaginai que Karen essayait de me dire.

« Tu as raison. Ce qui compte, c'est que tu sois réelle pour moi... »

Je souris, espérant qu'en disant ça à voix haute, ça me paraîtrait plus vrai.

« Bon, assez parlé de ça ! Il y a de la pastèque dans le frigo, Kaoru ! On devrait en manger ! »

« Ça me va. »

Je décidais que m'inquiéter davantage ne servirait à rien, alors je me levai et nous allâmes à la cuisine.

En ouvrant le frigo, je vis effectivement une assiette de tranches de pastèque recouverte de film plastique.

En dessous, une variété de friandises et une vaste collection de boissons, comme Karen l'avait dit, y compris quelques bouteilles de Cheerio et Lifeguard.

Je ne savais pas d'où elle avait sorti tout ça, mais quelque chose me disait que ce serait inutile de demander.

Nous nous installâmes sur la véranda et mordîmes dans la pastèque juteuse, sa chair glacée libérant un nectar sucré directement dans nos bouches.

C'était sans doute la meilleure pastèque que j'avais jamais goûtée.

Quand Karen commença à cracher ses pépins dans le jardin, je fis pareil.

Bientôt, ce fut une vraie bataille pour voir qui cracherait le plus loin.

C'était tellement amusant que je me mis à pleurer.

« Eh, Kaoru ! Depuis quand tu es devenu un pleurnichard ? C'est pas toi l'aîné, normalement ? »

« Ouais... Tu m'as eu, » répondis-je en reniflant. « Mais tu peux pas m'en vouloir. Les gens pleurent plus en vieillissant, tu sais. Parce qu'ils deviennent plus sentimentaux et émotifs. »

« C'est vrai ? »

« Oui. Je suis sûr d'avoir lu ça quelque part. »

« Hein. Je croyais que les gens étaient censés devenir plus durs en grandissant. »

Karen balançait ses jambes d'avant en arrière, pendues au bord de la véranda.

« Eh bien, certains oui, c'est sûr. Je connaissais quelqu'un qui était vraiment dur. »

« Ah bon ? Comment elle était ? »

« Oh mec... Par où commencer ? »

D'ailleurs, c'était Anzu qui m'était tout de suite venue à l'esprit.

« C'était la fille la plus jolie que tu puisses voir, mais elle pouvait tenir tête au poing avec les meilleurs. Une fois, elle a affronté un type super intimidant, beaucoup plus grand et plus vieux qu'elle, et même quand il lui tapait des claques et lui donnait des coups de pied dans le ventre, elle n'a jamais fléchi... Elle est restée calme et attendait la bonne ouverture pour riposter. C'est le genre de fille qu'elle était. Au début, je l'avais un peu peur, mais une fois qu'on a passé du temps ensemble, j'ai réalisé qu'elle était vraiment mignonne quand on la connaissait bien... »

« Tu as un crush sur elle, Kaoru ? » demanda Karen, les yeux grands ouverts, pleine de curiosité innocente.

Je posai ma moitié de tranche de pastèque et regardai l'océan.

« ...Ouais. Je crois bien que oui. »

Karen poussa un petit cri aigu de joie scandalisée, puis se rapprocha de moi.

« Alors si tu l'aimes tant, pourquoi vous êtes pas ensemble ? »

« Elle a ses propres trucs à régler en ce moment. »

« Mais tu veux toujours être avec elle, non ? C'est pas trop dur ici sans elle ? »

« Je veux dire... oui, c'est dur. Mais tu vois... »

Karen me fixait, suspendue à mes lèvres, attendant ma réponse. Je ne pouvais pas la repousser ni lui mentir.

« ...En vérité, je... je pense que je ne devrais pas avoir le droit d'aimer quelqu'un comme ça, vraiment. »

Ce n'est qu'après avoir prononcé ces mots que je réalisai que c'était sans doute la première fois que j'utilisais le mot « amour » pour une personne précise, dans un contexte romantique, et que je le pensais sincèrement.

Je souris alors timidement, pour atténuer à quel point c'était embarrassant à avouer.

Mais je le pensais toujours.

Au fond, c'était ma négligence qui avait tué Karen.

Et j'avais aussi causé la rupture entre ma mère et mon père, ce qui avait poussé ma mère à partir et mon père à sombrer.

Je devrais être un être vraiment ignoble et égoïste pour ignorer toute cette souffrance et partir chercher mon « happy end ».

« Bon, je sais que ça peut sembler idiot, » repris-je. « Personne ne me force à porter cette croix. C'est une souffrance que je m'inflige moi-même. Je suppose que c'est la seule chose que je n'arrive pas à surmonter, pour une raison ou une autre... Mais peut-être que c'est un peu trop adulte pour que tu comprennes. »

« Nan ! » fit Karen en faisant la moue. « Je comprends parfaitement ! Être autorisé, c'est comme quand tu dois faire signer une autorisation à tes parents pour aller en sortie scolaire, non ? »

« Haha. Ouais, c'est ça aussi. »

« Mais tu as vraiment besoin d'un permis pour aimer quelqu'un ? »

« Oh, non, je dirais pas ça. Je pense que tout le monde naît avec ce droit. Mais je crois aussi qu'on peut le perdre, dans certaines circonstances... Je sais pas. C'est un peu dur à expliquer... »

« Hmm... Bon, dans ce cas, je vais t'en faire un nouveau ! »

Karen bondit et fila dans le couloir.

J'entendis ses pas rapides monter les escaliers thump thump thump.

Moins d'une minute plus tard, elle déboula sur la véranda avec des feutres et des feuilles blanches pour imprimante.

« C'est pour quoi ça ? » demandai-je.

« Heh heh heh... Regarde ça ! ...Enfin non ! Tu peux pas regarder maintenant ! Tourne-toi ! »

Mince, décide-toi, gamine folle.

Je fis ce qu'elle disait quand même.

Je n'entendais que le grincement des feutres sur le papier, avec quelques pauses où elle se demandait comment écrire un caractère ou corrigeait une erreur.

Quand j'eus fini ma demi-tranche de pastèque, elle me dit que je pouvais regarder.

Je me retournai et la vis assise en tailleur, mains sur les genoux, les fesses sur ses talons.

« Ok ! Je te présente ton nouveau permis ! » dit-elle, puis elle leva la feuille devant son visage et lut ce qu'elle avait écrit.

« Hum hum. Grand Br— je veux dire, Kaoru Tono, en l'honneur de tout le mal que tu t'es donné à venir jusqu'ici me chercher, je t'accorde par la

présente le droit d'aimer à nouveau ! Si tu veux bien sûr ! Bref, félicitations ! »

Elle me tendit la feuille à deux mains.

Je regardai le haut de la page où il y avait écrit en grosses lettres bulles « PERMIS D'AIMER », entouré de petits dessins colorés : des fleurs, un petit chien, etc.

C'était vraiment mignon.

Pourtant, je ne pouvais pas la prendre tout de suite.

« Qu'est-ce qu'il y a, Kaoru ? Allez, prends-le. »

Une chaleur monta du creux de mon ventre.

Depuis le jour où nous avons perdu Karen, je me sentais abattu.

Tourmenté de savoir que j'étais encore là, alors qu'elle n'était plus.

Je voulais désespérément être puni pour ne pas avoir pu la sauver, mais je ne voyais aucun moyen de me racheter.

Alors je refusais de m'autoriser le moindre bonheur, espérant que ça allégerait un peu ma culpabilité.

J'étais prêt à vivre comme ça pour le reste de mes jours, comme un moine renonçant aux désirs terrestres.

Et maintenant, grâce à Karen, je... je...

Bien sûr. Tout était clair maintenant.

Je n'avais plus aucun doute.

Le tunnel d'Urashima ne pouvait pas exaucer des vœux.

Il ne pouvait que t'aider à récupérer ce que tu avais perdu.

C'était le vrai pouvoir du tunnel.

La sandale de Karen, notre ancien perruche, les jours heureux avec ma mère et mon père — même Karen elle-même.

Et maintenant, ma capacité à aimer un autre être humain.

Tout cela, je l'avais perdu en chemin, et le tunnel m'en donnait la chance de le retrouver.

« Euh, Kaoru ? Si tu le veux pas, je vais le jeter. »

« A-attends, non ! Je le veux. Je le veux vraiment... »

Je tendis les mains en hâte et pris le Permis d'Aimer.

Dès que je le touchai, un frisson électrique me traversa les doigts, remonta le long des bras et parcourut tout mon corps.

Ce n'était qu'une simple feuille de papier, mais elle avait une valeur émotionnelle immense.

Je restai figé un moment, savourant la sensation de l'avoir en mains.

J'avais l'impression d'être enfin libre, après toutes ces années passées prisonnier de ma propre haine de moi-même.

« ...Merci, Karen. Je te promets que je le garderai toujours précieusement. »

« Mm-hmm ! Fais ça, hein ! »

« Et, euh... Désolé, je sais que je viens juste d'arriver, mais... »

Je souris timidement, espérant une nouvelle fois que ça rendrait moins gênante la phrase que j'allais dire.

« J'ai l'impression... d'être prêt à essayer d'aimer quelqu'un encore une fois.  
»

Quand je montai dans ma chambre, je vis que mon sac avait déjà été préparé, comme si Karen avait prévu ça.

Je le pris et le mis sur mon épaule, puis allai à la cuisine.

J'ouvris le frigo, pris assez de nourriture pour deux, et la rangeai dans la poche principale.

Je savais maintenant à peu près la longueur du tunnel, donc la quantité d'eau et de nourriture qu'il nous faudrait.

Tant qu'aucun de nous ne se blessait à la sortie, on pourrait rentrer sans problème.

On était prêts à partir quand on voulait.

Je mis le Permis d'aimer dans une pochette plastique pour éviter qu'il ne se plie, puis le glissai dans mon sac avant d'aller au salon.

« Hé, Karen, » l'appelai-je.

Elle se retourna de sa place sur la véranda, encore en train de mâcher de la pastèque.

« Partons d'ici. Ensemble. »

Je devais emmener Karen avec moi à Kozaki. C'était mon objectif de départ, même si le confort de cette maison illusoire m'avait fait l'oublier un moment.

Mais tant qu'on ne serait pas tous les deux sortis du tunnel en sécurité, je ne pouvais pas dire que ma mission était accomplie.

« Où est-ce qu'on va ? » demanda-t-elle. « À la plage ? »

« Quelque part de mieux. Où il y a des aquariums, des zoos, et plein d'autres choses. Je t'emmènerai où tu veux, tant que ce n'est pas ici. »

« Mais ici, on a des aquariums, des zoos, des parcs d'attraction, même des parcs aquatiques couverts. Tout ce qu'on peut vouloir. »

Je savais que Karen disait vrai.

Si ma maison avait été reproduite, alors le ciel était la limite.

Pourtant, ça ne me suffisait pas.

« Non, Karen. Peut-être que tu as raison. Ce paradis a sûrement tout ce qu'on peut souhaiter. Mais ce n'est pas notre place. Il faut qu'on retourne à Kozaki. »

« Pas question. »

Karen croqua une autre grosse bouchée de pastèque.

Elle mâcha.

Elle avala.

« Je me suis habituée à être ici. Je crois que je ne suis plus capable de vivre là-bas. »

« Bien sûr que si ! »

Je tombai à genoux, la regardant droit dans les yeux en frappant ma poitrine du poing.

« Je ferai en sorte qu'il y ait une place pour toi là-bas, je te le promets. Je trouverai un moyen, et je laisserai personne nous barrer la route. »

Je savais que ça ne serait pas facile pour Karen de revenir dans une société qui la considérait comme morte depuis longtemps.

Mais je le pensais vraiment, et j'étais confiant de pouvoir y arriver d'une manière ou d'une autre.

Pour Karen, je pouvais tout faire.

« Alors, s'il te plaît, tu ne veux pas venir avec moi ? » implorai-je.

Karen finit sa tranche de pastèque, la posa sur l'assiette, puis poussa un soupir exagéré, comme une enfant prise en flagrant délit.

« ...D'accord, bon, très bien. Tu as gagné, je suppose. »

« Génial ! Alors, on y va ! » m'exclamai-je en attrapant la main de Karen et en me dirigeant vers la porte d'entrée.

Puis je me rappelai quelque chose.

« Oh, mince ! L'heure ! »

Mon Dieu. J'étais tellement pris à discuter avec Karen que j'en avais complètement oublié.

J'allais me précipiter dans le salon pour regarder l'heure... quand je réalisai rapidement qu'aucune des horloges ici ne refléterait correctement le temps écoulé depuis mon entrée dans le tunnel.

Je devais vérifier la montre que j'avais mise au début de ce voyage.

Mais je ne la portais plus. Où était-elle passée ?

Peut-être que Karen l'avait enlevée quand elle m'avait changé.

« Hé, Karen, tu ne saurais pas où est ma montre, par hasard ? »

« Oh, tu parles de ça ? »

Karen fouilla dans sa poche et la sortit.

Dans un mélange d'anxiété et de soulagement, je lui arrachai la montre des mains et regardai l'heure.

Il était cinq heures et demie. J'étais entré dans le tunnel à minuit.

La dernière fois que j'avais vérifié ma montre, la petite aiguille indiquait le deux — mais je savais qu'elle avait déjà fait un tour complet à ce

moment-là, ce qui voulait dire que j'étais dans le tunnel depuis dix-sept heures et demie, pas cinq heures et demie...

Même ça me semblait étrange.

« Hé, Karen... ? Combien de temps ai-je dormi après être arrivé ici ? »

« Oh, tu as dormi un bon moment. Genre une demi-journée, probablement. »

Je restai figé.

Si j'avais dormi douze heures, cela voulait dire que la petite aiguille avait fait deux tours complets et en était à son troisième, donc... ça faisait presque trente heures que j'étais dans le tunnel.

Une sueur froide me coula sur le front.

« O-on doit partir, tout de suite ! Je suis resté ici bien trop longtemps ! »

Je saisis la main de Karen et sortis précipitamment.

Un pas hors de la véranda, mon pied s'enfonça dans le sable.

La maison se trouvait à la frontière entre un pré herbeux et la plage.

Il n'y avait ni route ni poteaux électriques visibles.

L'impossibilité totale d'habiter un endroit pareil renforçait l'évidence que ce monde était une illusion.

Je repérai vite la petite cabane d'où j'étais sorti au départ.

Elle n'était pas loin de la maison.

Nous traversâmes la plage jusqu'à nous retrouver devant la vieille porte en bois.

« Bon, Karen... Tu es prête ? »

« ...Oui. »

Elle avait l'air pensif, serrant l'ourlet inférieur de son débardeur, les yeux fixés au sol, anxieuse.

« Ça ira. Pas besoin d'avoir peur. Le chemin du retour est long, mais je te promets qu'on va y arriver. »

Cela ne sembla pas vraiment la rassurer.

Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas le temps de rester là à attendre.

Le temps passait, seconde après seconde, heure après heure.

Déterminé à ne plus perdre une minute, je tendis la main et ouvris lentement la porte en grinçant.

Derrière, la pente raide en descente que j'avais presque failli me tuer à grimper pour venir ici.

Heureusement, le retour serait moins dur pour nos forces, mais il nous faudrait quand même faire attention à ne pas trébucher.

« Allez, on y va. »

Je fis mon premier pas dans l'embrasement.

À cet instant, Karen passa ses bras autour de ma taille par derrière.

Je tournai la tête pour la regarder par-dessus mon épaule, mais je ne vis pas son visage, enfoui dans mon sac à dos.

Je savais juste que j'étais de ce côté de la porte, et elle, encore debout, les chevilles enfouies dans le sable de l'autre côté.

« Karen ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Il y a quelqu'un là-dehors qui compte énormément pour toi, n'est-ce pas ? »

« Oui, et je ne peux pas la faire attendre plus longtemps. C'est pour ça qu'on doit partir. »

« Je suis si contente. Tu es enfin prêt à avancer à nouveau. »

« ...Karen ? »

Ses petites mains serrèrent fort le tissu de ma chemise.

« Allez, Kaoru. Tu sais déjà ce que je vais te dire, non ? »

Je sentis un palpitements désagréable dans ma poitrine, et mes respirations se firent de plus en plus rares.

Je fronçai les sourcils.

« ...Non, Karen. Je ne sais vraiment pas. Tu veux bien me le dire clairement ? »

« Eh bien... imagine ça. Les poissons-clowns ne peuvent vivre que dans la mer. Si tu essayais d'en prendre un et de le mettre dans une rivière, il étoufferait et mourrait. Ils sont faibles comme ça. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est se cacher dans leurs petits amis anémones et observer de loin les poissons plus gros et plus forts. Comme les saumons, par exemple. Ils peuvent vivre dans l'océan ou en eau douce. Ils peuvent remonter les rivières, puis redescendre autant de fois qu'ils veulent. Ils peuvent même sauter des cascades. Et en plus, ils sont vraiment bons à manger. »

« Oui, t'as raison. Mais je vois pas trop le rapport avec notre situation. »

« Tout à voir. Toi, tu es un saumon, Kaoru. Moi ? Je suis un petit poisson-clown faible, coincé ici dans mon— »

« Ne dis pas ça ! » m'écriai-je. « Tu es Karen ! Tu es un être humain, pas un poisson-clown ni un saumon ! Tu peux aller où tu veux. Alors, s'il te plaît, ne dis pas ce genre de choses... Tu me tues ici... »

J'avais passé tellement de temps — à bien des égards — à essayer de venir jusqu'ici.

Je ne pouvais pas repartir tout seul.

« C'est bon, Kaoru. Je serai toujours avec toi. Quand tu auras besoin de moi, je serai juste à côté de toi... Alors, s'il te plaît. »

Karen desserra son étreinte sur ma chemise.

« Ne t'inquiète pas pour moi. Sors et vis comme tu le penses vraiment. Comme tu le lui as dit. »

Elle me poussa par derrière — doucement, mais assez pour me faire perdre l'équilibre et chanceler en avant, dans le tunnel.

« Karen ! » hurlai-je, me retournant brusquement.

Mais Karen n'était plus là.

Ni la porte en bois, ni la lumière éclatante du soleil, ni la plage de sable blanc, ni même l'odeur persistante d'eau salée.

Il n'y avait plus que ce tunnel infini, s'étendant dans les deux sens. J'avais l'impression qu'on m'avait aspiré tout l'air de mes poumons. Je commençai à avancer dans le tunnel, essayant désespérément de retrouver la porte vers ce rivage de rêve.

Puis j'entendis une voix résonner dans ma tête.

« Sors et vis comme tu le penses vraiment. Comme tu le lui as dit. »

Comme je le lui avais dit.

Il allait sans dire de qui il s'agissait.

Karen me disait d'arrêter de me laisser tirer vers le passé et de commencer à regarder vers l'avenir — de trouver ma place dans ce monde, aux côtés d'Anzu.

C'était son dernier message pour moi, en tant que petite sœur.

« Nnngh... ! »

Je me pris la tête dans les mains, enfonçant mes doigts dans mon cuir chevelu.

Je fermai les yeux aussi fort que possible, mais les larmes trouvaient quand même le chemin.

« Nnnnnngh... ! »

Une petite partie de moi, profondément enfouie, avait pressenti que ça finirait comme ça.

Le vrai pouvoir du tunnel d'Urashima était d'aider à récupérer ce qu'on avait perdu.

Il m'avait donné la chance de revoir Karen, ainsi que mon droit d'aimer

une autre personne.

Il m'avait donné aussi, sans que je m'en rende compte, ma capacité à tenir debout et à affronter la réalité.

À laisser derrière moi la douleur du passé et à commencer à vivre le présent.

Mais pour cela, il fallait vraiment que j'apprenne à tourner la page sur la mort de ma sœur, ce qui allait à l'encontre de mon but initial de la ramener avec moi hors du tunnel.

Je devais choisir l'un ou l'autre.

J'étais sûr que le tunnel n'avait aucune volonté propre, et encore moins de volonté malveillante.

Je supposais que ses manifestations des choses perdues étaient toutes automatiques.

Donc, si ce genre de contradiction apparaissait, c'était sûrement que quelque part en moi, inconsciemment, une part avait déjà choisi de faire face à la réalité.

Une part qui avait accepté la mort de Karen.

J'aurais dû m'en douter.

Je n'arrivais juste pas à lâcher cette dernière lueur d'espoir à laquelle je m'accrochais depuis si longtemps — que peut-être un jour un miracle arriverait, et que ces jours heureux en famille reviendraient.

C'était un rêve naïf et plein d'espoir, c'est sûr.

Mais il était temps de me réveiller.

Je serrai les dents si fort que j'eus l'impression qu'elles allaient se fissurer et se casser.

Je contractai mes abdos, faisant de mon mieux pour enfermer les émotions qui montaient en moi et menaçaient d'exploser.

Je les refoulai de plus en plus profondément, puis fermai le couvercle, verrouillai derrière plusieurs cadenas, et jetai les clés.

Je m'essuie les yeux avec mon avant-bras en allant d'un côté à l'autre et poussai un hurlement du fond du cœur.

« Karennn ! Je sors maintenaaaant ! »

Sur ces mots, je me retournai et me mis à courir aussi vite que possible vers la sortie.

« D'accord. Je t'aime, » semblait-elle m'appeler en retour.

TEMPS TOTAL ÉCOULÉ : 29 HEURES 35 MINUTES (DEHORS : 8 ANS, 36 JOURS)

Je sprinte à toute allure dans l'obscurité, me lançant en descente presque à la vitesse maximale que mes jambes pouvaient tenir.

Le poids de mon sac à dos, avec ses bretelles qui me frottaient les épaules à chaque rebond, me vidait clairement plus vite de mon énergie que sans, mais il me rassurait aussi bien plus que lorsque je suis entré.

Je savais que j'avais assez d'eau et de nourriture pour sortir, donc je n'avais pas à craindre de mourir de faim.

C'était uniquement une question d'endurance et de rapidité pour atteindre l'extérieur.

Mon cœur battait si fort que je l'entendais dans mes oreilles.

À chaque pas, une douleur traversait mes genoux, au point que je craignais qu'ils ne se brisent en mille morceaux.

Ma gorge était rauque et brûlante à force d'aspirer et d'expirer l'air si vite.

J'avais mal. J'étais épuisé.

Pourtant, je ne pouvais pas m'arrêter.

Peut-être que je me permettrai de faire une pause pour reprendre mon souffle un peu plus tard, oui, mais pas maintenant.

Anzu m'attendait dehors, et j'avais hâte de la revoir.

En supposant qu'elle n'avait jamais essayé d'entrer dans le tunnel, elle avait vingt-cinq ans maintenant.

Je lui avais dit qu'elle ne devait pas se sentir obligée de m'attendre, donc je pensais qu'elle ne l'avait pas fait.

Peut-être qu'elle avait déjà un petit ami.

Peut-être qu'elle m'avait complètement oublié.

Peut-être même qu'elle était mariée et avait des enfants.

Je m'en fichais.

Je voulais savoir quelle vie elle avait menée pendant les mois et les années où je courais dans cette grotte moite et vieille.

Peut-être plus que tout, je voulais lire les nouvelles histoires qu'elle avait écrites.

Mon Dieu, il y avait tellement de choses que je voulais faire !

D'un pas décidé, je poussai sur le sol et augmentai la vitesse.

Je ne sentais plus aucune douleur ni fatigue — mes espoirs et rêves pour l'avenir servaient d'anesthésie puissante pour me protéger des deux.

Je priais pour que cette montée d'adrénaline dure assez longtemps pour que je sorte enfin.

C'était étrange, d'ailleurs.

C'était presque comme si plus je courais, plus j'avais d'endurance et plus j'allais vite.

Cette énergie ne dura pas longtemps, car, alors que je filais en descente, mes jambes s'emmêlèrent et je me retrouvai à tomber en avant.

Ma vision tourbillonna dans un flou vertigineux tandis que mon corps roulait sur la pente abrupte, battu et meurtri par le sol rocheux à chaque rotation, ne s'arrêtant que lorsque ma tête heurta violemment un pilier d'un torii.

Même là, je me relevai aussitôt et recommençai à courir.

Un filet de liquide coula dans mon œil.

Pensant que c'était de la sueur, je levai la main pour l'essuyer — mais mes doigts étaient rouges.

Apparemment, je saignais du crâne.

Je n'y fis pas attention. Je continuai de courir.

Je devais me dépêcher.

Le monde n'allait pas m'attendre plus longtemps.

Je devais aller plus vite. Puis encore plus vite.

Je me fichais d'être tout bleu, couvert de sang et meurtri.

Rien ne m'arrêterait. Rien ne me barrait la route.

Tant que le temps continuerait de s'écouler, je courrais.

Même si mes jambes lâchaient, je continuerai.

Je me traînais jusqu'à ce que mes ongles soient arrachés si nécessaire.

« Graaaagh ! » hurlai-je.

Je savais que c'était une perte d'énergie précieuse, mais je ne pouvais pas faire autrement.

Je devais laisser sortir ce tourbillon de rage et d'émotions en moi.

Pourtant, mes jambes avançaient à toute vitesse, même quand ma vue devenait floue et que je ne distinguais plus où j'allais.

Je trébuche et tombe encore et encore.

Mais à chaque fois, je me relevais aussitôt.

Peu importe ce qui arrivait, je refusais d'abandonner.

Je continuais de courir.

\*\*\*

Je courais depuis si longtemps. Où ? Je ne savais pas. Pourquoi ? Je ne saurais dire.

Peut-être que je courais après quelque chose, ou peut-être que quelque chose me poursuivait.

Tout ce que je savais, c'est que je courais depuis très, très longtemps.

Et encore aujourd'hui, je n'avais pas arrêté.

Je continuais d'avancer, balançant mes bras d'avant en arrière, même si mes pieds devenaient de plus en plus meurtris et pleins d'ampoules à chaque pas...

Ou du moins, je pensais avancer.

Pourtant, peu importe le temps qui passait, j'avais l'impression de ne jamais atteindre la ligne d'arrivée.

« Mmnggh... »

Je me réveillai avec une terrible raideur dans le cou.

Je décollai ma joue droite de la surface froide et dure de la table et relevai la tête.

Apparemment, je m'étais endormi en travaillant à mon bureau.

Je sentais mes articulations craquer, comme une machine en plein besoin d'une bonne huile.

Je jetai un œil à l'horloge digitale sur la table — il était trois heures du matin.

Je me levai de ma chaise et m'étirai un peu, faisant craquer mon bas du dos avec un petit « pop » satisfaisant.

L'air de ma chambre silencieuse et encore endormie était lourd de l'odeur épaisse d'encre et de pâte à papier.

En regardant les piles de papiers éparpillés sur mon bureau, je décidai qu'il était temps d'arrêter pour la nuit.

Je rangerais, prendrais une douche, puis irais enfin me coucher pour me reposer vraiment.

Mais avant ça, je voulais finir une dernière scène.

Je fis tourner mes épaules d'un côté puis de l'autre, m'assis, remis mon stylo sur le papier et recommençai à repasser mes traits de crayon avec de l'encre.

Ce jour fatidique, quand Kaoru était parti dans le tunnel d'Urashima sans moi, j'avais essayé de le rattraper au début, même après avoir lu la lettre qu'il avait laissée à l'entrée.

Je pensais que même s'il avait plusieurs jours d'avance, cela ne représentait qu'une minute dans le tunnel, donc je pouvais facilement le rattraper.

Puis quelque chose m'a arrêté.

« Quoi que tu penses pouvoir trouver ici, tu n'en as pas vraiment besoin. Ce dont tu as vraiment besoin, c'est de te faire un nom comme mangaka, et vite. »

J'étais arrivée jusqu'à la limite où commençaient les torii, mais cette phrase de sa lettre était comme une chaîne attachée à ma cheville, me retenant dans le monde extérieur et refusant de me laisser entrer.

D'une certaine façon, c'était presque comme s'il m'avait jeté un sort, car maintenant, j'avais l'impression que si je ne poursuivais pas cette opportunité de manga, ce serait une trahison directe envers Kaoru.

Alors, au final, je ne pouvais pas le faire. Je devais faire demi-tour.

Quand j'ai lu la lettre la première fois, j'ai réussi à rester étonnamment calme, même si, avec du recul, c'était juste que je ne pouvais pas affronter pleinement la dure réalité d'avoir été laissé derrière.

Cela dit, grâce à ça, j'ai pu garder la tête froide et prendre la bonne décision, donc c'était quand même un point positif.

La première chose que j'ai faite en rentrant ce jour-là, c'était d'appeler mon éditeur pour lui dire que j'avais changé d'avis et que je voulais finalement travailler avec lui.

Heureusement, malgré mes allers-retours égoïstes, il m'a accueilli à bras ouverts et m'a même dit qu'il était content de l'entendre.

À partir de ce jour, je me suis consacré corps et âme au dessin de manga de façon professionnelle.

Pourtant, tout ce temps, j'attendais.

J'attendais que Kaoru revienne vers moi.

Pendant le reste de mes années de lycée, j'ai continué à aller au lycée de Kozaki et à envoyer les projets que j'écrivais pendant mon temps libre à mon éditeur par courrier.

J'ai essayé beaucoup de refus au début, et perdu plus de concours que je ne pouvais compter, mais finalement mes efforts ont payé et j'ai même gagné un concours :

J'ai publié une histoire courte et complète dans un magazine.

Évidemment, j'étais satisfait de ce résultat, mais à l'époque, il était difficile de me sentir vraiment euphorique.

Ce n'était pas que je n'aimais pas mon travail, non, c'était juste que j'étais contrarié par ce qui se passait à l'école.

Tous nos camarades semblaient avoir complètement oublié Kaoru.

Bien sûr, il avait fait parler de lui un moment, quand il avait arrêté de venir en cours et que tout le monde avait appris qu'il avait fugué, mais quand notre dernière année avait commencé, tout le monde était trop occupé avec les examens d'entrée et l'avenir professionnel pour parler de lui, à part de temps en temps un « Ah oui, qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ? »

Je ne pouvais m'empêcher de penser à la peur primale immense que j'avais ressentie enfant en voyant à quelle vitesse tout le monde avait tourné la page après la mort de mon grand-père —

ma première expérience avec l'angoisse existentielle.

Mais la pensée que l'existence de Kaoru s'effaçait peu à peu de la mémoire me terrifiait encore plus, alors je faisais en sorte de toujours le garder au premier plan de mes pensées,

en pensant à lui plus que n'importe qui d'autre au monde.

Quand j'ai eu mon diplôme de fin de lycée, et que mon éditeur m'a suggéré de déménager à Tokyo pour faire un stage d'assistant chez un mangaka plus connu,

j'ai refusé net, insistant pour rester à Kozaki.

J'ai loué un petit appartement d'une pièce en ville, et c'est ainsi que commença ma vie d'auteur à plein temps.

Bien sûr, mes deux parents étaient farouchement opposés à ma carrière de mangaka au lieu de poursuivre des études supérieures ; ils avaient toujours été très stricts là-dessus.

Mais ma détermination était trop forte pour qu'ils m'arrêtent.

Il était trop tard.

J'avais fait le choix de consacrer ma vie entière au manga, sachant très bien qu'ils risquaient de me renier pour ça.

Je passais chaque heure de chaque jour à créer des mondes, des personnages, des histoires.

Mais ce travail acharné a fini par porter ses fruits.

À peine un an après le lycée, j'ai décroché un contrat pour ma toute première série.

C'est là que les choses ont commencé à devenir vraiment intenses.

Ma charge de travail quotidienne a augmenté de plusieurs ordres de grandeur,

et je ne dormais plus que la moitié de ce que je dormais au lycée, si j'avais de la chance.

Pourtant, malgré la dureté du métier de mangaka en série, c'était un puissant anesthésiant qui me distrait des piqûres constantes d'angoisse qui me tenaillaient la poitrine presque toutes les heures de veille.

Pas un jour ne passait sans que la peur de ne pas savoir quand Kaoru reviendrait ne me ronge jusqu'au plus profond de moi.

Malgré des délais d'écriture extrêmement serrés, je trouvais encore un peu de temps libre pour aller au tunnel d'Urashima.

Généralement, je restais assis à l'entrée et je marmonnais des paroles incompréhensibles, parlant peut-être du travail en cours sur mon manga.

De temps en temps, j'appelais Kaoru par son nom.

C'était un peu comme rendre visite à une tombe, bien que je ne sois jamais allé jusqu'à déposer des fleurs devant le tunnel.

Cependant, j'écrivais une petite lettre à chaque visite, où je racontais ce qui se passait dans ma vie et laissais mes coordonnées mises à jour,

puis je la laissais dans une bouteille dans le tunnel, comme il l'avait fait pour moi — même si je n'ai jamais vu de preuve qu'il ou quelqu'un d'autre l'ait jamais ouverte ou lue.

**Dis-moi, Tono-kun. Combien de temps encore dois-je attendre ?**

**Ou alors, est-ce que le fait d'attendre fut ma première erreur ?**

**Je savais qu'il était inutile de gaspiller mon souffle à poser des questions qui resteraient sans réponse.**

**Au moment où elles sortaient de mes lèvres, elles étaient englouties par le vide insondable qu'était le tunnel d'Urashima.**

**Comme tout le reste.**

**Un an après avoir signé mon premier contrat de série, mon histoire a enfin trouvé son rythme.**

**Je pouvais voir les grandes lignes de la fin que je voulais lui donner.**

**Je devais simplement enchaîner chapitre après chapitre captivant et parsemer assez d'indices pour que le grand final soit le meilleur possible.**

**Heureusement, j'avais finalement maîtrisé mon rythme de publication rigoureux, et j'avais même un peu de temps libre maintenant —**

**ce qui voulait peut-être dire aussi que je pensais beaucoup plus à Kaoru.**

**Les mois les plus chauds étaient toujours les plus durs ; ils me rappelaient cet été irréel où lui et moi avions passé presque chaque jour ensemble,**

**où nous étions tout l'un pour l'autre, tout notre monde.**

**Ce furent les mois les plus pleins, les plus mémorables de ma vie.**

**Chaque jour une nouvelle émotion, une nouvelle aventure à découvrir.**

**Pourtant, ces derniers temps, repenser à ça me provoquait une douleur aiguë dans la poitrine, comme si j'avais été poignardé.**

Puis l'angoisse s'infiltrait par cette blessure pour ronger lentement mon cœur.

Et si Kaoru était sorti du tunnel d'Urashima il y a longtemps ?

Et s'il menait secrètement une nouvelle vie heureuse dans un endroit meilleur, sans que je le sache ?

Et s'il ne voulait tout simplement plus rien avoir à faire avec moi, et c'était pour ça qu'il n'avait jamais essayé de me contacter ?

Finalement, l'angoisse devenait si forte que j'avais l'impression qu'elle me creusait un trou dans la poitrine.

Encore deux longues années passèrent.

Ma première série de manga fut enfin terminée.

Pas abandonnée ou tronquée en aucun cas ; j'ai réussi à mettre sur papier toute l'histoire que je voulais raconter.

J'en étais aussi extrêmement satisfait.

C'était la conclusion parfaite que j'avais imaginée avant même que la publication ne commence.

Les lecteurs semblaient l'adorer aussi.

Pourtant, ma déprime ne montrait aucun signe de relâchement.

Maintenant que j'avais perdu mon contrat de série, je ne pouvais plus me laisser porter par ça seul.

C'était comme si j'avais été rejetée hors des rails, laissée seule dans la jungle nocturne sans aucune idée d'où aller.

**Mon éditeur m'avait dit que je devais travailler sur un brouillon pour un nouveau concept d'histoire.**

**C'était logique, évidemment.**

**En tant qu'auteure, une fois que j'avais fini de raconter une histoire, il fallait passer à la suivante.**

**C'était simplement le cycle d'un mangaka professionnel.**

**Pourtant, bien que j'aie maintenant toute confiance en mes capacités de conteuse, je n'étais pas complètement convaincue que c'était ce que moi, Anzu Hanashiro, en tant qu'être humain, voulais vraiment.**

**Ou, plus simplement, j'étais perdue, incertaine de ce que ma vie devait devenir ensuite.**

**Devrais-je essayer de chercher Kaoru sérieusement, ou devrais-je écrire un nouveau manga ?**

**Je dois admettre que j'avais envisagé d'entrer dans le tunnel et de le poursuivre plusieurs fois au fil des années, malgré l'avance énorme qu'il avait maintenant.**

**Mais à chaque fois, je me rappelais les mots de sa lettre et je sentais que je lui devais de me donner à fond dans ma carrière de mangaka.**

**Cela, ajouté à la simple peur d'affronter le tunnel et son inconnu toute seule, me rendait toujours hésitante.**

**De plus, comme je l'ai dit, Kaoru était dans le tunnel depuis un bon moment — probablement presque une journée entière maintenant, d'après mes calculs.**

**On aurait pu penser que ça suffisait pour atteindre la fin de n'importe quel tunnel, sauf en cas de phénomènes surnaturels.**

**Le fait qu'il soit (à ma connaissance) toujours à l'intérieur semblait indiquer que quelque chose de vraiment mauvais s'était produit.**

**Peut-être qu'il était tombé dans une sorte de piège et ne pouvait pas en sortir sans aide, qu'il mourait de faim.**

**Peut-être qu'il avait rencontré une horrible abomination et été gravement blessé.**

**Mon esprit élaborait scénario catastrophe sur scénario catastrophe, et à chaque « et si », ma poitrine se serrait de plus en plus.**

**Une part de moi voulait désespérément se précipiter pour l'aider.**

**Pourtant, chaque fois que je me tenais devant ce premier torii, la peur me paralysait, incapable de bouger un muscle.**

**J'étais une adulte maintenant ; fini l'adolescente invincible que j'avais été.**

**J'avais de vraies responsabilités, ainsi que ma stabilité financière et mon bien-être à long terme à considérer.**

**L'idée de me mettre en danger était terrifiante.**

**Plus effrayante encore était la pensée d'entrer et de découvrir que Kaoru n'était plus là.**

**Genre, et s'il était sorti du tunnel et avait quitté Kozaki sans un mot ?**

**Alors, j'aurais jeté par la fenêtre tout le succès que j'avais construit ces dernières années, pour rien.**

**Je savais que je devais abandonner Kaoru et essayer de l'oublier.**

**Vraiment, je le savais.**

**Je savais qu'obséder sur lui depuis cinq ans était malsain, tout simplement.**

**Pourtant, je n'y arrivais pas.**

**Même après toutes ces années de désillusions, chaque fois que mon téléphone vibrait, une part de moi se demandait si c'était lui.**

**À chaque. Fois.**

**Alors je souffrais dans mon silence, incapable de partir à sa recherche, mais aussi incapable de tourner la page,**

**alors que les semaines et les mois s'accumulaient comme des feuilles de papier à dessin froissées.**

**Depuis quand étais-je devenue une lâche sans courage ?**

**Je m'en voulais, enviante la fille intrépide que j'avais été, celle qui gardait toujours un optimisme naturel — sans même de raison valable.**

**Les jours défilaient les uns après les autres, pourtant je n'arrivais toujours pas à trouver d'idée potable pour ma prochaine grande série manga.**

**Et bien sûr, je n'avais toujours aucune nouvelle de Kaoru.**

**J'ai reçu une invitation à déjeuner d'une vieille amie — Koharu Kawasaki.**

**Nous nous sommes retrouvées un jour dans l'ancien café du centre-ville de Kozaki.**

**« Hé, Anzu ! Ça fait longtemps, hein ? »**

**« Oui... c'est clair. »**

**Nous ne nous étions pas vues depuis la remise des diplômes.**

**On restait un peu en contact par texto au début, mais quand ma carrière a décollé, même ça s'est lentement arrêté — et maintenant, on ne s'était pas parlé depuis presque un an.**

**En voyant le visage de Koharu pour la première fois depuis si longtemps, je remarquai que son sourire était devenu plus doux et amical.**

**Elle avait quitté Kozaki peu après le lycée pour passer son diplôme d'enseignement en école professionnelle, et apparemment, elle avait décroché un poste de professeur dans une école primaire en ville.**

**Quand Koharu m'avait dit au lycée qu'elle voulait devenir enseignante, j'avais été vraiment surprise.**

**Tellement surprise que j'avais presque cru à une blague.**

**Pourtant, la voilà.**

**Elle avait tracé un plan clair, suivi jusqu'au bout, et était maintenant prof à part entière, comme elle l'avait dit.**

**Tout le mépris que j'avais pu ressentir pour cette ancienne « mauvaise fille » avait complètement disparu, remplacé par un vrai respect.**

**Nous avons rapidement échangé sur nos vies respectives, faisant la conversation en mangeant.**

**« Tu dors assez ces temps-ci ? » me demanda Koharu à un moment.**

**« Moi ? »**

**« Oui, tu as de grosses cernes sous les yeux. T'es toujours aussi occupée maintenant que ta série est finie ? »**

« Non, pas tellement, honnêtement. J'ai du mal à m'endormir ces derniers temps, je suppose. »

« Attends, t'as de l'insomnie ? Quelque chose te stresse beaucoup ? Blocage de l'écrivain ou quoi ? Plus d'idées pour de nouvelles histoires ? »

« Eh bien, oui. C'est en partie ça, mais... »

« Ne me dis pas que c'est à cause de Tono, hein ? »

Je n'avais pas de mots.

Je ne pensais pas que Koharu verrait aussi facilement à travers moi.

Elle fit une mine triste, puis posa ses coudes sur la table et enfouit sa tête dans ses mains.

« Mon dieu, où est-ce que ce type est allé se fourrer... ? » murmura-t-elle à voix haute.

Pour toutes les fois où je m'étais plainte de Koharu au lycée, elle était l'une des rares personnes à s'inquiéter encore de la disparition soudaine de Kaoru après le lycée.

Je devais lui reconnaître ça.

« Je veux dire, quel genre de loser part en laissant une fille comme toi en plan, tu vois ? »

Par pitié, si je recroise sa tête d'idiot, je vais lui coller une bonne droite ! »

« Oh, fais donc. Il le mérite bien, » répondis-je en riant.

Nous avons mangé en silence un moment après ça, profitant du jazz doux qui passait dans les hauts-parleurs du resto.

« Hé, Kawasaki ? » demandai-je en tournant des pâtes autour de ma fourchette.

« Mm ? Quoi ? »

« Si je te disais que je pensais abandonner complètement ma carrière de mangaka pour aller le chercher, tu dirais quoi ? »

Les mains de Koharu s'arrêtèrent net, ses yeux s'agrandirent en me regardant.

« Anzu... Tu n'es quand même pas encore amoureuse de ce type, si ? »

« Je veux dire... »

« Écoute, je sais que ce n'est pas à moi de juger, mais tu ne penses pas que cette obsession a assez duré ?

Ce type a carrément disparu sans prévenir.

Je suis presque sûre qu'on ne le reverra que s'il décide de revenir. »

« Oui, je sais, mais ça ne me fait pas moins l'aimer, » répondis-je en élevant un peu la voix.

J'étais sérieuse.

Le seul problème, c'était que pour moi, mon manga avait presque autant d'importance que lui.

« Je veux dire... Tu dois vraiment choisir l'un ou l'autre ?

Tu ne peux pas chercher Kaoru tout en continuant d'écrire des mangas ?  
»

« Non. Absolument pas.

**Tout ça ne ferait que m'empêcher de consacrer le temps et l'énergie nécessaires à l'un ou à l'autre.**

**Personne n'a jamais réussi en étant indécis. »**

**Koharu fronça les sourcils, inquiète.**

**« T'es sûre que tu n'es pas juste épuisée, Anzu ?**

**Peut-être que tu devrais prendre un peu de recul, puis réfléchir à tout ça avec un esprit plus clair... »**

**« Je ne peux pas faire ça ! » criai-je, enfin au bord de la rupture.**

**« Je ne peux pas m'arrêter de courir.**

**Je ne peux même pas ralentir.**

**Si je le fais, l'angoisse me rattrapera.**

**Et une fois qu'elle sera là, tout deviendra noir autour de moi, je ne pourrai plus voir ni réfléchir correctement.**

**C'est ce qui me terrifie le plus.**

**Si je ne fais rien pour occuper mon esprit, je suis paralysée par toutes ces pensées intrusives.**

**Mais je suppose que ça ne change rien, parce que même quand je prends une décision, je finis toujours par douter, me demander si c'est vraiment le bon choix... »**

**Je baissai la tête, la couvrant de mes mains, et suppliai :**

**« Dis-moi, Kawasaki : que suis-je censée faire... ? »**

**Je savais qu'elle n'aurait pas de réponses.**

**Pourtant, maintenant que le couvercle était levé, je ne pouvais retenir toutes les émotions que j'avais accumulées pendant des années, qui se déversaient d'un coup.**

**Koharu prit une longue gorgée d'eau maladroite avant d'essayer de répondre.**

**« Désolée, Anzu... mais je ne pourrais vraiment pas te dire. Ce n'est pas à moi de décider. »**

**« ... Je sais. Désolée, je ne voulais pas casser l'ambiance. Ne t'en fais pas. »**

**Je souris maladroitement, dans une tentative vaine d'apaiser mon embarras, puis retournai à mes pâtes.**

**C'était soi-disant le plat le plus populaire du menu, pourtant, en ce moment, ça avait le goût d'une bouillie sans saveur. Comme rien du tout.**

**« Mais tu sais quoi ? Ça me rappelle une vieille conversation qu'on avait eue, » dit Koharu, son expression devenant soudainement nostalgique.**

**« Tu te souviens au lycée, quand tu m'as mis un coup de poing au visage ? Puis ça a un peu dégénéré, et vous êtes venus chez moi pour déposer mes devoirs d'été ? Je me souviens t'avoir dit que je voulais apprendre à être comme toi. Tu sais ce que tu m'as répondu ? »**

**Je ne répondis pas, alors après une courte pause, elle continua.**

**« Tu as dit qu'au fond, il n'y a pas une seule bonne façon de vivre notre vie.**

**Tout ce qu'on peut faire, c'est choisir un chemin et courir dessus aussi vite que possible, pour voir jusqu'où on peut aller dans le temps qui nous est donné...**

**Enfin, c'est ce dont je suis à peu près sûre.**

Peut-être que j'ai un peu mélangé les mots, mais je m'en souviens comme si c'était hier. »

Soudain, les lèvres de Koharu s'étirèrent en un large sourire, large et sincère.

« Ces mots ont changé ma vie, tu sais.

Alors je me dis que si tu suis tes convictions et restes sur le chemin que ton instinct te dicte, alors peut-être — juste peut-être — les choses finiront par s'arranger comme tu le souhaites.

Comme ça l'a été pour moi. »

Les paroles de Koharu résonnaient dans mes oreilles, puis se répandaient doucement dans tout mon corps.

Au plus profond de ma poitrine, je sentais une chaleur, comme une lave bouillonnante qui remontait du fond de mon cœur fatigué, dissolvant tous les amas d'anxiété accumulés pendant des années.

Je sentais une énergie exaltante revenir dans chaque recoin de mon corps, une énergie que je n'avais pas ressentie depuis longtemps.

Je savais exactement ce qu'était ce sentiment étrange — car c'était un sentiment que je connaissais autrefois.

Un que j'avais appelé mien, autrefois.

C'était du courage. C'était de l'audace.

« Enfin, bon, je te rends juste tes propres conseils.

Je n'ai toujours aucune idée de ce que je te recommanderais, mais... Attends, Anzu ? Ça va ? »

Je n'avais pas remarqué, mais des larmes coulaient sur mes joues.

« Kawasaki... »

« Oui ? »

« Je pense que tu te souviens mal.

Je suis presque sûre de ne jamais avoir dit quelque chose d'aussi cool.

Ou alors, tu embellis beaucoup. »

« Hein ?! Tu crois ? Oh mon Dieu, c'est embarrassant... Désolée, ça fait tellement longtemps, et... »

« Non, c'est bien... Je t'en remercie. »

J'essuyai mes yeux avec une serviette chaude et humide que le serveur avait apportée à la table.

Comment avais-je pu ne jamais réaliser tout ça auparavant ?

C'était des choses que je devais savoir, mais quelque part en chemin, je les avais apparemment oubliées.

« ... Mon Dieu, je suis tellement idiote. »

Comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur.

Maintenant mes yeux étaient grands ouverts, et je pouvais voir la route devant moi à nouveau.

Je pris mon assiette et la portai à mon menton, puis me remis à engloutir les pâtes restantes.

« A-Anzu ?! Qu'est-ce qui t'arrive d'un coup ?! »

« Tiens ! Je paie l'addition ! »

**Je sortis un billet de dix mille yens de mon portefeuille et le claquai sur la table avant de sortir en courant du café, la bouche encore pleine de pâtes.**

**Je ne pouvais plus rester une minute de plus.**

**Car j'avais enfin compris quelque chose.**

**Quelque chose d'essentiel.**

**Attendre ne me mènerait jamais nulle part.**

**Cependant, je n'allais pas abandonner Kaoru ni mes rêves de mangaka.**

**Je ne pouvais pas choisir entre les deux.**

**Je devais juste trouver un moyen de les avoir tous les deux.**

**Je prendrais le tunnel d'Urashima.**

**Si je ne trouvais pas Kaoru là-bas, je chercherais dans le monde entier, si nécessaire.**

**Et comme Koharu l'a dit, je continuerais à dessiner des mangas pendant que je le chercherais.**

**Tant que je respirerais, rien ne pourrait m'empêcher de dessiner si je le voulais vraiment assez fort.**

**Oui, je savais que cette décision ambitieuse ne pourrait m'apporter que des peines.**

**« Chasseur qui court après deux lièvres à la fois n'en attrape aucun », comme on dit.**

**Mais si tu sens que tu n'as pas d'autre choix que de courir après les deux, il n'y a pas d'autre option — il faut apprendre à faire plusieurs choses en même temps.**

**Peut-être surtout, tu ne prendrais jamais rien en restant immobile et en hésitant.**

**Ce serait le jour le plus froid en enfer avant que je laisse ça arriver !**

**Chaque fibre de mon être me disait la même chose :**

**Cours.**

**Cours après lui aussi vite que tu peux.**

**Un flot de sang chaud tourbillonna dans ma tête, et un désordre confus de souvenirs défilèrent devant mes yeux comme des diapositives projetées.**

**Le jour où je suis arrivée au lycée de Kozaki.**

**Le jour où j'ai eu ma bagarre avec ce caïd plus âgé.**

**La première fois que j'ai suivi Kaoru le long des voies.**

**Le jour où Koharu et moi avons réglé nos différends.**

**Le jour où Kaoru et moi avons tenu la main pour la première fois dans le tunnel.**

**La nuit où nous sommes allés ensemble au festival.**

**Le jour où il a disparu sans un mot.**

**Chaque moment passé avec lui durant cet été fugace, mais toujours infini, me propulsait en avant, poussant mes jambes aussi vite qu'elles pouvaient aller, me reprochant d'avoir attendu si longtemps.**

**Tu m'entends, Tono-kun ?**

**Parce que je suis en chemin, et je vais te retrouver.**

**Je courrai aussi vite que possible.**

**Je te traquerai jusqu'au bout du monde, si je dois.**

**Alors, promets-moi de rester en sécurité jusqu'à ce que j'arrive.**

**J'arrive.**

**Cela faisait cinq longues années que Kaoru était entré dans le tunnel d'Urashima.**

**Il était enfin temps d'y courir et de reprendre ce qui m'appartient.**

**\*\*\***

**Hanashiro... Hanashiro... !**

**Encore et encore, j'appelais son nom en courant dans le tunnel, le criant dans ma tête même lorsque ma gorge était trop rauque pour produire le moindre son.**

**Tout mon corps était en feu. Je sentais le sang circuler dans chacun de mes doigts.**

**Mon cœur mobilisait chaque cellule de mon corps, battant de plus en plus fort pour les pousser à l'action.**

**Hanashiro... Hanashiro... !**

Je fonçai dans un virage serré au prochain tournant, poussant l'adhérence de la semelle de mes chaussures à leur limite absolue.

Je refusais de ralentir ne serait-ce qu'un instant.

L'air sifflait comme un front de vent près de mes tympans tandis que je changeais brutalement de vitesse, puis je franchis ce mur d'air pour foncer à toute allure dans le passage suivant.

Hanashiro... Hanashiro... !

Rationnellement, mes muscles auraient dû lâcher depuis longtemps, et pourtant, ils continuaient de m'encourager sans relâche, m'incitant à aller toujours plus vite, toujours plus loin.

Hanashiro... Tu dois être bien plus âgée et mature maintenant.

Te souviens-tu encore de cet été fatidique que nous avons passé ensemble au lycée ?

Tu sais, c'est drôle de repenser à quel point notre première interaction avait été maladroite.

J'ai dit quelque chose de vraiment insensible qu'à part toi, n'importe qui d'autre aurait pris mal.

Et pourtant, pour une raison quelconque, cela a éveillé tellement ta curiosité que tu m'as suivi jusqu'au tunnel d'Urashima, où nous avons eu notre premier véritable échange.

À partir de ce moment, nous étions partenaires partageant un secret excitant.

Et au cours de notre enquête, j'ai appris à vraiment te connaître.

Tu avais tant de choses que j'avais toujours souhaitées — tant de choses qui me manquaient.

Tu m'as dit un jour que tu m'admirais beaucoup, mais de mon point de vue, j'ai toujours été celui qui t'admirait.

Tu dégageais une lumière éclatante comme personne que j'avais jamais rencontré.

Avec ta grâce intelligente, ta brutalité honnête, et toutes tes petites manies adorables, tu as apporté une touche de couleur vibrante à mon monde terne et monochrome pour la première fois depuis longtemps.

C'est pour ça que je ne pourrais jamais t'oublier.

Même si tu as tourné la page et que tu m'as oublié, je ne t'oublierai jamais, ni ces jours où nous courions comme le vent sous le soleil brûlant de l'été.

Tu n'avais que dix-sept ans alors, ça doit te sembler bien loin aujourd'hui, mais pour moi tout est encore clair comme de l'eau de roche.

Je me souviendrai toujours de ces jours-là et garderai nos souvenirs près de —

Soudain, je ressentis un craquement dans mes jambes qui cédèrent.

Apparemment, j'avais enfin atteint ma limite, et je tombai — juste au sommet d'une pente raide en descente.

Je dus me préparer à l'impact.

Mais je ne pus pas. Il n'y avait pas le temps.

« Ah, mer — »

Avant que je ne puisse lever les bras assez haut pour protéger mon visage, ce furent eux qui prirent le choc contre le sol, et une douleur brûlante traversa mes poignets.

Mais cela ne suffit pas à arrêter mon élan, et je fis une rotation complète dans les airs avant de m'écraser violemment sur le dos.

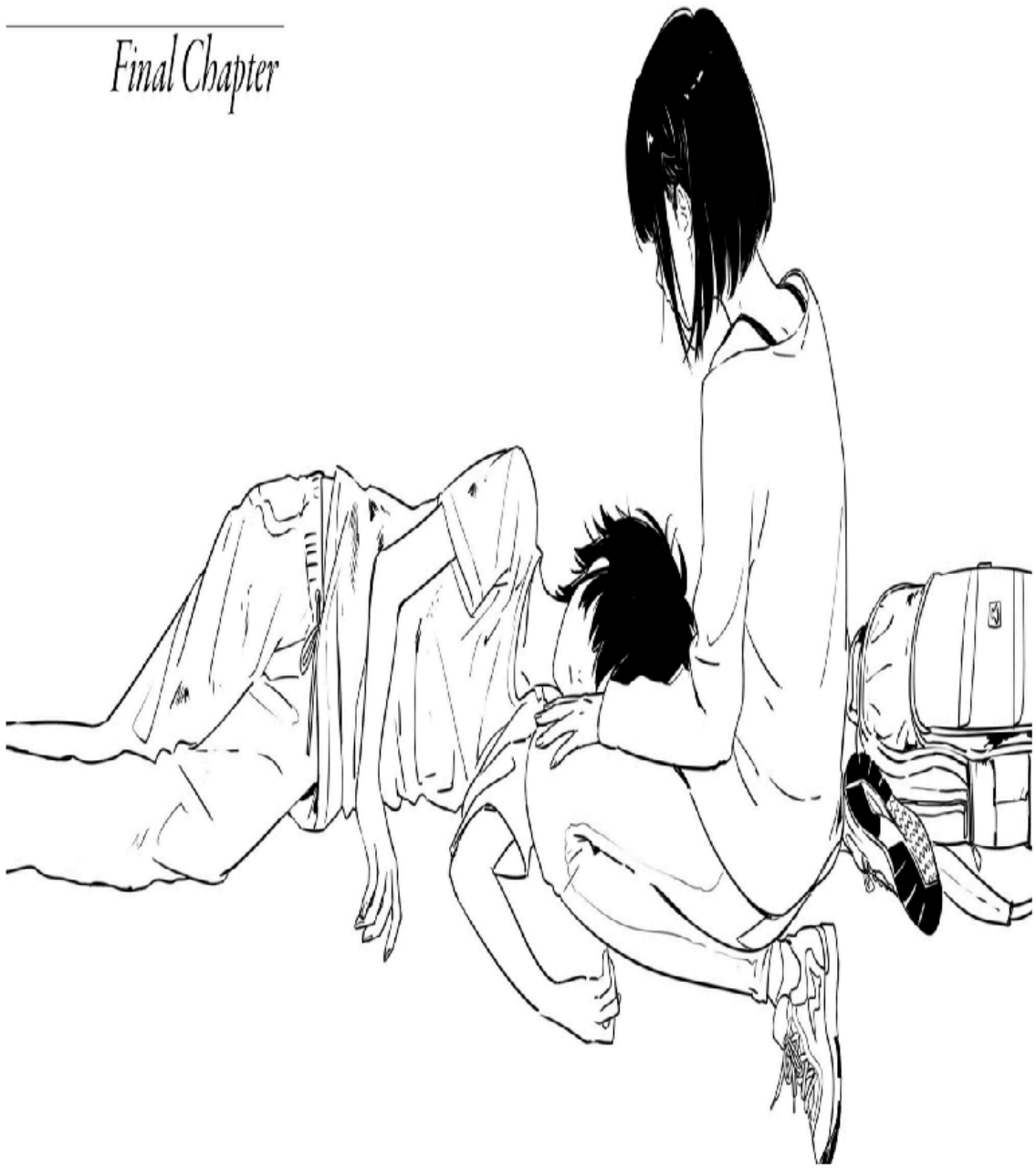
La chute me coupa le souffle, et tout ce que je pus faire fut d'émettre une toux faible et haletante.

Pourtant, je continuai à rouler en bas de la pente, mon corps meurtri s'écrasant encore et encore contre —

Je sentis un claquement dans mon esprit, comme si le cordon venait enfin d'être coupé, et mon esprit lâcha prise.

---

*Final Chapter*



# Chapitre Final

Je flottais, emporté à la dérive dans une piscine profonde et insondable de ténèbres.

J'étais dur et lourd, comme si j'avais été enterré vivant dans un cercueil rempli de ciment liquide.

Tout mon corps était raide, suspendu dans l'espace, tandis que seule ma conscience tourbillonnait lentement autour.

Je ne pouvais pas crier à l'aide, ni tourner la tête, ni lever un seul doigt.

Tout ce que je ressentais, c'était un froid rampé qui remontait lentement mes jambes.

J'avais peur. J'étais perdu.

Mon esprit tentait désespérément de se libérer de cette emprise.

Je criais intérieurement, sans que le moindre son ne sorte.

Puis je le vis : une minuscule pointe de lumière perçant l'obscurité.

Soudain, je repris un peu de contrôle sur mon corps.

Je tendis les membres lourds vers cette lumière, m'efforçant de griffer à travers les ténèbres.

Au début, c'était comme nager en plein océan, pagayant sans espoir au milieu d'une étendue infinie, sans aucune chance d'atteindre la rive.

Petit à petit, la lumière devint de plus en plus brillante, et je distinguai enfin la silhouette d'une personne se tenant juste devant elle.

Cela ressemblait à une femme, mais la lumière derrière elle était trop aveuglante pour discerner son visage.

Plus je m'approchais, plus ses contours devenaient nets.

« — »

Elle disait quelque chose, mais je ne pouvais pas comprendre à cette distance.

C'était comme un bourdonnement monotone.

Pourtant, pour une raison quelconque, cette voix apaisait mes oreilles, comme celle d'une vieille amie que je n'avais pas vue depuis des années et qui me manquait plus que tout au monde.

Je continuai à nager dans cette obscurité liquide, réduisant lentement mais sûrement la distance entre moi et cette silhouette ombragée.

Enfin, à portée de bras, je tendis la main vers elle.

« —ono— Tono-kun — »

J'entendis une voix.

« Tono-kun... Tono-kun... »

Elle appelait mon nom. Encore et encore, comme une supplique désespérée et en larmes.

« Tono-kun ! »

Une goutte d'eau tomba sur ma joue, et j'ouvris les yeux.

Une femme me regardait, des larmes coulant sur son visage.

Elle était si proche que je ne pus m'empêcher de bouger avec surprise.

Pourtant, elle avait apparemment posé ma tête sur ses genoux.

Elle tenait une de mes mains serrée entre les siennes et la frottait doucement contre sa joue.

Elle ressemblait beaucoup à Anzu, seulement ses cheveux étaient bien plus courts, et elle paraissait plus âgée que la fille que je connaissais.

Si on m'avait dit qu'elle était la sœur aînée d'Anzu, je l'aurais cru sans hésiter.

Pourquoi pleurait-elle ? Que faisait-elle ici, d'ailleurs ?

Autant que je me souviens, j'étais toujours profondément à l'intérieur du tunnel d'Urashima.

« Tono-kun... Tu vas bien ? Tu me reconnais ? C'est moi, Hanashiro, Anzu Hanashiro... »

Anzu Hanashiro... Hanashiro ?!

« Qu-que fais-tu ici ?! » criai-je, m'asseyant précipitamment.

Ce mouvement brusque me donna un mal de tête lancinant, et je me massai le front, vainement, pour calmer la migraine.

Quand je fis ça, des petites miettes de sang séché tombèrent de mes mèches.

Surpris, la femme lâcha aussitôt ma main et attrapa mes épaules pour me soutenir doucement.

« Non, ne bouge pas trop encore. Tu es en assez mauvais état... »

« O-d'accord... »

Anzu m'aida à m'asseoir, de sorte que nous fûmes face à face, assis par terre.

Je l'observai, scrutant ses traits, tandis qu'elle me regardait à son tour, visiblement inquiète pour ma santé.

« Tu es sûr que tu vas bien ? Est-ce que ta tête te fait mal ? Tu ne te sens pas malade ou quoi que ce soit ? »

« Oui... Je crois que je me suis un peu trop cogné la tête. Je ne saigne plus, apparemment, et je ne me sens pas nauséux ni rien... Je pense que ça ira... »

« Tu es sûr ? Ouf, merci le ciel... »

Anzu posa la main sur sa poitrine en poussant un profond soupir de soulagement.

Moi, je restais très confus. Une partie de moi était persuadée que je devais rêver.

« Alors tu es... vraiment Hanashiro, hein ? Alors, que fais-tu ici ? »

« Que fais-je ici ?! Ce n'est pas évident ?! »

Les yeux d'Anzu s'écarquillèrent, elle leva un poing serré à hauteur d'épaule.

Elle le tint tremblant plusieurs secondes, comme incertaine d'où me frapper, avant de le cogner mollement contre ma poitrine.

Ça ne fit pas mal, mais ce poids confirmait une bonne fois pour toutes que ce n'était pas un simple rêve.

Puis, avant que je ne réalise, elle m'enlaça, m'étreignant fermement.

Ses cheveux humides et soyeux contre ma joue.

L'odeur de la sueur chatouillant mes narines.

« Je suis venue te ramener parce que tu mettais trop de temps, espèce d'idiot ! » hurla-t-elle.

Son visage était si près du mien que mon tympan siffla.

Je ne m'en formalisa pas du tout.

« Quoi ? Mais je pensais que tu avais choisi de devenir mangaka... »

« Si ! Et je le suis ! »

« A- alors pourquoi est-ce que tu— »

« Parce que j'ai déjà fini ! J'ai écrit toute une série, et elle est sortie en livre de poche, en plus ! Je n'ai pas bâclé la conclusion ! J'ai réglé tous les détails ! Mais toi, tu n'étais toujours pas sorti ! Alors j'en ai eu marre d'attendre, et maintenant je suis là pour te traîner dehors de force ! C'est si mal que ça ?!  
»

J'étais abasourdi. Complètement sans voix.

Non seulement l'histoire d'Anzu avait été retenue pour une sérialisation, mais elle l'avait aussi terminée, et elle était même sortie en volume relié ?

Elle avait accompli tout ça alors que je passais juste un ou deux jours à courir dans le tunnel ?

Mon Dieu. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Ce sont des choses que la plupart des gens ne réalisent jamais dans toute leur vie.

Et pour couronner le tout, elle avait tout laissé tomber pour venir me chercher, toute seule, dans ce tunnel.

« Et une autre chose ! » Anzu serra plus fort mon cou. « Pourquoi as-tu écrit que tu ne t'attendais pas à ce que je t'attende ?! Je ne te crois pas ! On

était censés être une équipe, tu te souviens ?! Comment as-tu pu me laisser derrière, toute seule ?! C'était vraiment si grave que j'aie eu les jetons à cause de cette première proposition d'édition ?! C'est pour ça que tu m'as abandonnée ?! C'est pour ça que tu ne voulais pas que je t'accompagne ?! »

« Non, ce n'est pas du tout ça... »

« Waaah ! Je suis désolée, d'accord ?! Ne me déteste pas, s'il te plaît ! Je ne veux plus être seule ! Waaaah ! »

Sa tête reposait sur mon épaule droite, ses larmes trempaient le tissu de ma chemise.

Elle enfonça ses ongles si profondément dans mon dos que j'ai cru qu'elle allait me faire saigner.

Tout ce que je pouvais faire pour me faire pardonner, c'était lui caresser doucement les cheveux.

« Je suis désolé... Je sais que je t'ai fait vivre un enfer. Tu ne méritais pas ça... »

« Ouais, et si tu penses que je vais te laisser t'en sortir comme ça, tu te mets le doigt dans l'œil ! » dit-elle en reniflant encore sans pouvoir se retenir.

« Je te jure, si jamais tu t'enfuis encore de moi... ! »

« Je sais, je sais... Mais t'inquiète pas. Je ne te laisserai plus jamais derrière. À partir de maintenant, on ira jusqu'au bout ensemble. »

« ...Tu le promets ? »

Je pris Anzu par les épaules et lui retirai la tête de mon épaule pour pouvoir la regarder dans les yeux.

Son visage était inondé de larmes, de sueur et de morve.

Pourtant, c'était la chose la plus belle que j'aie jamais vue.

Je pris une grande inspiration, approchai mon visage du sien et pris ses lèvres dans les miennes.

J'y allai tellement vite que nos dents se cognèrent maladroitement, mais elle ne sembla pas s'en offusquer, alors je décidai d'y aller à fond.

Ça dura cinq secondes à peine — et nous coûta encore plusieurs heures — mais chaque minute en valait la peine.

Enfin, je retirai mon visage. Je n'avais jamais embrassé personne avant ; le léger goût salé resta sur mes lèvres un long moment.

Je me levai et tendis la main à Anzu, encore un peu hébétée après ça.

« Allez, partenaire. Rentrons à la maison. »

Quarante-sept heures cinquante-six minutes.

C'était le temps total que j'avais passé à l'intérieur du tunnel d'Urashima.

Converti dans le temps réel, cela faisait...

Treize ans et quarante-cinq jours.

Mon corps avait toujours dix-sept ans, mais légalement, j'étais un homme de trente ans.

Anzu, elle, avait attendu cinq ans entiers avant d'entrer dans le tunnel pour venir me chercher, et était donc une femme adulte de vingt-deux ans.

Quand nous sortîmes enfin du tunnel d'Urashima, un coucher de soleil de septembre des plus beaux nous accueillit.

Même en arrivant sur la route principale, je ne ressentais pas du tout que j'avais été absent pendant treize ans.

Kozaki était toujours la petite communauté paisible au bord de la mer que j'avais connue,

et même le lycée Kozaki — que je pensais démoli ou fusionné avec un autre lycée plus grand — se dressait encore, fier et majestueux, surplombant la ville.

La chose la plus surprenante était sans doute les téléphones dernier cri que les gens manipulaient dans le train.

Ils tapotaient tous sur leurs écrans avec leurs doigts nus, et je me demandais comment le verre ne se couvrait pas constamment d'empreintes.

Comme j'étais encore en assez mauvais état après avoir couru et m'être fait mal dans le tunnel, nous sommes entrés dans un magasin de vêtements au hasard pour m'acheter des habits neufs, puis nous avons pris une chambre dans un hôtel économique en ville.

Nous avons alterné pour utiliser la douche de notre modeste chambre twin, puis nous nous sommes assis sur nos lits à parler de tout ce qui s'était passé depuis notre dernière rencontre.

Je lui racontai les choses folles que j'avais vues dans le tunnel d'Urashima et comment j'avais vraiment réussi à retrouver ma petite sœur, même si ce ne fut que pour un moment.

Elle me parla de sa nouvelle vie et de ce que c'était que d'être mangaka en série.

Nous discutâmes avec animation pendant des heures, perdant rapidement la notion du temps.

Bientôt, il était bien passé minuit.

Finalement, nous abordâmes le sujet de notre avenir.

« Je vais continuer à écrire des mangas, » déclara Anzu avec assurance.

« Je louerai un appart ou un condo et je mettrai toute mon énergie pour faire un gros come-back.

Je pense que j'ai assez d'argent pour me nourrir encore deux ans environ pendant que je prépare quelque chose,

et c'est vraiment la seule chose que je sais faire, alors... voilà. »

« Eh bien, ça me va. Pas que j'aie mon mot à dire. »

« Et toi, Tono-kun ? Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? »

Je bégayai un peu, surtout parce que je n'avais absolument aucun plan.

Honnêtement, je n'avais pas vraiment réfléchi à ce qui arriverait après avoir quitté le tunnel d'Urashima.

J'étais trop préoccupé par le fait de revoir Karen, alors je m'étais dit que je trouverais sûrement un moyen de gagner ma vie si je travaillais assez dur.

Le fait qu'Anzu examine ma négligence sous ce jour me fit me sentir comme le plus pathétique des idiots.

Mais je n'avais aucune intention de lui mentir.

« Désolé, je n'y ai vraiment pas beaucoup réfléchi, » répondis-je honnêtement.

« Je sais que je vais devoir trouver un boulot, évidemment. »

Anzu me lança un regard inquiet, puis commença à se frotter le menton entre les doigts.

« Mmm... Mais tu es censé avoir trente ans, d'un point de vue légal, non ?

Je veux dire, c'est pareil pour moi, évidemment, mais je pense que ce sera dur de trouver un emploi stable avec treize ans de trou dans ton CV, surtout si tu n'as pas ton bac. »

Elle avait complètement raison.

Tellement raison que mon cœur s'enfonça au creux de mon estomac.

Juste au moment où j'allais lui assurer que je trouverais un moyen, elle me coupa d'une voix forte et déterminée :

« À propos, j'ai pensé à déménager à Tokyo. »

« Quoi, sérieux ? »

« Oui. C'est plus pratique dans mon métier d'être sur place quand il faut.

Je pense aussi à engager un assistant. »

« Ah bon ? Quel genre d'assistant ? »

« Idéalement, quelqu'un qui pourrait m'aider au dessin pour alléger ma charge.

Ajouter des trames, remplir les zones noires, peut-être dessiner des arrière-plans simples si possible. Ce genre de choses. »

...Honnêtement, je ne savais même pas si j'étais capable de faire ça.

Je n'avais suivi que deux ou trois semestres de cours d'art, et je n'avais pas une once de talent artistique.

Je me demandais à quel point les arrière-plans « simples » qu'elle imaginait pouvaient l'être.

Si c'était juste, genre, des plages de sable ou des plaines brûlées, je pourrais peut-être gérer, mais... Non, impossible.

Pendant que je réfléchissais à ce que je pourrais vraiment faire, Anzu gloussa et se laissa tomber sur le lit en arrière.

« D'un autre côté, ça serait peut-être plus utile d'avoir quelqu'un pour me soutenir moralement à la maison.

Quelqu'un qui pourrait me remonter le moral ou me donner des retours quand je suis déprimée ou en panne d'inspiration,

et être mon assistant à plein temps, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

Tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui conviendrait, par hasard ? »

Ah, donc c'est ça ton plan, hein ?

Finalement comprenant ses sous-entendus, je me levai et m'assis juste à côté d'Anzu sur l'autre lit, la soulevant du matelas avec mes deux bras.

« Eh bien, si tu penses que je corresponds au poste, je serais plus qu'heureux de t'aider. »

« ...Tu es sûr que ça ne te dérange pas d'être avec une vieille de vingt-deux ans comme moi ?

Je veux dire, j'ai pratiquement un pied dans la tombe, » plaisanta-t-elle.

« Tu rigoles ? J'ai toujours eu un faible pour les femmes plus âgées. »

« Vraiment ? »

« Non. Juste toi. »

« Ah ah ah... Mon Dieu, tu racontes n'importe quoi. Comme toujours. »

« Ah oui ? Tu crois ça, hein ? »

« Oui, en fait, je le pense. »

La conversation s'éteignit, et pendant un long moment, nous nous regardâmes profondément dans les yeux.

Juste au moment où je pensais que l'ambiance serait bonne, elle attrapa un oreiller et me le balança violemment au visage.

Je tombai en arrière, et elle bondit sur moi en riant, m'étouffant de manière ludique avec l'oreiller.

« Ha ha ha ! Désolée, je peux pas ! C'était trop gênant, je meurs ! »

« Ah, maintenant tu l'as fait ! »

Je saisis l'autre oreiller et le lui lançai en retour — mais elle l'attrapa en plein vol et revint à la charge, me bombardant sans relâche avec un oreiller dans chaque main.

Je riais tellement que je faisais tout pour protéger mon visage de cette attaque.

Anzu et moi avons continué à faire les idiots jusqu'à ce que nos côtes soient aussi douloureuses que nos corps déjà fatigués, puis nous nous sommes écroulés ensemble sur le lit, complètement épuisés après ce qui avait probablement été la plus longue journée de toute l'histoire.

Quelques jours après être sortis du tunnel d'Urashima, on commençait enfin à prendre le rythme.

Après avoir rempli quelques papiers administratifs, nous avons officiellement obtenu l'accord pour louer un appartement dans un joli condo en banlieue de Tokyo.

Pour l'instant, nous vivions encore à Kozaki, mais on avait déjà un numéro de chambre et prévu de déménager le lendemain.

Anzu lisait de nouveaux mangas chaque jour et réfléchissait à ses projets pour préparer son grand retour.

Cela faisait huit ans que sa dernière série s'était terminée, alors elle devait vraiment rattraper son retard et suivre les tendances modernes si elle voulait rivaliser avec les grands noms du métier.

De mon côté, j'avais lu toute sa précédente œuvre, que j'avais attendue avec impatience pendant tout le temps passé dans le tunnel.

Quand elle me tendit la copie physique du tome 1, je n'en croyais pas mes mains — mais c'est surtout l'histoire qui m'a paru incroyable.

Les talents artistiques et narratifs d'Anzu avaient fait un bond énorme depuis ce premier manga amateur qu'elle m'avait laissé lire dans sa vieille chambre.

Cela dit, certaines choses ne changeaient pas, car quand je lui fis un compliment enthousiaste, elle rougit jusqu'aux oreilles, comme au lycée.

À propos du lycée, nous avons rencontré Koharu et Shohei la veille, après qu'Anzu et moi les avions invités à déjeuner.

Ils étaient devenus des adultes, évidemment, et bien plus âgés qu'Anzu.

Quand ils sont entrés et ont vu que je n'avais pas changé, Shohei avait l'air d'avoir vu un fantôme, et Koharu s'est mise à pleurer avant de venir me donner un coup de poing dans l'épaule.

Elle avait l'air sincèrement fâchée et exigeait de savoir où j'avais bien pu disparaître tout ce temps.

Je leur expliquai tout aussi clairement et honnêtement que possible.

Quand j'eus fini, Shohei fut le premier à parler.

« Tu sais, même si j'aimerais bien te dire que tu as dû faire un délire de fièvre ou un truc dans le genre... mais vous deux, franchement, ça semble impossible que quelque chose d'extraordinaire ne vous soit pas arrivé. Mais bon, vous êtes revenus, c'est le principal. »

« Mon Dieu, vous avez aucune idée à quel point j'étais inquiet ?! » s'exclama Koharu. « D'abord tu disparais sans prévenir, et ensuite je perds Anzu aussi ?! Ugh... Mais oui, je suis super contente que vous soyez là tous les deux... »

Après ça, nous sommes tous les quatre restés à parler du bon vieux temps au lycée et à prendre des nouvelles de nos vies, tout en mangeant lentement plusieurs parts d'okonomiyaki.

Shohei et Koharu avaient la trentaine bien entamée et menaient des vies respectables avec des carrières stables.

Shohei travaillait dans une agence immobilière locale, tandis que Koharu était institutrice en école primaire.

Bien sûr, je savais déjà ça grâce à mes discussions avec Anzu, mais ça m'a quand même surpris de l'entendre directement, surtout pour Koharu.

On ne peut jamais vraiment deviner ce que deviendra une personne.

« Tu sais, on dirait que t'as un peu changé, mec, » me dit Shohei en m'écartant un peu alors qu'Anzu et Koharu discutaient de leur côté.

« Je veux dire, pas physiquement, évidemment... Mais je ressens chez toi un genre d'attitude "gros dur du campus". Comme si tu faisais ce que tu veux sans te soucier de l'avis des autres. »

« Ouais, ben... j'ai un peu vécu pas mal de trucs ces derniers jours, haha... »

« Putain, j'aimerais bien voir Kawasaki essayer de te piquer ton argent de poche maintenant. Je parie que tu lui dirais juste d'aller se faire voir et que tu t'en irais. »

« Eh ! C'est pas le seul à avoir mûri ici, tu sais ! » intervint Koharu, et on éclata tous de rire.

« Au moins, t'as enfin trouvé un but dans ta vie, mec, » reprit Shohei. « Beaucoup de gens de notre âge galèrent encore avec ça. Alors, perds jamais ça de vue, d'accord ? Reste droit dans tes bottes, tu m'entends ? »

« Merci, mec... Je ferai en sorte. Mais putain, tu me surveilles de près, tu sais ça ? Tu ferais un super psy. »

« Ouais, analyser la psychologie des gens, c'est un peu mon hobby. Tu savais ça, non ? »

Je souris à cet échange. C'était vraiment un retour dans le passé.

« Oui, comment oublier ? »

Quand nous n'eûmes plus rien à nous dire, Shohei mentionna qu'il aimerait bien voir ce fameux tunnel d'Urashima de ses propres yeux.

Alors, dès que nous eûmes fini de manger, nous partîmes tous ensemble le visiter.

Mais le tunnel avait disparu.

À sa place, un mur plat de pierre.

Comme s'il n'avait jamais existé.

« Bon, alors ? Qu'est-ce que vous en dites ? » demanda Shohei, impatient.

Je ne pus que hausser les épaules.

« ...Qui sait ? Peut-être que c'était vraiment un délire de fièvre, après tout.  
»

Nous étions tous les quatre un peu déconcertés.

Après avoir dit au revoir à Shohei et Koharu, Anzu et moi nous dirigeâmes vers notre prochaine destination.

Nous descendîmes du train et suivîmes la route longeant les rails.

Après être passés devant le commerce de riz fermé et l'ancienne caserne de pompiers — dont les portes étaient toujours closes — nous arrivâmes à destination.

C'était ma maison, ou plutôt la maison que j'appelais autrefois mon foyer.

Nous contournâmes le grand panneau « Interdiction d'entrer » et avançâmes vers la porte d'entrée.

Heureusement, les serrures n'avaient pas été changées, donc je pus encore entrer.

Shohei m'avait dit que mon père avait quitté Kozaki depuis longtemps, mais qu'il n'avait jamais réussi à vendre la maison, qui se dégradait doucement.

Ça ne m'étonnait pas, c'était une vieille maison en bois qui nécessitait beaucoup de travaux.

Je ne serais pas surpris de la voir démolie la prochaine fois que je reviendrais.

« Désolée pour l'intrusion, » dit Anzu en entrant derrière moi.

Évidemment, il n'y avait personne à l'intérieur pour répondre ou s'en soucier.

Il faisait encore grand jour dehors, mais l'intérieur était étonnamment sombre à cause des volets fermés et des moustiquaires.

Nous marchâmes sur des planches qui grinçaient dans le couloir, tandis que l'odeur riche du bois poussiéreux emplissait nos poumons.

Nous montâmes les escaliers, prenant soin d'éviter les toiles d'araignées suspendues au plafond, et arrivâmes devant ma chambre.

Je tendis la main et ouvris la porte.

« ...Rien qui reste, hein ? » murmura Anzu.

La pièce avait effectivement été complètement vidée de tous ses effets personnels, même si je trouvais l'espace étonnamment vaste sans mon lit et mon bureau qui prenaient tant de place.

Anzu, elle, baissa vite les épaules, vaincue.

C'était son idée de venir ici ; elle voulait voir s'il restait des souvenirs d'enfance qu'on pourrait récupérer.

Je supposai qu'elle espérait au moins trouver un vieil album photo ou quelque chose comme ça.

« Bon, tu peux pas dire que je t'avais pas prévenu. Je sentais bien que mon père aurait tout nettoyé. »

« Oui, mais on aurait pensé qu'il resterait quelque chose. »

« Et maintenant ? Tu veux vérifier les autres pièces, au cas où ? »

Anzu secoua la tête.

« Non, j'avoue ma défaite. S'ils ont été aussi méticuleux dans ta chambre, j'ai bien peur qu'on ne trouve rien d'intéressant ailleurs, et ça me gênerait de fouiller dans des affaires qui ne sont même pas les tiennes...

On rentre. »

Je hochai la tête, et nous descendîmes les escaliers.

Juste après avoir remis mes chaussures dans l'entrée, je me souviens de quelque chose.

Quelque chose d'important.

« Ah oui, ça me revient. Il y a quelque chose qu'on devrait prendre avant de partir. »

« Quoi donc ? »

« Viens, je vais te montrer. »

Nous sortîmes par la porte d'entrée et contournâmes jusqu'au jardin arrière.

Je retrouvai vite l'ouverture familière dans le vide sanitaire et y glissai la main.

Mes doigts touchèrent quelque chose de froid et métallique.

Merci Dieu, c'est toujours là.

Je l'extirpai et essuyai la poussière sur le couvercle de la vieille boîte rectangulaire en métal.

Anzu regardait cette boîte à trésors avec émerveillement, comme si elle pouvait déjà deviner à quel point elle comptait pour moi.

— « C'est quoi, ça ? »

— « C'est là que je garde tous les souvenirs que j'ai encore de ma petite sœur. »

À l'entendre, le visage d'Anzu pâlit un instant, mais elle reprit vite contenance.

— « Oh, wow... » murmura-t-elle doucement, avec une pointe de respect dans la voix.

— « Je suis presque sûr qu'il y a aussi quelques vieilles photos de moi ici. Mais évidemment, je n'avais gardé que celles où je suis avec Karen. »

Je soulevai le couvercle de la boîte en métal et vis les brides des sandales rouges éclatantes de Karen.

Mais, posée dessus, il y avait une enveloppe, une que je n'avais jamais vue auparavant.

— « Hein ? C'est quoi ça ? »

C'était une simple enveloppe manille sans aucune inscription.

Je ne me souvenais pas d'y avoir jamais mis quelque chose de ce genre.

Intrigué, je l'ouvris et jetai un coup d'œil à l'intérieur.

Elle ne contenait qu'une seule feuille de papier à carreaux pliée.

Je la sortis et dépliai la feuille.

Il n'y avait qu'une adresse et un numéro de téléphone que je ne connaissais pas...

Et tout en bas de la page, le nom de mon père.

— « Attends... »

Je supposai qu'il s'agissait de sa nouvelle adresse et de son nouveau numéro.

Avait-il vraiment su toute cette époque où cette boîte existait ?

Ou bien l'avait-il trouvée après mon départ pour le tunnel d'Urashima ?

Dans tous les cas, il avait su pour cette vieille boîte en métal et choisi délibérément de ne pas la jeter.

Il avait préféré y laisser ses nouvelles coordonnées, au cas où je reviendrais un jour la récupérer.

Sur ce point, je pouvais être sûr.

Un pincement se fit sentir dans ma poitrine.

Merde. Je pensais avoir tourné la page sur tout ça...

— « C'est... l'adresse de ton père ? » demanda Anzu, la voix pleine d'inquiétude.

— « Ouais... on dirait bien. »

— « Qu'est-ce que tu vas en faire ? »

— « ... On va la ramener avec nous. On ne sait jamais... Peut-être que viendra un moment où je serai prêt à lui faire face. »

Je me surpris à penser que si ça arrivait, ce serait bien de pouvoir lui parler calmement, comme avant.

Je me mordis la lèvre, gêné, en réalisant qu'au fond de moi, même après tout ce temps, je gardais encore un espoir d'avoir une relation correcte avec lui.

Puis, soudain, Anzu me saisit par le bras.

— « Si c'est trop dur pour toi tout seul, tu sais que je viendrai toujours avec toi, hein ? »

Elle m'adressa son sourire parfait, sans peur.

— « Oui. J'aimerais ça, » répondis-je en lui rendant son sourire.

La boîte à trésors sous un bras, Anzu à l'autre, je quittai cette vieille maison délabrée derrière nous.

Un coup de vent fit trembler les lignes électriques au-dessus, et un frisson glacé me remonta dans la nuque.

En frissonnant de froid, je réalisai pour la première fois que je n'avais pas entendu de cigales chanter depuis un bon moment.

Après treize étés, Anzu et moi étions enfin prêts à accueillir l'automne — ensemble.

Je ne pensais pas que j'aurais été triste de voir partir cette saison, mais je ne pouvais pas non plus être trop contrarié, car je savais qu'un autre été inoubliable nous attendait au tournant.

## Postface

J'ai toujours rêvé d'écrire un bon roman solide.

Pas forcément un livre qui marquerait les esprits pour toute une vie, ou qui changerait la vision du monde des lecteurs, ni un ouvrage dont on parlerait encore dans les cours de littérature dans deux cents ans, hein.

Juste une histoire simple et prenante, avec un univers magnétique et des personnages capables d'embarquer les lecteurs, de les faire oublier leurs soucis du quotidien, leurs regrets, leurs jalousies, ou tout ce qui les dérange à ce moment précis.

Un vrai page-turner qui, quand on arrive à la fin, pousse à lever les yeux vers l'horloge et s'étonner du temps qui a filé sans qu'on s'en rende compte.

Un livre qui semble ralentir le temps pour son lecteur, alors que le monde autour continue de filer. Un peu comme l'effet Urashima.

C'est ça, selon moi, ce que tous les meilleurs romans ont en commun.

J'ai passé beaucoup de nuits à ruminer ces idées, comme un ivrogne bavard qui surestime sa résistance à l'alcool.

Mais si ce tout premier roman que j'ai écrit a réussi à vous captiver comme je viens de le décrire, alors ce serait la plus belle récompense que je pourrais recevoir en tant qu'auteur.

Cela dit, je ne prétends pas avoir fait ça seul.

À mon éditeur, Hamada-sensei : merci pour tous vos conseils précis et précieux à une époque où je ne connaissais rien au métier de professionnel

de l'écriture. Je ne peux exprimer à quel point je suis reconnaissant d'avoir un éditeur aussi passionné par mon histoire que moi.

À la très talentueuse KUKKA-sensei, qui a réalisé les magnifiques illustrations de ce livre : la première fois que j'ai vu votre couverture époustouflante, je suis resté figé, me disant « Waouh. Maintenant, il faut vraiment que je crée une histoire à la hauteur de ce dessin. » C'était tellement beau que ça m'a coupé le souffle.

Au membre invité du jury, Asai Labo-sensei : vos commentaires approfondis sur mon manuscrit original m'ont donné un premier aperçu réel du monde des auteurs professionnels. Je ferai tout pour continuer à écrire des romans qui ne décevront pas votre brillante recommandation en quatrième de couverture.

À ma chère grande sœur : merci d'avoir toujours prêté une oreille attentive quand j'avais besoin de conseils ou juste d'un point de vue rationnel. Tu as été ma première fan et ma première critique bien avant que je soumette mes écrits à quiconque, et j'en suis très reconnaissant... Je prie pour que tu restes en bonne santé mentale et physique toute ta vie.

Et à mon moi d'autrefois, qui rêvait toujours de devenir un jour écrivain : tous ces longs jours passés à écrire, à y mettre tout ton cœur, alors que l'impatience et les regrets te rongent doucement ? Ils ont enfin payé ici, dans ce livre.

Bien sûr, il a fallu faire beaucoup de détours et commettre pas mal d'erreurs pour en arriver là, mais regarde un peu — ce n'était pas pour rien, hein ? Merci de ne jamais avoir abandonné tes rêves.

Enfin, je voudrais remercier toutes les autres personnes qui ont contribué à donner vie à ce livre, au-delà de celles dont j'ai cité le nom plus haut. Je regrette de ne pas avoir assez de place pour tous vous nommer. Sachez que

**vous avez toute ma gratitude éternelle pour vos contributions tout aussi essentielles.**

**Sur ce, cher lecteur, je vous laisse. À une prochaine fois.**

**Mei Hachimoku**

**2019**

## À PROPOS DE L'AUTEUR

**Mei Hachimoku — née en 1994. Résidente du Kansai. Errante dans la vie avec beaucoup d'objectifs, mais zéro sens de l'orientation. Je ne sais plus où je vais ni où je vais finir. Je me concentre juste sur le fait de garder les lumières allumées, je suppose.**

## À PROPOS DE L'ARTISTE

**KUKKA — née en 1995. Originaire des îles Goto. Grande fan de toutes sortes de rongeurs, mais surtout des hamsters. Les desserts au matcha sont mon carburant.**